LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLÉVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL;

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME SEPTIEME.



A ROUEN,

Chez { la Veuve de Pierre Dumesnil, rue Poterne. Labbey, près le Collége.

M. DCC. LXXXI.

AVEC PERMISSION.



LE PHILOSOPHE *ANGLOIS*, OU HISTOIRE DE *M. CLÉVELAND*, FILS NATUREL DE CROMWEL.



LIVRE ONZIEME.

LA joie ne cherchant qu'à se répandre, il auroit été difficile à tant de cœurs satisfaits de contenir leurs transports; &, quand ils y auroient pu réussir, rien ne les obligeoit à se faire cette violence. L'opinion que j'avois fait prendre à M. de L*** & à ma belle-sœur, du caractere de Milord Clarendon, leur fit prévenir volontairement les questions auxquelles ils de-

voient s'attendre ſur la ſituation de nos affaires, & ſur les motifs de leur voyage. Cet illuſtre ami reçut leur confidence avec ardeur, & leur fit connoître qu'elle venoit moins de ſa curioſité que de ſon amitié & de ſon zele. Il ne leur refuſa point ſes conſeils. Quoiqu'étranger, leur dit-il, les dégoûts que j'ai reçus de la Cour d'Angleterre, & la conduite que j'ai tenue conſtamment depuis mon ſéjour en France, me mettent à couvert ici de toutes ſortes de ſoupçons. Je puis vous ſervir ſans appréhender qu'on m'obſerve & qu'on ſe défie de mes motifs. Si je me forme une idée juſte de votre ſituation, il ne peut vous reſter que deux inquiétudes; l'une qui regarde la ſanté de M. Cléveland & ſa réconciliation avec ſon épouſe; l'autre, ſur votre paſſage en Angleterre, auquel vos ennemis pourroient mettre encore des obſtacles. Le premier de ces deux ſoins, continua-t-il, en s'adreſſant à ma ſœur, ne ſauroit vous cauſer déſormais autant d'embarras que de plaiſir, & je prévois que ce qui va rétablir le repos de M. Cléveland achevera promptement de guérir ſes bleſſures. C'eſt votre ouvrage, ajouta-t-il, & j'apprendrai de vous-même de quelle maniere vous me croyez capable d'y contribuer; mais voici ce que j'ai à vous propoſer contre vos autres craintes. Le Duc de Montmouth eſt à Rouen. La mort funeſte de Madame l'a forcé de s'éloigner de Paris, par des raiſons qu'il eſt inutile d'approfondir. Il m'honore de ſon amitié, & je ſais de lui-même que ne pouvant plus ſupporter la France, dans le déſeſpoir où il eſt d'un malheur auquel il ſe reproche d'avoir contribué, il n'attend, pour retourner en Angleterre, que l'arrivée d'un Courier qu'il a dépêché à Londres. Vous pouvez paſſer la mer avec lui. Je vous mé-

nagerai cette faveur. Il vous fera comprendre dans l'état de sa maison, & son caractere vous met à l'abri de toutes les recherches qui pourroient vous chagriner.

Cette ouverture ne souffroit point d'autre objection que celle de ma santé, dont M. de L*** n'osoit assez répondre pour la croire si-tôt à l'épreuve d'un voyage long & pénible. Mais, comme il n'étoit pas question de partir au même moment, & qu'on pouvoit espérer que mes forces augmenteroient de jour en jour, Milord Clarendon le fit convenir aisément que nous devions accepter le parti qu'il nous proposoit dans cette espérance. Ce fut un nouveau motif pour Madame Riding & pour ma sœur, qui étoient toujours résolues de se mettre en chemin le jour suivant pour Paris. Elles communiquerent tous leurs projets au Comte. Il ne leur y fit changer que le dessein sur lequel Madame Riding insistoit encore, de se faire accompagner de Cecile. Vous n'avez pas besoin de sa présence, leur dit-il, pour toucher le cœur d'un pere si tendre. Il suffit que vous lui annonciez tous les biens qu'il ignore, & qui ne peuvent plus lui échapper. Fanny parut persuadée comme lui, qu'il n'étoit pas nécessaire de me présenter ma fille, sur-tout lorsqu'on lui imposoit à elle-même la loi de demeurer à Rouen; & dans ce moment, peut-être, elle consulta plus son intérêt que le mien. Quoi qu'il en soit, c'étoit entre les personnes du monde à qui j'étois le plus cher, que se tenoit ce conseil, & que s'étoient formées toutes ces délibérations. Qui s'imagineroit que la prudence & la tendresse n'eussent réuni toutes leurs lumieres que pour s'engager dans le parti le plus contraire à leur attente, & le plus funeste à tous leurs desirs?

Tandis que Madame Riding & ma sœur partoient pleines d'espérances, & que leur zele s'animoit entre les bras de Fanny & de ma fille qui les conduisoient à leur voiture en les mouillant de leurs larmes, & en leur recommandant, comme au Ciel, tout ce qu'elles croyoient avoir à desirer, le Duc de Montmouth, agité de ses chagrins, se promenoit dans la plaine, sous prétexte d'une partie de chasse qui l'occupoit moins que ses rêveries. Il étoit à si peu de distance du Château, lorsque les Dames se faisoient leurs derniers adieux, qu'ayant distingué le Comte de Clarendon qui avoit donné la main à ma belle-sœur, il s'approcha au galop pour le saluer. Son arrivée n'empêcha point les deux Dames de partir au même instant ; mais le Comte qui le voyoit familiérement tous les jours, le pressa de descendre, pour se remettre un moment de la fatigue de son exercice, & lui voyant marquer une admiration extraordinaire à la vue de mon épouse & de ma fille, il crut cette rencontre favorable pour le dessein qu'il avoit médité. Son premier compliment eut quelque rapport à ses vues ; il présenta M. de L*** & les Dames au Duc, comme des personnes de distinction, qui méritoient son estime, & qui auroient quelque jour à lui demander une faveur. C'étoit l'engager à pousser plus loin la conversation, & lui procurer un amusement plus conforme à son goût que la chasse. Il ne fallut point de nouvelles instances pour le faire consentir à la proposition du Comte. Ses discours furent une continuelle exagération de son bonheur, & des charmes de la mere & de la fille. Il se rendit sans peine à la priere qu'on lui fit de dîner au Château, & l'air de satisfaction qui ne l'abandonna pas pendant le reste du jour, fit juger au Comte que sa tris-

tesse

teſſe n'étoit pas difficile à ſurmonter.

Fanny & ſa fille, quoiqu'occupées par d'autres ſoins, crurent devoir à notre intérêt commun la complaiſance qu'elles eurent de ſoutenir ſon entretien & ſes flatteries. Milord Clarendon le remercia de la diſpoſition qu'il avoit paru prendre à nous ſervir, & le pria, dans la même vue, de revenir chez lui auſſi ſouvent qu'il pourroit eſpérer d'y paſſer le jour ſans ennui. Cette offre fut acceptée ſi avidement, que tant d'ardeur devint ſuſpecte à mon épouſe. Quelque fond qu'elle pût faire ſur la vertu du Comte de Clarendon, & ſur le zele de M. de L***, elle les connoiſſoit à peine, & la raiſon ſert quelquefois moins que le temps à faire naître la confiance. Tout lui parut redoutable dans une ſituation ſi mal aſſurée ; &, tremblante pour Cecile, ſur laquelle les regards du Duc s'étoient attachés auſſi ſouvent que ſur elle-même, elle jugea que le deſſein qu'il marquoit de revenir, étoit une nouvelle menace du ſort contre notre repos.

Il étoit vrai que le Duc avoit emporté les ſemences d'une dangereuſe paſſion, & que, ne penſant point à la combattre, il étoit parti dans la réſolution de chercher tous les moyens de plaire. Mais, par un caprice extraordinaire de l'Amour, les vrais ſentiments de ſon cœur n'étoient pas décidés. Il balançoit entre les charmes de la mere & de la fille ; &, l'expérience d'un jour n'ayant pas ſuffi pour déterminer ſon penchant, il avoit remis à ſe rendre compte de ſes propres diſpoſitions, dans les viſites qu'il méditoit. Cette incertitude n'auroit pas ſuppoſé beaucoup d'ardeur dans un autre ; mais le Duc de Montmouth ne forma jamais de deſirs modérés : jeune, préſomptueux, ardent juſqu'à l'impétuoſité, comblé d'ailleurs de tous les dons de la Nature &

de la fortune ; enfin, tel que l'hiſtoire le repréſente, il ne ſe propoſoit rien qui ne devînt auſſi-tôt pour ſon eſprit une loi invariable, & dans ſon cœur une paſſion violente. Le caractere dont il étoit revêtu, dans un âge ſur lequel on ne ſe repoſe pas ordinairement des affaires importantes, & le rôle brillant qu'il venoit de faire à la Cour de France, augmentoient encore ſon impatience & ſa fierté naturelle. Dès le même jour il chargea ſes gens d'approfondir tout ce qui regardoit la ſituation & les projets des deux Dames. Ayant découvert ſans peine une partie de nos embarras, il en devint plus hardi dans ſes eſpérances ; & l'utilité même que nous pouvions tirer de ſa protection pour entrer dans notre patrie, lui fit croire que ſes bienfaits ſeroient comptés, & ſerviroient à faire goûter ſa perſonne.

Cependant il s'apperçut, dès le jour ſuivant, qu'on ne lui offroit point toutes les facilités auxquelles il s'attendoit. Les alarmes de Fanny n'ayant fait qu'augmenter par ſes réflexions, elle prit le parti de feindre une indiſpoſition qui l'empêchoit de paroître, & la bienſéance obligeant ſa fille de ne pas s'éloigner d'elle, il fut impoſſible au Duc de ſe procurer l'occaſion de les voir. Elles continuerent de refuſer ſes viſites, ſous le même prétexte ; ſa préſomption ne lui permit pas d'y ſoupçonner de l'artifice. Il ne ceſſa point de venir réguliérement chez Milord Clarendon, &, faiſant myſtere de ſes ſentiments, il ſe réduiſit à faire aſſurer les Dames qu'elles pouvoient tout attendre de ſes ſervices.

Le beſoin qu'elles en avoient n'étoit pas la plus vive de leurs inquiétudes. Elles employoient tous les moments à s'entretenir du voyage de ma ſœur, & toutes leurs forces à ſouhaiter ſon retour. Les difficultés de ſon entrepriſe ne leur

caufoient pas plus de chagrin que fa longueur, & mille fois, dans leur impatience, ces deux cœurs paffionnés auroient voulu courir fur fes traces pour hâter leur bonheur & le mien. Ciel, par quelle rigueur le retardiez-vous encore ? d'indignes obftacles devoient-ils réfifter un moment à toutes les faveurs dont vous étiez réfolu de nous combler ? Avois-je befoin de ces rigoureufes préparations pour goûter vos bienfaits ; ou vouliez-vous m'avertir encore que, fi le bonheur touche de fi près à la peine, il faut toujours penfer que la douleur n'eft pas plus eloignée du plaifir ?

Madame Riding s'étant occupée fur la route, à fe faire raconter par ma belle-fœur cette longue partie de mes aventures, qui s'étoit paffée depuis notre féparation, jugea, fur la connoiffance qu'elle reçut de mes difpofitions & de l'état de mes forces, qu'il falloit garder des ménagements pour venir jufqu'à moi. Elle propofa à Madame Bridge d'aller defcendre au Château de M. de L*** qui étoit à peu de diftance de Saint-Cloud, & dont fes anciennes liaifons lui avoient fait connoître les avenues. Son deffein étoit de fe faire précéder par ma fœur, qui feroit venue me préparer à la voir, en m'annonçant fa vifite, fans compter que les lumieres qu'elle efpéroit de recueillir fi proche de ma maifon, pourroient rendre à ma fœur méme fa commiffion beaucoup plus aifée. Elles exécuterent ce projet, & ce qu'elles apprirent en arrivant, leur fit remercier le Ciel de le leur avoir infpiré.

Un de leur gens, que ma fœur dépêcha auffitôt à Drink, leur rapporta, de la part de ce fidele Anglois, que, malgré ma foibleffe, dont je n'étois pas encore affez revenu pour le raffurer, j'avois voulu recevoir Gelin qui s'étoit préfenté à

ma porte, & que j'étois depuis long-temps à l'écouter & à l'entretenir. Drink, ne doutant pas que ma sœur ne fût aussi alarmée que lui du seul nom de Gelin, lui faisoit dire en même-temps que, s'il n'avoit pu résister à mes ordres, il avoit pris du moins les précautions qu'il avoit cru nécessaires à ma sûreté. Il n'avoit accordé l'entrée de ma chambre à mon ennemi qu'après lui avoir proposé de lui lier les mains; &, quelque humiliante que cette proposition fût pour Gelin, il y avoit consenti. D'ailleurs, mes Domestiques faisoient la garde à ma porte, avec la résolution de le punir sur le champ de leurs propres mains, s'il s'échappoit à la moindre insulte. Ils avoient pris effectivement toutes ces mesures avant que de l'introduire, & leur soin principal avoit été de me les cacher. Gelin, car il étoit vrai qu'il étoit renfermé avec moi depuis deux heures, avoit souffert que ses mains fussent liées par Drinck, sans autre précaution que de sauver une partie de sa honte, en les tenant sous les manches de son habit, qui étoient assez longues pour les couvrir. Je ne m'apperçus point de la contrainte où il étoit, & cette intéressante entrevue, dont on attend le récit avec un juste empressement, finit sans que j'y eusse fait la moindre attention.

C'est pour entrer dans les sentiments de ma sœur que j'attribue au Ciel le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** avec Madame Riding, car elle m'a protesté cent fois qu'elle n'auroit point été maîtresse de sa raison, à la vue de mon assassin & du meurtrier de son mari. Qui sait en effet de quoi ses premiers transports l'auroient rendu capable? Mais, se trouvant rassurée par le témoignage de Drinck, elle lui envoya ordre de la faire avertir au moment que je serois libre, ou de lui donner des nouvelles encore plus promptes, s'il

étoit arrivé quelque chose qui demandât plus de diligence.

Mais je n'avois besoin du secours de personne, & les peines qui me restoient à souffrir, venoient moins de mes craintes ou de mes dangers, que de la confusion de mes sentiments, & de l'impétuosité de mes desirs. J'avois reçu la veille, c'est-à-dire, le jour que ma sœur étoit partie de Rouen, la derniere Lettre qu'elle m'avoit écrite de Quevilly. Ce n'étoit plus des conjectures ni des doutes. Dans la premiere ardeur de sa joie, elle avoit si peu mesuré ses expressions, qu'entraîné moi-même par la force de ses termes, autant que par les réflexions que j'ai déjà représentées, je m'étois livré sans ménagement à l'excès d'un transport que je ne pouvois plus modérer.

O Dieu ! les heureux moments ! La lettre de ma sœur étoit tombée dans mes mains. Mille sensations délicieuses, un renouvellement de vie & de chaleur, des ravissements de joie, un goût de vertu & d'amour, toutes les douceurs dont la perte avoit fait si long-temps mon désespoir, s'étoient fait sentir à mon cœur dans le même instant. J'étois demeuré comme immobile dans le sentiment de mon bonheur ; &, trop foible pour tant de plaisir, j'avois appréhendé long-temps d'y succomber, & qu'un excès de joie ne fît en un moment ce que la douleur n'avoit pu faire dans le cours de tant d'années malheureuses.

Ma sœur n'entroit pas néanmoins dans un détail qui ne laissât rien éclaircir. Elle m'assuroit de l'innocence de mon épouse. Elle me la représentoit vertueuse, fidelle, plus tendre & plus aimable que jamais ; transportée du desir de me revoir, & payant de ses larmes chaque moment d'un cruel délai qui la faisoit mourir d'impatience. Elle me promettoit plus que je ne pouvois jamais espérer ; des

miracles, disoit-elle, des faveurs du Ciel qu'elle avoit peine elle-même à se persuader, quoiqu'elle possédât déjà ce qu'elle m'annonçoit, & que les trésors qui m'étoient destinés fussent réellement entre ses mains. Elle ne me demandoit qu'un jour pour me rendre le plus heureux de tous les maris & de tous les peres; enfin, devant arriver chez moi au moment que je m'y attendois le moins, elle me recommandoit le soin de ma santé, & l'usage de ma philosophie, pour soutenir des excès de biens dont tout ce qu'elle m'écrivoit n'étoit qu'une foible image. Aussi sûr que je l'étois de sa sagesse & de son amitié, je ne pouvois refuser ma confiance à de si hautes promesses; & sans porter mes vues plus loin que le retour de Fanny, j'y trouvois de quoi justifier ses plus fortes expressions : mais, en me prêtant avidement à des espérances si flatteuses, il me restoit des obscurités qui revenoient me tourmenter malgré moi, & qui laissoient encore quelques nuages dans mon imagination.

Madame Lallin s'étoit rendue à Chaillot : elle ne s'étoit point contentée d'interroger les domestiques; mais, quoiqu'elle se fût adressée à la Supérieure, qu'elle supposoit mieux informée, elle avoit eu le chagrin de n'en pouvoir tirer d'autre éclaircissement que celui que j'avois reçu de Drinck. Ma sœur avoit jugé avec beaucoup de prudence qu'elle ne devoit communiquer à personne le secret de son voyage; &, n'ayant parlé que du dessein où elle étoit avec Fanny, de passer promptement en Angleterre ; elle avoit laissé toutes les Religieuses dans l'opinion qu'elle avoit pris directement la route de Londres. Cette réponse, qui fut confirmée à Madame Lallin, sans la moindre explication, auroit augmenté le trouble que m'avoit causé le premier rapport de Drinck, si je

n'eusse considéré que, ma sœur paroissant suivre toutes les démarches de Fanny, il étoit également impossible, & qu'elle ignorât son départ, & que, l'ayant appris, elle continuât de me flatter de plus en plus par ses lettres. Chaque jour j'en recevois une nouvelle, avec des explications qui paroissoient être l'effet continuel de ses recherches, & qui supposoient toujours qu'elle ne perdroit pas de vue la conduite de mon épouse. A la vérité, j'avois peine à comprendre d'où lui venoient toutes les lumieres qu'elle me communiquoit; mais la plupart de ses lettres m'étant apportées par un de mes domestiques qui feignoit d'arriver de Rouen, je me figurois qu'elle se servoit de la même occasion pour écrire réguliérement à Chaillot. Comme j'en recevois peu qui ne continssent quelques circonstances de la passion & des artifices de Gelin, je résolus de satisfaire la curiosité que j'avois toujours eue de l'entretenir; &, lorsque la derniere lettre de ma sœur eut écarté tous les restes de mes soupçons, je n'en eus que plus d'ardeur pour en découvrir la malheureuse source.

Je fis appeller Madame Lallin. Voyez cette lettre, lui dis-je, & félicitez-moi du changement de mon sort; car je sais la confiance que je dois à ma sœur, &, dans quelque lieu que soit Fanny, je n'attends plus que des jours heureux. Oui, repris-je, en voyant qu'elle me regardoit d'un air interdit, Fanny est innocente; j'ai soupçonné injustement sa vertu, je lui rends mon estime & ma tendresse. Heureux! continuai-je avec un soupir dont je retenois la moitié, si je puis lui faire oublier des peines dont j'ignore encore les causes. Mais je veux les connoître, & ce n'est pas assez de lui rendre justice aujourd'hui, si je ne sais à quel démon je dois attribuer

ses infortunes & les miennes. On les rejette sur Gelin, ajoutai-je en la regardant d'un œil fixe. Il a prouvé, par des marques trop funestes, que c'est lui seul que je dois accuser. Cependant, je ne serai pas content si je n'en obtiens l'aveu de sa bouche, & ce n'est pas traiter mon assassin avec trop de rigueur, que de mettre sa grace à ce prix. J'allois prier Madame Lallin de chercher avec moi quelles mesures j'avois à prendre pour me procurer la satisfaction que je desirois; mais, après quelques moments d'agitation, que j'attribuai d'abord à l'intérêt qu'elle prenoit à mon bonheur, je la vis tomber sans connoissance.

Je dois protester, pour mon honneur & pour le sien, que je n'avois pas le moindre pressentiment de ce qui causoit son trouble. Si j'avois mis quelque fermeté dans mon discours, c'étoit peut-être un effet du conseil de ma sœur, qui m'exhortoit dans sa lettre à rappeller mes principes de philosophie, goûter ma joie sans indécence & sans transports. J'avois fait cette réflexion avant que de faire appeller Madame Lallin, & j'étois entré d'autant plus volontiers dans la pensée de ma sœur, que l'usage de son conseil me paroissoit bien plus aisé dans les frayeurs de la fortune que dans ses disgraces. Ainsi, je m'étois efforcé de réprimer jusqu'à mes soupirs. Mais l'altération de Madame Lallin venoit d'une cause qu'elle m'avoit cachée, & dont je ne pouvois avoir le moindre soupçon. Ma sœur lui avoit écrit par le même Courier qui m'avoit apporté sa derniere lettre, &, ne lui déguisant point qu'elle étoit forcée, par des raisons invincibles, de lui attribuer tous les désastres de ma famille, elle l'exhortoit à réparer des fautes dont elle la chargeoit moins que le sort, & à ne rien négliger

du moins pour se rendre utile au rétablissement de notre repos. En ouvrant les yeux sur le passé, Madame Lallin n'avoit pas douté que je n'eusse reçu les mêmes impressions de ma sœur. Elle étoit venue en tremblant, lorsque je l'avois fait appeller ; & l'esprit déjà trop troublé pour soutenir long-temps un discours dont la prévention lui faisoit prendre chaque mot pour un reproche, elle avoit enfin succombé aux agitations de la douleur & de la crainte. Comme je n'avois pas encore les mêmes lumieres, & que la prudence de ma sœur avoit fait tourner tous mes ressentiments contre Gelin, je regardai ce qui venoit d'arriver à mes yeux comme un accident passager, & j'y fis remédier sans en être alarmé.

Mon seul regret fut de voir différer par ce contre-temps les mesures que je voulois prendre pour me procurer une explication avec mon ennemi. J'appris que Madame Lallin s'étoit mise au lit, & qu'elle ne se croyoit point en état d'en sortir avant la fin du jour. Mon empressement ne fit qu'augmenter. La visite que je reçus fort à propos de M. Audiger, ce même Chanoine qui avoit ouvert l'entrée de ma maison à Gelin, me fit naître l'envie de l'employer à cette commission. Il prévint mes desirs en m'offrant civilement ses services : je les acceptai. Celui que j'ai à vous demander, lui dis-je, ne convient pas moins à votre profession qu'au zele que vous marquez pour mes intérêts. Vous connoissez Gelin, l'auteur de tous mes maux. L'incomparable bonté de Madame m'a rendu maître de son sort. Je lui pardonne, & je pense à lui accorder la liberté. Il la recevra à ce moment de vos mains, si vous voulez vous charger de l'exécution de mes volontés. Mais des raisons auxquelles tout le bonheur de ma vie est attaché,

me font souhaiter de l'entretenir sans témoins. Je priai là-dessus M. Audiger de voir les Chefs de la Justice qui avoient reçu les ordres de Madame, & de convenir avec eux de quelle maniere je pouvois être satisfait. Il se rendit sur le champ à Saint-Cloud. Quelques formalités nécessaires, que toute mon impatience ne put faire abréger, retarderent jusqu'au lendemain le succès de ses soins. J'en ressentois de l'inquiétude, lorsque Drinck vint m'avertir d'un air troublé, que Gelin demandoit à me parler, & s'obstinoit à demeurer à ma porte.

Je devois être préparé à cette étrange visite, & je la desirois effectivement comme une chose aussi importante à ma vie qu'à mon honneur. Cependant le nom d'un ennemi si cruel, autant peut-être que l'importance des explications que j'attendois de sa bouche, me causa une émotion dont toute ma résistance ne fut point capable de me défendre. Drinck, qui s'en apperçut, me conseilla de faire chasser honteusement un effronré dont je ne devois attendre que des outrages ou des perfidies. Non, lui dis-je, c'est moi-même qui ai desiré de le voir; &, quoique j'aie peine à comprendre pourquoi il se présente seul à ma porte, je veux qu'il soit introduit. Mes gens n'oserent me contredire, mais le soin de ma sûreté leur fit prendre des précautions dont je confesse que je ne m'apperçus par aucune marque.

Mon ennemi entra d'un air ferme, mais plus modeste que je ne m'y attendois. Son visage étoit pâle, ses joues enfoncées; &, quoiqu'il affectât de baisser la vue, je remarquai que ses yeux n'avoient pas leur vivacité ordinaire. Je lui fis offrir un fauteuil. Il le refusa, &, comme il paroissoit attendre que mes gens fussent sortis, je leur fis signe de se retirer. J'étois prêt d'ouvrir la

bouche, sans avoir dessein de l'humilier par des reproches trop amers, je cherchois des expressions assez fermes pour le contenir dans une juste modération, lorsque, s'approchant de mon lit, & mettant un genouil à terre, il me prévint par un discours qui me surprit autant que son action. O Cléveland ! s'écria-t-il d'une voix foible & attendrie, ô le meilleur & le plus malheureux de tous les hommes ! que demandez-vous de moi qui ne soit au-dessous de mon repentir, & trop doux mille fois pour mon châtiment ? Parlez, expliquez-vous, car la vie que vous m'accordez n'est plus à moi ; &, si je vous rends graces de l'avoir sauvée de la honte du supplice, ce n'est pas pour la conserver sans vos ordres, ni pour l'employer à d'autre usage qu'à vous servir. Il s'arrêta en jettant sur moi un regard timide, comme s'il eût cherché dans mes yeux de quelle maniere je recevrois cet aveu de ses remords. J'apperçus même quelques larmes qui s'entresuivoient au long de ses joues. Vous devez être sans défiance, reprit-il, en baissant la tête d'un air humilié, &, lorsque j'ai obtenu de vos amis la liberté de paroître ici seul & sans gardes, vous vous figurez bien qu'ils ont cru pouvoir se reposer sur les témoignages qu'ils ont exigé de mon changement. Oh ! que je trouve de douceur à vous confesser mes crimes ! De quel poids funeste je me viens décharger ! Mais vous ne les connoissez pas tous. Je suis prêt à vous déclarer le plus odieux, si vous voulez l'entendre.

Il s'arrêta encore pour s'assurer que je consentois à l'écouter. J'étois dans un trouble que je ne représenterai jamais tel que j'ai été capable de l'éprouver. Quelque douceur que le Ciel ait mis dans mon caractere, & quelque penchant

même que l'humiliation volontaire de mon ennemi me fît sentir à la pitié, j'étois retenu, comme malgré moi, par l'image de toutes mes peines, que sa présence sembloit réunir devant mes yeux. Plus je commençois à me flatter qu'elles touchoient à leur fin, plus je ressentois d'indignation à la vue de celui qui les avoit rendues si longues & si insupportables. Quoi! j'écouterai sans horreur un perfide qui m'a vu misérable sans pitié? Mon cœur s'attendrira pour son bourreau? Je serai sensible à des remords qui naissent après la consommation du crime? Eh! suis-je bien sûr, disois-je, que celui qui a trahi mille fois ma confiance pour me plonger le poignard dans le sein avec plus de facilité & de certitude, ne soit pas encore ici pour me tromper par quelque nouvelle imposture? Qui m'apprenda tout-d'un-coup à distinguer le cœur d'un traître, au travers de tant de nuages sous lesquels il peut s'envelopper? Cette confusion de pensées, qui croissoit encore par celle de mes sentiments, me communiquoit un air si sombre & si distrait, que Gelin, embarrassé de sa situation, tomba dans le même silence, & l'on n'auroit pas démêlé aisément pour lequel des deux cette contrainte étoit plus fatigante. Enfin, les raisons qui m'avoient fait souhaiter de le voir, eurent la force de surmonter toutes mes répugnances. Je lui répondis que, s'il étoit capable du repentir qu'il témoignoit, c'étoit une sorte de vertu qu'il devoit conserver plus constamment que celle qu'il avoit souillée par tant de crimes. Je ne demande point, lui dis-je, à connoître ceux que j'ignore. Qu'ils demeurent à jamais ignorés; &, pour votre propre soulagement, que la mémoire en périsse jusques dans votre cœur! Mais, s'il entre parmi vos remords quelqu'ombre de justice & de pitié, apprenez-

moi par quel charme vous avez fait oublier son devoir à la malheureuse Fanny? Dites-moi quel poison a corrompu son innocence? Il m'interrompit avec chaleur : de quoi l'accusez-vous, s'écria-t-il, & me ferez-vous compter encore parmi mes crimes celui d'avoir ruiné sa vertu? Ah! si le plus noir de ceux que j'ai à me reprocher est d'avoir eu le dessein & l'espérance de la séduire, il a toujours été le plus infructueux, & c'étoit à cette honteuse confession que je me préparois. Ne me chargez point des crimes d'autrui. Quels qu'ils soient, le Ciel connoît que, s'ils ont altéré quelque chose au caractere de votre épouse, ils ont été plus heureux que les miens. Mais ne vous laissez-vous pas tromper par des impostures, & me persuaderez-vous jamais qu'une femme si supérieure à toutes les foiblesses de son sexe, ait été capable d'oublier son devoir?

Cette méprise dans laquelle je n'avois pas eu dessein de le faire tomber, me parut si naturelle & de si bonne foi, qu'elle eut plus de force que ses protestations & ses serments, pour me disposer à croire sa confession sincere. Je ne voulus pas même le laisser dans l'erreur où mes expressions l'avoient jetté. C'est à vous seul, lui dis-je, que je suis en droit de reprocher les fautes de mon épouse, comme c'est de vous que je puis en apprendre toute l'étendue. Je ne lui en impute point d'autres que celles que vous lui avez fait commettre. Vos plus noires offenses sont celles dont vous l'avez rendue complice, avec cette différence entr'elle & vous, que le repentir d'une femme coupable ne suffit pas pour la satisfaction d'un mari outragé. C'étoit m'expliquer assez clairement pour lui faire comprendre de quoi je le soupçonnois. Il se leva, comme

preſſé d'un mouvement intérieur qui ſe déclaroit par les agitations de ſon viſage, & ſe plaçant dans le fauteuil que j'avois fait approcher pour lui, il me conjura de l'écouter.

Dans l'horrible abyme où je ſuis, me dit-il, coupable & déshonoré à mes propres yeux, qu'il m'eſt doux de pouvoir témoigner encore que mon cœur regrette du moins la vertu ! Je ne l'ai pas abandonnée volontairement : elle m'a toujours fait ſentir que j'étois fait pour elle ; & croyez-moi, lorſque je le confeſſe à ma honte, je ne lui ai pas fait un ſeul outrage dont elle n'ait été vengée ſur le champ par mes remords. Mais tel eſt mon malheureux naturel, qu'une paſſion qui s'allume une fois dans mon ſang agit ſur moi avec la même force, & que, n'étant point capable de réſiſter à l'une ou à l'autre impreſſion, c'eſt toujours la plus vive & la plus preſſante qui me détermine à la ſuivre.

Il paroiſſoit ſe diſpoſer à me faire toute l'hiſtoire de ſa paſſion ; mais, dans l'impatience d'entendre les ſeules circonſtances qui pouvoient m'intéreſſer, je le preſſai de ſe borner au récit de ſa fuite avec mon épouſe. Après s'être recueilli un moment, il leva les yeux au Ciel. Je vois bien, me dit-il, quel eſt le motif qui vous preſſe, & quand je me rappelle en effet notre départ de Sainte-Hélene, je conçois que je n'étois pas le ſeul miſérable. Mais vous étiez rempli d'une paſſion, ajouta-t-il, qui vous rendoit moins ſenſible à votre perte ; & moi qui n'avois qu'à gémir du préſent, & qui ne voyois dans l'avenir que de foibles ſujets d'eſpérance, en vous raviſſant l'objet de tous mes deſirs, je n'emportois que la matiere de mes peines, & la cauſe qui devoit ſervir perpétuellement à les augmenter. Que dites-vous de ma paſſion, in-

terrompis-je, & quel adouciſſement vous figurez-vous que j'aie pu trouver à mon malheur ? Cette queſtion l'embarraſſa. Mais, répondit-il en baiſſant les yeux, vous paroiſſiez aimer Madame Lallin ; &, peut-être n'aurois-je jamais eu tant d'indulgence pour mes propres foibleſſes, ſi je n'euſſe cru que votre épouſe vous étoit devenue fort indifférente.

Arrêtez, interrompis-je auſſi choqué que ſurpris de ce téméraire reproche ; voilà donc le repentir & la ſincérité que vous m'avez promis ? Vous cherchez à couvrir vos trahiſons d'un prétexte, & vous m'attribuez des perfidies pour excuſer les vôtres ? J'aimois Madame Lallin ! J'avois perdu quelque choſe de ma tendreſſe pour Fanny ! O noire impoſture ! Mais je veux ſavoir ſi vous eûtes la cruelle adreſſe de faire prendre ces fauſſes impreſſions à Fanny. Hélas ! ajoutai-je, en pénétrant tout-d'un-coup ce qui ne s'étoit jamais préſenté à mon imagination, je commence à découvrir le funeſte nœud de mon infortune. Je vois tout ce que ma ſœur m'annonce avec tant d'obſcurité dans ſes Lettres. Vous avez trompé mon épouſe. Vous vous êtes fait un jeu barbare de ſa bonté & de ſon innocence. Vous lui avez perſuadé que j'avois ceſſé de l'aimer. Ah ! je connois la délicateſſe de ſon cœur. Elle n'aura pu ſupporter l'idée d'une rivale. Elle aura ſouffert mille tourments mortels, ſans avoir la hardieſſe de ſe ſoulager par un ſoupir ; &, dans l'excès de ſon déſeſpoir, elle aura pris le parti de venir cacher ſes douleurs dans le Couvent de Chaillot.

Je ne raiſonnois encore que ſur les Lettres de ma ſœur qui ne me parloit point ouvertement de Madame Lallin, & ſur la connoiſſance que j'avois du caractere de Fanny. Mais l'innocence

de cette chere épouse étant décidée dans le fond de mon cœur, tout ce qui pouvoit s'y rapporter, prenoit pour moi la force d'une preuve, & j'étois déjà au point de souhaiter bien moins des éclaircissements pour la satisfaction de ma tendresse que pour l'honneur de ma raison. Achevez, cruel Gelin, repris-je en m'attendrissant jusqu'aux larmes! Et, soit aveuglement, soit malignité qui vous ait fait former de si détestables desseins, apprenez-moi quels funestes fruits vous en avez tirés.

Dans quel redoublement d'horreur me jettez-vous, reprit-il en me regardant d'un œil consterné, & comment puis-je supporter un moment la vue du Ciel & la vôtre, si je perds le seul prétexte qui avoit encore la force de soulager mes remords? Traitez-moi de cruel & de perfide, je reconnois que j'ai mérité ces deux noms : mais je me suis toujours cru à couvert du reproche d'avoir troublé la paix de votre mariage, & je vous confesserai hardiment qu'en me précipitant aveuglément dans mille sortes de crimes, je calmois quelquefois ma propre épouvante par la pensée que vous m'en aviez ouvert le chemin. J'attesterois le Ciel, si j'osois prononcer son nom. Il commença là-dessus à m'expliquer de quelle maniere, & dans quel temps sa passion s'étoit formée. C'étoit à mon retour de Powhatan, & lorsque mes attentions pour Madame Lallin lui avoient faire croire que j'avois donné à cette Dame la tendresse que je devois à mon épouse. Quand il lui seroit resté quelques doutes, le triste état de Fanny auroit achevé de les dissiper. L'œil d'une femme n'étant guere sujet à se tromper dans une observation si intéressante, il avoit cru mon inconstance avérée par ses plaintes & par ses larmes. C'étoit l'abattement & la

langueur où il l'avoit vue, qui avoient servi autant que ses charmes à lui amollir le cœur ; &, lorsqu'il s'étoit déterminé à lui rendre les soins de l'amour, il n'avoit pu s'imaginer aucune loi qui lui défendît d'aspirer à la possession d'un bien que j'abandonnois. Ne savoit-il pas que mon mariage étoit un lien que j'avois la liberté de rompre, aussi long-temps qu'il ne seroit pas scellé par les cérémonies protestantes ? Devoit-il craindre beaucoup de m'offenser, lorsque, me supposant une inclination nouvelle qui devoit me faire desirer cette séparation au fond du cœur, il travailloit à m'en faciliter les moyens ? Il m'eût fait, s'il l'eût osé, l'ouverture de son entreprise & de ses desseins. Il m'eût cru capable d'agir avec lui de concert, pour lui faire naître quelque prétexte honnête, que j'aurois saisi avidement, & qui n'auroit pas mieux établi son bonheur que le mien.

Cependant, s'il s'étoit hazardé dans cette supposition à fonder les sentiments de Fanny, il avoit bientôt découvert combien il devoit rabattre de ses espérances. Avec la honte & le dépit de se croire méprisé, il avoit trouvé dans le fond de de son cœur les racines d'une si forte passion, qu'il avoit tremblé de la grandeur & des difficultés de son entreprise. Comme il ne pouvoit réussir que par la ruine de cet obstacle, il me confessoit que, s'étant rempli de cette pensée, il avoit tourné de ce côté-là tous ses efforts. Peut-être s'étoit-il emporté au-delà des bornes. Il se souvenoit d'avoir grossi quelquefois les apparences, & d'avoir même employé quelques artifices qu'il ne prétendoit pas justifier ; mais ils étoient partis tous de la même source, c'est-à-dire, de l'opinion de mon infidélité, presqu'autant que de la violence de son amour.

Je ne fus pas le maître de l'écouter plus long-temps sans l'interrompre. Dans l'ignorance où j'étois encore de tous les détails qui se trouvent répandus dans ma narration, je lui demandai, avec une inquiétude dont toutes les promesses de ma sœur ne pouvoient me défendre, s'il s'étoit apperçu souvent du succès des artifices, & jusqu'à quel point sa cruelle adresse en avoit imposé à la cruelle Fanny. Il remarqua mon agitation. Ah ! me dit-il, puisque je ne suis ici que pour réparer mes crimes, pourquoi n'ai-je pas commencé par les tristes fruits que j'en ai recueillis ? Je devois ce soin à votre repos. Hélas ! fiez-vous à l'aveu que la vérité m'arrache, il ne m'est pas échappé un mot depuis tant d'années, pas un dessein ni une pensée qui n'ait porté avec soi mon supplice & sa punition. Vous abuseriez aujourd'hui trop cruellement de mon humiliation, si vous me forciez ici de vous rappeller tous mes tourments. Mais figurez-vous quels ils doivent être, avec la funeste passion que j'avois dans le cœur, lorsqu'au lieu de tirer quelque satisfaction de mes soins, j'avois sans cesse le mortel tourment de leur voir produire les deux plus horribles effets que j'eusse à redouter ; le malheur de ce que j'aimois uniquement, & l'augmentation de ces mêmes sentiments que je cherchois à détruire. O Cléveland ! s'écria-t-il avec une impétuosité de cœur qu'il ne put retenir : O trop heureux objet d'une constance si inébranlable, & d'une tendresse si pure ! qu'avez-vous fait, si vous avez jamais offensé par vos soupçons la plus aimable & la plus vertueuse de toutes les femmes ? Mais, s'il est vrai que vous l'ayiez toujours aimée, reprit-il dans le même transport, où est-elle donc, & comment n'êtes-vous pas à ses pieds pour y mourir de joie & d'amour ? Quoi ! vous êtes arrê-

té par quelque défiance de sa vertu ou de sa tendresse, homme trop favorisé du Ciel! Eh! savez-vous les douleurs & les larmes que vous lui avez coûtées, continuoit-il, en jettant sur moi des regards où l'envie paroissoit se peindre avec l'étonnement? Savez-vous qu'elle n'a respiré que pour vous? qu'elle a voulu mourir mille fois pour finir une vie qu'elle ne peut supporter sans vous? qu'elle n'a le cœur rempli que de votre image, la bouche que de votre nom? Vous ne savez donc pas que le plus précieux de tous les trésors est à vous, & que tout le pouvoir de la Terre & du Ciel s'uniroit en vain pour le ravir un moment? O froideur incroyable! O lenteur d'un homme qui paroît ne sentir ni connoître le prix du bien inestimable qui est entre ses mains! Il s'arrêta en revenant de ce transport, &, quoiqu'il eût baissé aussi-tôt les yeux, comme s'il eût ressenti quelque honte de s'être laissé emporter par la force de son imagination, ou par celle de ses sentiments, je vis quelques larmes qui couloient au long de ses joues, sans qu'il s'en apperçût.

L'ardeur de ses exclamations n'avoient pu manquer d'échauffer mon sang, & d'enflammer plus que jamais tous mes desirs. Cependant un reste de l'impression que sa présence avoit faite sur moi, & le renouvellement de tant d'anciennes traces qui ne pouvoient s'être effacées dans un espace si court, empêcha mes sentiments de s'élever avec un certain degré de force que je n'aurois peut-être pas été capable de modérer. Je lui fis reprendre son discours, en l'y rappellant par une question qui parut l'embarrasser un moment. Avec l'opinion, lui dis-je, que vous prétendez avoir eue de mon infidélité, com-

ment ne vous eſt-il point arrivé de vous ouvrir à mon frere, qui vous aimoit aſſez pour recevoir cette confidence, & qui étoit trop vertueux pour ne pas condamner ma conduite? Il me répondit, après avoir rêvé un moment, qu'il avoit eu cette penſée pluſieurs fois; mais qu'avec la crainte de chagriner mon frere, il avoit été retenu par ſes propres vues, ſur leſquelles il auroit appréhendé de lui donner quelques lumieres.

Cette ſincérité m'ayant diſpoſé de nouveau à l'écouter, il reprit ſon diſcours avec les mêmes marques de confuſion. Diverſes circonſtances qu'il joignit au détail qu'on a déja lu de ſes perfidies; n'ajouteront rien à l'idée que le diſcours de Fanny en a fait prendre; mais elles portent l'explication de quelques événements qu'on a pu trouver obſcurs. Le funeſte deſſein qu'il s'étoit propoſé de me perdre dans l'eſtime de mon épouſe, fit place à celui de l'engager à la fuite. S'étant apperçu que le prétendu triomphe de ſa rivale bleſſoit preſqu'autant ſa fierté que ſa tendreſſe, il s'étoit attaché à donner toute ſa force à ce motif; & ce fut en effet de tous ſes artifices celui qui lui réuſſit le plus heureuſement. Fanny, dans ſes agitations, ne parloit que de ſe dérober au commerce des hommes, & de chercher un aſyle à ſon innocence, loin de l'ingratitude & de la perfidie; il la ſoutint ſi adroitement dans ces idées, que ſes délibérations n'eurent jamais d'autre objet; &, lorſqu'elle fut réduite au dernier déſeſpoir par tous les degrés qui eurent la force de l'y conduire, elle ne trouva pour toute reſſource dans ſon imagination, que le parti de la retraite & de la ſolitude dont elle s'étoit entretenue perpétuellement. C'étoit bien une imprudence, &

l'effet de cette simplicité de cœur dans laquelle elle avoit toujours vécu, que de s'arrêter à des idées vagues, dont un peu plus d'expérience du monde lui auroit fait connoître le danger; mais, dans une grande tristesse, rien ne se présente à l'esprit sous des traits si spécieux, que la douceur d'être livré soi-même au fond d'un désert ou d'un abyme, & la raison s'arrête peu à former des difficultés contre ce qui flatte si agréablement la douleur. Gelin ne pouvoit rien espérer de plus favorable à son projet. Dans quelques bornes que la vertu de mon épouse l'eût toujours forcé de se contenir, il ne douta point que, s'il l'engageoit une fois à se livrer à sa conduite, il ne vît bientôt la fin de cette contrainte. Sous prétexte de lui chercher l'asyle qu'elle desiroit, il pensoit à l'écarter de tout ce qui pouvoit éclairer leur démarche. Leur familiarité, qui ne pouvoit manquer de se fortifier de jour en jour par l'habitude continuelle de se voir, sembloit lui promettre, tôt ou tard, une victoire facile; & l'adresse avec laquelle il étoit capable de ménager les occasions pouvoit faire quelque jour à sa malheureuse esclave une nécessité absolue de recevoir sa main, & peut-être de la lui demander comme une grace.

Horrible peinture du précipice où l'honneur & la vertu peuvent être entraînés! Gelin me confessa que, malgré le fond de respect qu'il n'avoit encore osé violer, & qui alloit jusqu'à le rendre tremblant dans les entretiens les plus familiers qu'il avoit avec mon épouse, il ne l'eut pas plutôt arrachée de ma chambre, au moment de leur fuite, qu'il se crut maître absolu de tout ce qu'à peine avoit-il jamais eu la hardiesse d'espérer. Cependant, ne lui voyant que des redoublements de tristesse dans le Vaisseau, & se

trouvant gêné par la probité du Capitaine François & de sa femme, qui étoient moins propres à favoriser le crime qu'à rendre service à la vertu, il avoit recommencé à se défier de son entreprise. Ce fut alors que, rappellant toutes les ressources de son esprit, il s'imagina que la solitude en effet étoit seule capable de lui assurer un empire absolu sur sa proie, & qu'il auroit des risques à courir aussi long-temps qu'elle pourroit recevoir d'autres secours que les siens. Les premiers lieux qui se présenterent sur la route, le Cap-verd, l'Isle de Madere, toute Isle sauvage ou déserte qui lui parut propre à l'exécution de son dessein, lui fit naître une forte envie de s'y arrêter. Il s'efforça d'en faire goûter la proposition à Fanny, & de lui en persuader la nécessité. Mais, la trouvant au contraire dans des idées qui le firent trembler pour toutes ses espérances, il en avoit conçu tant de rage, qu'il eût mis vingt fois le feu au Vaisseau, s'il eût vu la moindre apparence de pouvoir se sauver avec elle, en faisant périr le Capitaine & tout l'équipage.

Il me fit une relation qui me fit frémir de l'artifice qui lui avoit manqué à Madere. Fanny, en faisant le même récit à ma belle-sœur, ignoroit encore par quels moyens il avoit pu se ménager des intelligences dans un lieu où elle ne le croyoit point plutôt arrivé qu'elle. Mais il m'apprit qu'après une tempête qui avoit exposé leur vaisseau à quelque danger, le Capitaine ayant fait jetter l'ancre dans l'obscurité pour attendre que le jour lui fît reconnoître sa route, & tout le monde s'étant livré d'autant plus volontiers au sommeil, que la violence de la mer ne l'avoit permis à personne pendant deux jours & deux nuits, lui seul, à qui le trouble de son esprit ne laissoit pas un moment de repos, étoit de-

meuré ſur le tillac à ſe promener dans les ténebres. Les premiers rayons du jour lui firent appercevoir à peu de diſtance une côte agréable, & cette vue renouvella toute ſon ardeur pour abandonner le vaiſſeau avec Fanny. Cependant ſes propoſitions ayant été rejettées au Capverd, il conçut qu'elles n'auroient pas plus de ſuccès dans un autre lieu, s'il ne les revêtoit de quelque prétexte plus ſéduiſant. Il profita du temps où tout l'équipage étoit encore endormi, pour ſe mettre dans la chaloupe avec deux Matelots qu'il gagna par quelque préſent, &, s'étant rendu au rivage, il ne perdit pas un moment pour reconnoître avec ſa pénétration ordinaire, quel avantage il y avoit à tirer des circonſtances. Ce fut le hazard qui lui fit rencontrer au bord de la mer une jeune femme & un homme plus âgé qu'elle, qui étoient à prendre le frais pendant le reſte d'une belle nuit, pour ſe préparer à ſoutenir la chaleur du jour. Il ne négligea point l'occaſion qu'il cherchoit de s'inſtruire; &, trouvant dans la jeune perſonne à qui il s'adreſſa, plus de vivacité, de fineſſe, & d'eſprit qu'il ne devoit s'y attendre, il crut que la fortune avoit fait un miracle en ſa faveur, pour lui ménager un ſecours dont il ſentit tout-d'un-coup l'utilité. Mais quelles furent ſes eſpérances, lorſque s'étant ouvert à demi en tâchant de donner un tour honnête à ſes deſſeins, il comprit, par la maniere dont ſon ouverture fut reçue, que celle qui lui offroit ſes ſervices étoit la perſonne du monde qui pouvoit le ſeconder avec plus d'adreſſe. Pour faire naître ſa confiance, elle ne lui cacha point qu'elle étoit Comédienne Eſpagnole, & célebre par des aventures dont elle faiſoit gloire. Elle ſe nommoit, lui dit-elle, Dona Corona. La paſſion n'avoit jamais

été pour les riches ; mais, par un caprice assez ordinaire aux belles femmes, elle avoit réuni tous ses desirs à se distinguer par le nombre & par l'éclat de ses conquêtes, jusqu'à sacrifier souvent toute la douceur de sa vie pour séduire un cœur dont la défaite pouvoit augmenter sa réputation. Elle s'étoit exposée par cette conduite à cent fâcheuses aventures, & celle qui l'avoit conduite à Madere n'étoit pas la moins embarrassante. Elle y étoit venue, comme elle le confessa secrétement à Gelin, avec un Inquisiteur du Saint Office, qui avoit conçu à Madrid une violente passion pour elle, & à qui elle s'étoit fait un point d'honneur de faire abandonner son emploi & sa profession pour la suivre. Quoique son Amant se crût en sûreté dans l'Isle de Madere, parce que la Cour de Portugal n'étoit pas en bonne intelligence avec celle d'Espagne, il avoit pris le parti de se retirer à la Campagne dans une maison assez écartée pour dérober son aventure aux habitants de l'Isle. Elle y vivoit avec lui depuis six mois ; &, comme elle y étoit moins retenue par sa tendresse que par l'idée chimérique de la réputation qu'elle s'étoit faite en Espagne, ce motif n'étoit pas assez puissant pour empêcher qu'elle n'y vécût avec beaucoup d'ennui.

Gelin jugea bien qu'une confidence si libre ne pouvoit venir que de la mauvaise opinion qu'on avoit de lui, & peut-être de la ressemblance qu'on supposoit entre son aventure & celle qu'on lui avoit racontée ; mais étant peu disposé à s'offenser de tout ce qui pouvoit être utile à ses projets, il échauffa le zele qu'on marquoit à le servir, par quantité de raisons spécieuses, auxquelles il joignit l'offre d'une somme considérable. Le rôle que la Comédienne avoit à jouer, fut pré-

paré de concert ; & le bon Inquisiteur , qu'on avoit trouvé le moyen d'écarter pendant une partie de cette conversation , fut rappellé au conseil, pour servir à l'exécution d'une entreprise dont il devoit partager les fruits. Il s'y prêta d'autant plus volontiers , qu'il en espéroit de l'agrément dans sa solitude. Enfin , la difficulté n'étant qu'à faire consentir mon épouse à venir prendre quelques rafraîchissements au rivage , Gelin se hâta de retourner au vaisseau pour l'engager à cette partie sans affectation , & le Ciel , qui vouloit mettre la vertueuse Fanny à l'épreuve , permit qu'il y trouvât encore tout le monde enseveli dans le sommeil.

Si l'on se rappelle toutes les circonstances de cette dangereuse aventure , on sera persuadé , comme moi , que mon épouse eut besoin de toutes les forces de sa vertu pour se défendre. Gelin la connoissoit jusqu'au fond du cœur. Sa cruelle adresse lui avoit fait pénétrer tout ce qui étoit capable d'effrayer ou d'attendrir cette ame constante , mais sensible & timide , & toutes les ruses de la malignité & de l'artifice étoient employées contre la simplicité & l'innocence. Fanny demeura victorieuse. O triomphe de la vertu & de l'amour ! Je passe sur des victoires plus faciles ; & , m'attachant moins à relever les crimes de Gelin , qu'à justifier ma chere épouse , je laisse des aveux de ce perfide tout ce qui ne peut servir qu'à le couvrir de honte.

Que ne me dit-il pas pour me faire regarder sa passion comme un de ces malheurs du sort , contre lesquels , ni la raison , ni la justice , ni l'honneur , ne fournissent point de secours assez puissants pour défendre la vertu , & qui conduisent d'autant plus nécessairement aux dernieres horreurs du crime , que chaque transport qui

blesse le devoir, ne peut être excusé que par ses excès ? J'écoutois tranquillement le récit de ses fureurs. Mais, lorsqu'il y mêloit quelques circonstances où ses artifices avoient fait entrer mon épouse, il s'élevoit dans mon cœur des doutes & des inquiétudes si funestes, que tout mon sang en ressentoit l'effet comme celui d'un poison ; à peine avois-je assez de pouvoir sur moi-même pour suspendre mon attention & mon jugement jusqu'à la fin de son récit. Je me sentois prêt à pousser des cris, & plus d'une fois j'aurois trouvé de la douceur à percer le sein de mille coups au cruel ennemi qui me retraçoit si vivement le sujet de mes peines.

Cependant je ne pouvois me tromper aux marques de son repentir ; & cette pensée, que son humiliation me rendoit toujours présente, adoucissoit par intervalles l'amertume & les ressentiments de mon cœur. J'étois encore plus touché du témoignage qu'il rendoit presqu'à chaque mot aux sentiments & à la conduite de Fanny. Je ne pouvois le soupçonner de déguisement, lorsqu'il me représentoit son propre embarras & ses propres craintes, & lorsqu'accusant sans cesse la rigueur de son sort, il se plaignoit, avec un ruisseau de larmes, d'avoir commis une multitude de crimes, dont il n'avoit jamais recueilli le moindre fruit. La force qu'il donnoit à ses termes, pour m'exprimer l'idée qu'il avoit toujours eue du caractere & de la vertu de mon épouse, m'aidoit à comprendre comment il s'étoit toujours contenu dans ce profond respect, dont il me répétoit à tous moments qu'il ne s'étoit jamais écarté. Je me consumois en l'adorant, me disoit-il, & mon propre étonnement est qu'une flamme si parfaite ait pu devenir la source de tant d'égarements & de crimes.

Enfin, m'ayant protesté, après un long récit, qu'il ne m'avoit rien déguisé, & n'ayant reçu de moi aucune question à laquelle il ne se fût hâté de satisfaire, il me laissa dans un état que je ne pourrois nommer incertain, si le seul témoignage d'un ennemi étoit capable de dissiper des doutes. A la vérité, celui de ma belle-sœur venoit s'y joindre, &, quand je les aurois crus trop foibles, chacun de leur côté, je devois du moins reconnoître qu'ils servoient à se confirmer mutuellement. Cependant un reste de pesanteur qui m'arrêtoit encore, empêcha mes sentiments de prendre leur cours avec toute l'ardeur qui avoit commencé à les échauffer. La fuite de Fanny, le meurtre de son frere, mes propres blessures, se trouvoient assez expliquées par les détails que je venois d'entendre, & ma jalousie même ne me fournissoit plus d'objections : mais étoit-ce assez que mon honneur eût été épargné jusqu'à un certain point, & le devoir d'une femme ne peut-il être blessé que par des crimes? Où étoit l'estime que j'avois droit d'attendre de la mienne, lorsqu'elle m'avoit cru capable d'oublier si facilement mes principes, & de violer tous les serments qui m'attachoient à elle? Et, quand une fatale erreur l'auroit aveuglée jusqu'à me représenter encore plus criminel à son imagination, où étoit la confiance qu'elle devoit à mon frere & à ma belle-sœur, lorsqu'elle avoit choisi, pour confident de ses peines, Gelin, un étranger qui n'avoit point d'autre lien avec nous que celui d'une amitié récente? L'imprudence est le fruit ordinaire des grandes passions : mais va-t-elle jusqu'à faire négliger toutes les bienséances? La fureur même, s'il falloit faire cette supposition pour excuser une partie de sa conduite, ne garde-t-elle aucune regle, & se plaît-elle à violer toutes ses

tes de loix, quand elle n'a pas besoin de tant de fausses démarches pour se satisfaire.

L'effet de ces réflexions, qui se formerent en un moment dans mon esprit, ne fut point de faire renaître des soupçons dont les fondements étoient heureusement dissipés. Mais, en considérant que Fanny s'étoit livrée à ses préventions, sans avoir pris une seule des voies qu'elle devoit choisir naturellement pour les éclaircir, ou même uniquement pour les justifier, je me sentis porté à croire que son cœur s'étant refroidi pour moi, elle avoit peut-être été moins affligée qu'offensée de la trahison qu'elle m'attribuoit, & que, croyant sa vertu & son honneur assez sauvés par l'innocence de ses sentiments, elle avoit pris le parti de m'abandonner, sans autres regrets que ceux de la honte & du dépit. Une longue absence, continuai-je de me dire à moi-même, n'aura pas manqué d'éteindre jusqu'aux derniers restes de sa tendresse. Je la trouverai vertueuse, mais insensible à mon affection, & se figurant faire assez, si elle consent à se réconcilier avec moi, & reprendre la conduite de ma maison. Enfin, j'ai perdu son cœur; & que me revient-il de tous les soins que je prends pour m'assurer de sa vertu, si ce trésor qu'elle a conservé n'est point accompagné de ceux qui lui prêtoient tant de charmes!

Je me confirmai tellement dans ces idées, que les souvenirs mêmes qui m'avoient le plus attendri, tels que celui de la visite qu'elle m'avoit rendue avec Madame, & des pleurs que je lui avois vu verser, en recevant mes reproches, ne se représenterent plus à mon esprit sous la même forme. En me rappellant sa posture & ses plaintes, j'y trouvois plus d'apparence de fierté que de tendresse & de douleur. Il s'éleva un

nouveau trouble dans mon ame après cette réflexion, & jettant les yeux sur Gelin, que j'avois traité jusqu'alors avec moins de ressentiment que de dédain, je ne pus vaincre le mouvement qui m'agitoit : son honneur est échappé à vos artifices, lui dis-je d'un ton brusque & amer, mais vous ne m'en avez pas moins ravi son affection. Et que m'importe que vous ne l'ayiez pas obtenue, ajoutai-je en levant encore la voix avec plus de chaleur ? il n'est pas moins certain que vous me l'avez fait perdre ?

Il reçut ce reproche avec des marques extraordinaires d'étonnement, & me voyant prêt à continuer avec la même agitation, il me conjura d'un air soumis & empressé, de lui laisser la liberté de me répondre. Hélas ! me dit-il, quel sujet choisissez-vous pour vos plaintes ? J'aurois cru que de toutes les circonstances de mon discours, celle qui devoit être la plus flatteuse pour votre cœur, étoit le soin que j'ai pris de vous répéter cent fois avec quelle constance & quelle ardeur vous êtes aimé. Foible expression, reprit-il, en baissant la tête jusques sur son sein, pour vous représenter tout le pouvoir que vous avez conservé sur la plus tendre & la plus fidelle de toutes les femmes ! Ne vous ai-je pas dit que mon désespoir, dans un temps d'ivresse & de fureur, a toujours été de n'avoir pu la détourner un moment de votre idée, ni porter la moindre atteinte aux justes sentiments qu'elle avoit pour vous ? Ah ! s'écria-t-il en jettant sur moi un œil d'envie, que vous êtes heureux, si votre bonheur dépend de l'amour ! Il continua de me dire que, m'ayant confessé sans déguisement tout ce qu'il avoit cru nécessaire à mon repos, autant qu'à la réparation de ses crimes, le sentiment d'une juste confusion l'avoit empêché de

s'étendre sur ce qui n'auroit servi qu'à l'humilier, sans m'apporter plus de lumieres ; mais que me voyant encore dans un doute qu'il se croyoit obligé de détruire, il vouloit se traiter avec la derniere rigueur, en achevant sa confession sans ménagement.

Avec beaucoup d'étude & de connoissance du cœur humain, il avoit toujours conçu, poursuivit-il, que la nature a des ressorts infaillibles pour faire naître & pour enflammer les passions. C'étoit dans cette idée que, s'effrayant peu de l'indifférence que Fanny avoit toujours eue pour ses soins, il avoit compté qu'elle n'y resteroit pas lorsqu'il seroit près d'elle avec assez de liberté, pour faire usage de tout son savoir. Il espéroit que n'ayant plus d'obstacle à combattre après l'avoir éloignée de moi, il la ménageroit suivant toutes les regles de son art, & qu'il n'y auroit ni raison ni sagesse qui pût la défendre de ses artifices. En effet, me dit-il, je suis persuadé que sur une ame commune, à qui je suppose un corps bien constitué, la victoire d'un homme qui sait attaquer, n'est jamais incertaine. Les impressions du plaisir sont toujours dominantes ; & qui connoît assez le caractere & le tempérament d'une femme, pour lui présenter continuellement ce qui est capable de lui plaire, a trouvé le chemin infaillible de son cœur. Mais je parle des ames communes, ajouta-t-il, & je ne mettois encore votre épouse au-dessus d'elles, que par les qualités extérieures qui ne changent rien au fond des sentiments. Avec le feu qui brilloit dans ses yeux, & la douce chaleur qui paroissoit animer tous ses mouvements, je la croyois plus disposée que toute autre à recevoir les impressions que je lui préparois. Elle ne fut pas plutôt déterminée à partir de Sainte-Hélene, que

je commençai à mettre toute mon adresse en usage. J'observai d'abord à quoi elle étoit sensible ; & quoiqu'elle ne me permît jamais d'être seul avec elle, la présence du Capitaine & de sa femme ne m'empêchoit pas de mettre continuellement ses goûts & ses inclinations à l'épreuve. Je ne fus pas rebuté par sa tristesse & par ses larmes, qui retarderent long-temps mon entreprise. Il y avoit toujours des intervalles que je savois saisir ; &, s'ils n'étoient point assez longs pour me donner l'espérance d'avancer beaucoup mon ouvrage, ils servoient du moins à me faire reconnoître plus tranquillement de quel côté je devois presser l'attaque. Figurez-vous, ajouta-t-il, que pendant plusieurs mois, qui étoient un espace beaucoup plus long que je ne l'avois cru nécessaire, je ne recueillis pas le moindre fruit de mes soins & de mes artifices. Elle ne voyoit que vous. Elle n'étoit possédée que de votre image. Sous quelque forme que vous puissiez vous présenter à son esprit inconstant, perfide, passionné pour un autre, vous l'occupiez seul, & je ne pouvois démêler dans ses agitations mêmes, si c'étoit de la haine ou de l'amour qu'elle rapportoit de tant de tristes méditations dont vous faisiez le sujet.

Ainsi cet art sur lequel j'avois fait tant de fond, devint inutile pour mes vues, & les cruelles circonstances où je me trouvai à la Corogne, me forcerent d'ailleurs de l'abandonner. Il me resta néanmoins l'espérance que notre séparation pourroit m'être d'une autre utilité. Comme j'étois fort éloigné de craindre qu'elle m'abandonnât tout-à-fait dans l'état où mes blessures m'avoient réduit, je me flattai qu'étant quelques semaines sans me voir, mon absence lui feroit sentir la nécessité de mes services, & que

revenant peut-être d'elle-même à souhaiter de me revoir auprès d'elle, ce desir deviendroit la source de quelque sentiment favorable. Mais lorsque j'appris la nouvelle de son départ, & qu'elle avoit même eu la rigueur de ne pas charger de ses adieux le Domestique qui demeura à me servir par ses ordres, je tombai dans des mouvements de fureur qui furent long-temps ma disposition habituelle. Trahi si cruellement par l'amour, je renonçai, si j'ose faire cet aveu, à toutes les douceurs dont il m'avoit flatté, & me condamnant ainsi moi-même à n'en ressentir que les horreurs & les tourments, je pris la honteuse résolution de n'en suivre aussi désormais que les plus furieux transports. Tel étoit mon projet, lorsque je quittai la Corogne après la guérison de mes blessures. Je me remis sur les traces de celle qui avoit marqué tant de mépris pour ma personne, & d'indifférence pour ma vie. Je les découvris enfin, malgré l'obstination du Capitaine à me les cacher. Le soin de se dérober à moi me parut un nouvel outrage qui fit croître encore mon ressentiment. Je trouvai l'objet de tant de mortelles agitations dans le Couvent de Chaillot. Je ne manquai point d'inventions pour l'engager, malgré elle, à recevoir ma visite. Je ne pensois qu'à l'accabler de reproches, & à lui prodiguer des noms qui me sembloient ne pouvoir être assez outrageants pour l'ingratitude & la lâcheté dont je me croyois en droit de l'accuser. Mais sa présence dissipa toutes ces furieuses résolutions. Je ne me retrouvai capable que de l'aimer & de verser des larmes, au lieu de proférer des injures.

Le tour même de ses réponses me fit naître un nouvel espoir, qui servit quelque-temps à rallentir encore plus mes fureurs. Le doute où elle

étoit si vous aviez épousé Madame Lallin, & l'ardeur qu'elle me marqua, pour en être éclaircie, me fit penser que, s'il étoit arrivé en effet que vous eussiez pris ce parti, je n'aurois peut-être plus besoin d'autre secours que son propre sentiment, pour lui faire approuver mes soins. Cette réflexion me porta à lui offrir de m'employer ardemment à la satisfaire. Elle accepta mes offres, avec des marques de reconnoissances que je pris encore pour un augure favorable. Je fis successivement le voyage d'Angleterre & de Bretagne. Quoique je n'eusse rien à conclure du peu de lumiere que je reçus sur votre marche & sur le lieu de votre retraite, je suppléai à tout ce que j'ignorois, par des suppositions dont je me promis le même effet que de la vérité ; & si la crainte d'être démenti par votre présence, au moment que je m'y attendois le moins, m'empêcha d'assurer positivement votre mariage, je m'exprimai avec tant d'adresse, que je réussis à faire naître toutes les idées que je n'osois ouvertement donner. L'effet qu'elles produisirent au premier moment, soutint fort bien mes espérances, & je me crus quelque-temps à la veille d'obtenir du dépit ce que j'avois désespéré de devoir jamais à l'amour. Mais quelle fut ma surprise, après l'avoir entendu parler de vengeance, de voir qu'elle ne pensoit qu'à la tourner contr'elle-même, & qu'elle étoit résolue, me dit-elle, d'ensevelir pour jamais dans un cloître sa honte & son infortune !

Les occasions ne manquent jamais à l'ardeur pour le crime. Comme le trouble où je tombai fit tout paroître légitime à mes transports, & que je ne la quittai qu'avec le dessein formé d'employer la violence pour l'enlever, ma malheureuse étoile me fit rencontrer, en sortant du

Couvent, deux personnes qui s'entretenoient ensemble sans précautions, & qui, s'expliquant avec feu sur le malheur de leur sort, sembloient disposées à tout entreprendre pour se délivrer de la misere qui les pressoit. Les ayant observés un moment, je les crus propres à me servir, dans un lieu où je n'avois aucune habitude. Je les abordai, & leur faisant connoître que je pénétrois leur situation, je leur offris de les récompenser libéralement s'ils avoient assez d'esprit & de courage pour se charger d'une entreprise qui demandoit ces deux qualités. L'empressement avec lequel ils reçurent ma proposition, me garantit qu'ils étoient tels que je les desirois. Je me retirai avec eux dans un lieu plus propre à nos délibérations, & les ayant fait expliquer davantage sur leurs qualités, j'appris qu'étant des Officiers réformés qui manquoient de toute espece de ressource, je pouvois faire fond sur leur fermeté & leur conduite.

Ils me demanderent avidement l'explication du service que j'attendois d'eux. Je leur ouvris mon cœur, & ne leur dissimulant pas que mon entreprise étoit la derniere ressource d'un désespéré, je leur promis dix mille francs, s'ils la faisoient réussir. Les mesures furent prises au même moment. Sans être jamais entré dans le Couvent, je m'étois occupé assez long-temps à en observer la situation pour la connoître parfaitement. Dans les conversations que j'avois eues avec votre épouse, j'avois su d'elle, sans affectation, que son appartement donnoit sur le jardin, & ma passion insensée m'avoit fait chercher, à quelque distance, un lieu d'où j'avois pris plaisir mille fois à regarder ses fenêtres. Il n'étoit question que d'escalader pendant la nuit le mur qui regne au long du grand

chemin. Le reste n'exposoit pas, à beaucoup de péril trois hommes armés, qui n'avoient pas de résistance à craindre dans un Couvent de Religieuses. L'exécution de notre dessein ne fut remise qu'à la premiere nuit qui seroit assez obscure pour le favoriser. Je fis d'avance quelques libéralités à mes complices, & convenant du lieu où je pourrois les revoir, j'allai m'occuper du soin de préparer une chaise de poste, & tout ce qui étoit nécessaire pour ma fuite.

Il n'étoit point à craindre que des mesures si justes pussent manquer ; mais nous étions au temps de la pleine lune, & la multitude des passants qui font nuit & jour sur le grand chemin, nous forçoit d'attendre que l'obscurité pût nous dérober à la vue de tout le monde. Je voyois tous les jours les deux Officiers, & leur trouvant de l'esprit & de la politesse, je me liai assez étroitement avec eux pour les informer de mes vues avec moins de réserve que la premiere fois. L'un d'eux, homme d'un âge assez avancé, & qui n'avoit guere été moins exercé que moi par la fortune, apprenant que j'avois le cœur plein d'une funeste passion pour une ingrate, me promit de me rendre un double service, & non-seulement de l'enlever pour la mettre entre mes bras, mais de m'assurer, si je le souhaitois, la possession de son cœur. Je l'embrassai dans un transport de joie, mais avec moins d'espérance que de plaisir à me représenter l'image d'un bonheur impossible. Cependant il renouvella si sérieusement ses offres, & il répondit si fortement à mes objections, qu'il me disposa du moins à tenter ce qu'il me promettoit avec tant de hardiesse.

C'est ici que ma honte redouble avec mes remords. Ce secret si certain pour former la résis-

tance d'un cœur, étoit un sortilége qui demandoit beaucoup d'art & de soins dans sa composition. Il falloit me procurer d'abord quelques cheveux de votre épouse, & quelques gouttes de son sang; la difficulté de ces deux conditions auroit seule été capable de me rebuter; mais l'Officier, qui ne paroissoit effrayé de rien, m'apprit lui-même de quelle maniere je devois m'y prendre, & fit voir effectivement de la facilité à réussir, si j'avois encore quelqu'accès à la grille de Chaillot. Je suivis dè le lendemain ses conseils. Je fis demander à votre épouse la permission de la voir, sous des prétextes qui lui ôterent la pensée de me la refuser. J'avois composé une lettre que je feignis d'avoir reçue de Londres, & dans laquelle je lui dis qu'elle alloit trouver quelques éclaircissements d'importance. Mais tirant mes ciseaux pour en couper quelques lignes, que je la priai de trouver bon que je lui dérobasse, je la lui présentai ensuite respectueusement au travers de la grille. Elle s'avança pour la recevoir, & dans le moment qu'elle la prenoit, feignant de me souvenir de quelque chose que je souhaitois encore de lui cacher, j'avançai si brusquement les deux mains pour l'empêcher de la prendre, que de la pointe de mes ciseaux, je fis une blessure assez profonde à l'une des siennes. Le sang qui en sortit aussi-tôt, mouilla la partie extérieure de la lettre; & tandis qu'elle s'occupa de la douleur que cet accident lui causoit, je coupai le papier ensanglanté, sous prétexte d'empêcher que les caracteres ne fussent altérés.

Quelque précaution que je me fusse efforcé de garder, il m'avoit été impossible de régler assez le mouvement de ma main, pour ne pas trop enfoncer la pointe de mes ciseaux. Mon

cœur saignoit autant que sa blessure ; & , tandis que je m'applaudissois du succès de mon artifice, j'aurois donné ma vie pour lui épargner le mal que je lui avois causé volontairement. Ne pouvant se défier de rien , elle ne se plaignit point , & la bonté avec laquelle elle reçut mes excuses , servit encore à faciliter la seconde partie de mon dessein. Sa douleur me donna la hardiesse de lui dire que j'avois un secret infaillible pour ces sortes d'accidents, & que quelques cheveux liés autour du doigt le plus voisin de la plaie , ne manquoient jamais d'empêcher l'inflammation. Je lui offris là-dessus de couper une boucle de mes propres cheveux. Elle refusa d'y consentir ; mais , ne doutant point de ma sincérité , elle prit mes ciseaux pour couper quelques-uns des siens. Je l'engageai à me permettre de les ajuster pour l'usage que je lui conseillois, & j'eus soin , sans qu'elle s'en apperçût , d'en retenir une partie.

Le reste ne demande pas un plus long détail. Je rejoignis l'Officier avec les deux trésors que j'avois enlevés à l'innocence , & je les lui abandonnai pour d'horribles mysteres. Il me fit participer à tous ses crimes. J'aurois peine à me rappeller toutes les profanations & les impiétés dont cette noire cérémonie fut accompagnée. Sans être véritablement persuadé de la force de ses opérations magiques , j'avois peine à refuser une espece de confiance à des promesses qui étoient soutenues par mille serments , & par une expérience , disoit-il , qui ne l'avoit jamais trompé. Il voulut que dès le lendemain j'allasse me présenter à Chaillot , pour commencer à recueillir le fruit de son ouvrage. J'eus la témérité d'y aller , mais la honte de revenir sans avoir même obtenu la permission de voir celle qu'on me flattoit déjà de voir attendrie.

Qui sait à quelles horreurs deux si étranges entreprises auroient abouti, si la main du Ciel n'en eût arrêté le cours ? Ne parle-t-on pas des Philtres & des Poisons, qui, sans avoir la force peut-être d'agir sur le cœur, n'en ont quelquefois eu que trop pour troubler la raison ? A quoi mon audacieuse fureur n'exposoit-elle pas votre épouse ? J'en aurois été puni le premier par mon désespoir : mais auroit-il réparé le plus funeste de tous les malheurs ? Quoi qu'il en soit, apprenez de quel péril le Ciel l'a délivrée. Malgré le refus qu'elle avoit fait de me voir, l'Officier me pressa de retourner à Chaillot, en m'assurant toujours du succès qu'il m'avoit promis, & me faisant même regarder la difficulté qu'on avoit à me recevoir, comme l'effet du nouvel embarras où le cœur se trouve en changeant de situation. Je me présentai plusieurs fois à la grille sans y trouver plus de facilité à faire goûter ma visite. Je n'en pénétrois que trop la raison. Je n'avois plus de lumières ni de secours à donner sur des intérêts dont on étoit bien plus occupé que des miens. On ne m'avoit souffert jusqu'alors que dans l'espérance de me faire servir à des recherches qui n'avoient pas réussi, & j'étois détesté lorsqu'il n'y avoit plus de secours à tirer de moi.

L'Officier, comme irrité de me voir douter de ses promesses, me confessa bien qu'il falloit que le cœur de votre épouse fût étrangement prépossédé, pour résister si long-temps à la force du charme; mais ne se rendant point encore aux apparences, il entreprit de joindre à ses opérations précédentes quelque chose de si puissant, qu'elle ne balanceroit plus, me dit-il, à se déterminer. Il composa une liqueur qu'il me confia dans une phiole. Votre sort, me dit-il, est désormais entre vos mains. Cherchez le moyen de faire ava-

ler cet élixir à ce que vous aimez. Il se dévoua aux plus affreux tourments, si elle n'en ressentoit pas bientôt la vertu. Mais supposez, ajouta-t-il, que l'occasion vous manque, vous êtes sûr du moins qu'aussi-tôt que nous l'aurons enlevée, nous serons les maîtres de la forcer à le prendre, & peu importe que le succès de vos desirs soit reculé de quelques jours, lorsque je vous le garantis certain. Toute la force d'un aveugle transport ne m'empêchoit pas de frémir à cet horrible discours. Mais enfin tourmenté par l'amour, encore plus que par mes remords, j'étouffois toutes les idées qui ne tendoient point à me satisfaire.

Le temps de la nuit étant devenu aussi favorable que je le desirois, j'abandonnai toute autre espérance, pour m'attacher à la résolution d'exécuter l'enlevement. C'étoit le jour suivant que tous les préparatifs devoient être achevés. Je ne pensois plus qu'à réveiller dans mes complices le courage & la fidélité qu'ils m'avoient promis. Nous étions convenus de l'heure & du moment lorsque le hazard m'ayant conduit à Charenton pour soulager mon trouble, j'y appris non-seulement que vous étiez dans le voisinage de Paris, mais que vous sollicitiez le Consistoire pour votre divorce, & que vous étiez à la veille de vous engager dans un autre mariage. Une nouvelle si imprevue changea sur le champ toutes mes résolutions. Dans quelques sentiments que votre épouse fût pour moi, je ne doutai pas que la certitude de votre mariage n'éteignît tout-d'un-coup ceux qu'elle vous avoit conservés. L'espérance reprit des forces dans mon cœur. Je volai sur le champ à Chaillot ; &, prévoyant les mêmes difficultés à faire recevoir ma visite, je pris le parti d'écrire un billet, que je con-

fiai au Chapelain, pour exciter la curiosité de me voir par les grandes découvertes que j'annonçois sans les expliquer.

Mais de quelles chimeres m'étois-je flatté ? Si l'on me reçut en effet, ce fut pour se livrer à tous les excès de la douleur, aussi-tôt qu'on eut entendu les nouvelles que j'apportois ; &, pour me traiter avec le dernier mépris, lorsque j'eus la hardiesse de parler de mes desirs. Quel effet des promesses insensées de l'Officier ! On m'imposa la loi éternelle de m'éloigner, & de ne paroître jamais devant des yeux qui ne me voyoient qu'avec horreur. L'effet suivit aussi-tôt cette cruelle déclaration. Je fus abandonné seul à mes transports. Ils furent terribles. Le hazard m'ayant amené le Chapelain, qui me confirma dans mon déséspoir, par une autre raison tirée des loix de son Eglise, qui ne permettoient pas même à votre épouse de disposer de sa main pendant votre vie, je devins capable de toutes les fureurs auxquelles je m'abandonnai, & qu'il est inutile de vous répéter, puisqu'elles sont tombées sur vous.

J'avois entendu cette derniere partie de son discours, avec un renouvellement si terrible d'inquiétude & de crainte, que je me trouvai couvert d'une sueur froide à la fin de son récit. Cependant la joie de voir Fanny comme sauvée du plus affreux de tous les dangers, me fit tomber aussi-tôt dans un autre transport où je ne pus garder plus de modération. Approchez, dis-je à Gelin, qui parut lui-même étonné de l'air de satisfaction qui se répandit tout-d'un-coup sur mon visage ; écoutez-moi sans crainte. Vous m'avez causé des malheurs & des peines dont il n'y eut jamais d'exemples ; mais vous me rendez aujourd'hui si heureux, que je me sens porté à vous pardonner.

pardonner. Je crois votre repentir & vos satisfactions sinceres. Vivez tranquille, si la promesse que je vous fais d'oublier tous vos crimes, peut servir à vous rendre la paix qu'ils vous ont fait perdre.

Je conçois, repris-je plus tranquillement, que les passions violentes peuvent écarter un honnête homme de son devoir. Si quelque chose m'étonne, en vous supposant du goût pour la vertu, c'est que vous ayiez attendu si tard à vous reconnoître, & que vous ayiez eu besoin de tomber au fond du précipice pour ouvrir les yeux. Un repentir, qui n'auroit pas été forcé par la crainte, me paroîtroit beaucoup plus sûr; mais, de quelque nature que soit le vôtre, vous devez comprendre qu'il ne vous reste plus rien à prétendre de mon amitié. Cependant je veux que vous emportiez quelques marques de notre réconciliation. Je lui demandai là-dessus à quoi il se destinoit, & s'il lui restoit quelqu'espérance de se mettre à couvert de la misere. Il ne me répondit point. Ses larmes couloient rapidement au long de son visage. L'immobilité avec laquelle il tenoit la vue baissée, sembloit me faire attendre quelque nouvelle ouverture, que la crainte ou la confusion avoit la force d'arrêter. C'est mon désespoir, me dit-il enfin, que mes crimes soient tels qu'ils ne puissent être expiés par le repentir. En vain vous représenterois-je qu'étant délivré de la funeste passion qui m'avoit troublé l'esprit, je ne sens plus que la honte de m'y être abandonné. Aussi le dessein qui m'a fait souhaiter de vous voir, n'étoit-il pas de me justifier, & vous n'avez pas reconnu, dans les aveux que je vous ai faits, le langage d'un homme qui cherche à paroître innocent. Mais je suis satisfait, ajouta-t-il en se levant, si vous me par-

donnez ; &, sans m'expliquer davantage aujourd'hui, je vais vous prouver, au péril de ma vie, que je ne suis ni ingrat, ni perfide, quand mon cœur est assez maître de lui-même pour suivre ses propres maximes.

Quoique l'obscurité de ce discours, & l'agitation qui paroissoit dans ses mouvements, me fît concevoir qu'il méditoit quelqu'entreprise extraordinaire, je ne l'arrêtai point pour l'interroger. Il sortit de ma chambre, j'appellai aussitôt Drinck, à qui je donnai ordre de lui compter mille écus. Il les reçut en priant Drinck de venir m'assurer qu'il ne les acceptoit que pour me servir.

J'allois m'ensevelir dans les méditations que tant d'idées extraordinaires, dont j'étois rempli, devoient naturellement m'inspirer, lorsque Drinck, à qui je n'avois pas laissé le temps de me parler en lui donnant mes ordres, rentra dans ma chambre avec un vif empressement. Il m'apprit que ma belle-sœur étoit chez M. de L***, & qu'ayant envoyé un de mes gens pour s'informer de ma santé, elle attendoit impatiemment que Gelin m'eût quitté pour se rendre auprès de moi. Sa présence étant ce que je pouvois desirer de plus agréable, je lui envoyai sur le champ mon carrosse, &, n'attribuant le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** qu'à l'envie qu'elle avoit d'éviter la vue de Gelin, je lui fis dire, pour la rassurer d'avance, que l'entretien que j'avois eu avec lui m'avoit extrêmement consolé. Drinck n'avoit pu cacher dans ma maison que Madame Bridge y devoit arriver le soir ; &, quand il l'auroit pu, rien ne l'obligeoit à ce soin. Cette nouvelle, qui fut portée à Madame Lallin, produisit sur elle un effet auquel j'étois fort éloigné de m'attendre.

A peine avois-je été seul un moment depuis le départ de Drinck, qui étoit allé chercher ma Sœur, qu'on me remit une lettre cachetée, en m'apprenant qu'elle étoit de Madame Lallin. Comme elle s'étoit retirée dans son appartement après son incommodité, je me figurai que, n'étant point encore assez rétablie pour venir dans le mien, elle vouloit me communiquer par écrit quelques réflexions sur les circonstances dont j'étois occupé. Mais celui qui me remit sa lettre ajouta que, s'étant fait amener une de ces voitures publiques qui se trouvent à tous moments à Saint-Cloud, elle étoit partie sans autre équipage qu'une malle où elle avoit renfermé ses habits. Je me hâtai de lire les éclaircissements qu'elle m'envoyoit. Ils étoient tournés d'une maniere si touchante, qu'un de mes regrets, en écrivant ces Mémoires, est de n'avoir pu conserver une lettre qui en seroit un des plus beaux ornements.

Elle commençoit par implorer le secours du Ciel dont elle sentoit, disoit-elle, qu'elle n'avoit jamais eu tant de besoin que dans la triste & malheureuse situation où sa mauvaise fortune la faisoit tomber. Ensuite, le prenant à témoin de tout ce qu'elle vouloit écrire pour la satisfaction de son propre cœur, elle me conjuroit d'entrer pour elle dans les sentiments de compassion qu'elle croyoit mériter. Elle me rappelloit les premiers temps de notre liaison, &, confessant qu'elle avoit eu pour moi une vive tendresse, qui avoit duré avec la même ardeur jusqu'aux premieres lumieres qu'elle avoit eues de mon mariage avec Fanny, elle me demandoit si, dans le temps même qu'elle s'étoit abandonnée à cette innocente inclination, j'avois jamais remarqué qu'elle eût été capable de la préférer à son devoir. Elle avoit quitté sa patrie, à la vé-

rité, pour entreprendre avec moi un voyage qui ne convenoit point à ſon ſexe, mais les malheurs qu'elle avoit eſſuyés à Rouen, & les dangers auxquels elle étoit continuellement expoſée par le reſſentiment de ſon frere, lui en avoient fait une eſpece de loi. Elle me faiſoit ſouvenir de la maniere dont elle s'en étoit expliquée avant notre départ, & elle me demandoit encore ſi je m'étois jamais apperçu qu'elle ſe fût écartée un moment des loix d'honneur & de bienſéance qu'elle s'étoit impoſées. Elle m'avoit ſuivi à la Havana, mais c'étoit moi-même qui l'étois allé chercher à Powhatan. Senſible à mon amitié, elle avoit regardé comme le bonheur de ſa vie la penſée que j'avois eue de l'attacher à mon épouſe ; &, ne portant pas ſes vues plus loin que l'établiſſement que je lui avois accordé dans ma maiſon, elle y avoit borné ſa fortune & tous ſes deſirs. L'occaſion même qui s'étoit préſentée de s'enrichir par un mariage honorable l'avoit peu tentée. Avec le goût que je lui avois inſpiré pour les livres, & l'abondance qu'elle avoit trouvée dans ma maiſon, indépendamment même du plaiſir de la reconnoiſſance qui l'attachoit à ma famille, & de celui d'une des plus douces ſociétés du monde qu'elle y trouvoit à toutes les heures du jour, elle avoit cru qu'il ne lui manquoit rien pour être heureuſe. Comment ſe feroit-elle imaginé qu'une femme auſſi jeune & auſſi aimable que la mienne, à qui j'avois donné toutes les preuves de fidélité & de tendreſſe qu'on peut attendre d'un mari, la ſoupçonnât d'avoir fait quelqu'impreſſion ſur mon cœur, elle qui n'avoit ni jeuneſſe ni beauté, & qui affectoit même dans toute ſa conduite un air de retraite & de ſévérité qui convient ſi peu à l'amour ? Elle avouoit qu'avec de tels

préparatifs, elle s'étoit livrée peut-être un peu trop librement aux douceurs de l'amitié, & que, dans les études que je lui avois permis de faire avec moi, elle avoit souvent pensé combien le Ciel l'auroit rendue heureuse, en lui donnant un mari dont les inclinations s'accordoient si parfaitement avec les siennes. C'étoit l'unique atteinte qu'elle eût jamais donnée au bonheur d'autrui. Ni les bontés que j'avois eues pour elle, ni la facilité de me voir, ni l'ennui du célibat où elle vivoit depuis si long-temps; enfin son penchant même, & la douceur qu'elle trouvoit dans notre familiarité, n'avoient jamais fait entrer dans son cœur le moindre sentiment qui blessât son devoir. Avec une conduite si capable de la justifier, quelle avoit été sa douleur, en apprenant qu'elle se trouvoit chargée de toutes les infortunes de ma famille, & que tant d'affreuses aventures, dont l'amitié lui avoit toujours fait partager le désespoir avec moi, étoient regardées comme son ouvrage? Cette pensée lui avait percé le cœur. C'étoit un coup mortel dont l'évanouissement où je l'avois vu tomber, ne pouvoit être que l'effet le moins funeste, & qui la condamnoit à passer le reste de sa vie dans la tristesse & les larmes. Ce qu'elle ajoutoit sur ses résolutions étoit obscur: mais le sentiment qui lui avoit dicté ses expressions, étoit si amer, qu'au milieu même des transports de joie qui cherchoient à naître de tous côtés dans mon cœur, je ne pus refuser ma pitié aux témoignages d'une si vive affliction.

En effet, je ne me rappellois rien qui pût me faire douter de sa bonne foi & de son innocence. En jettant même les yeux sur le passé, j'étois forcé de reconnoître que, si les hommes peuvent être accusés des rigueurs du sort, c'é-

toit sur moi seul que le reproche de tous nos malheurs devoit tomber. Car, si je remontois à l'origine, j'avois attiré Madame Lallin dans ma maison. Elle vivoit tranquille à Powhatan. Je l'étois moi-même dans l'Isle de Cube, avec la tendresse & la confiance de Fanny. Quelle puissance maligne m'avoit fait ouvrir volontairement le précipice où je m'étois abymé ? Mais, devois-je me reprocher aussi des événements que je n'avois pu prévoir ? N'étois-je pas sûr du fond de mon cœur ? Etoient-ce d'autres vues que celles de l'honneur, de la reconnoissance, qui m'avoient engagé dans ces fatales démarches ? De tant de suites funestes, en pouvoit-on nommer une qu'elles dussent produire naturellement, & dont la prudence m'obligeât de me défier ? Supposé même qu'il ne me fût jamais tombé dans l'esprit d'ouvrir l'entrée de ma maison à Madame Lallin, la passion de Gelin en eût-elle moins pris naissance ? &, si ce prétexte lui eût manqué, n'en auroit-il pas trouvé mille autres pour calmer ses remords ?

Non, dis-je au Ciel en y levant les yeux, je n'ai jamais rien souffert au fond de mon cœur qui ait mérité d'être puni comme un crime ; &, si je n'accuse point ta justice dans les jugements rigoureux qu'il t'a plu d'exercer sur moi, je ne connois rien non plus qui ait dû m'attirer tes vengeances. Mais ta sagesse a des profondeurs qu'il ne m'appartient point de pénétrer. Je n'attribue rien à ta colere, puisque je recommence à éprouver tes bontés. Daigne seulement confirmer tes présages ; &, si c'est sans exception que tu me prépares tes faveurs, ne refuse pas de les étendre jusqu'à Madame Lallin, dont je crois le cœur aussi droit que le mien.

Cette derniere idée, qui recevoit une force extrême de la disposition des circonstances,

servit à soutenir mon esprit dans la situation où elle l'avoit fait entrer, & l'espérance que le Ciel ne m'accorderoit point des faveurs imparfaites, me rassura contre toutes les craintes qui pouvoient encore me troubler. J'attendois l'arrivée de ma sœur, comme le dernier moment de leur tyrannie; &, quelque tour que ma fortune pût désormais recevoir, je ne voyois plus rien qui fût capable de m'alarmer sérieusement. Les doutes qui viennent de l'attente d'un sort heureux, ne mettent point le cœur dans une situation fâcheuse. C'est une suspension de plaisir, qui cause moins de peine que d'ardeur & d'impatience. Cependant, l'estime que je devois à Madame Lallin, ne me permettant pas d'avoir une certaine indifférence pour son sort, je m'informai avec un nouveau soin, des circonstances de son départ, & de la route qu'elle avoit prise. Sa femme-de-chambre, qu'elle avoit même refusé de prendre avec elle, me raconta qu'après être revenue de son évanouissement, elle s'étoit abandonnée assez long-temps aux pleurs, sans prononcer un seul mot qui pût faire juger de la cause de ses peines. Elle s'étoit ensuite occupée à composer la lettre qu'elle avoit laissée pour moi, en s'arrêtant par intervalles, comme si elle eût été pressée de quelque maladie douloureuse. Enfin, ouvrant la bouche avec peine, elle avoit fait diverses questions à cette fille sur le chemin de plusieurs Villes qu'elles avoit nommées, sans faire connoître néanmoins quel étoit celui qu'elle vouloit prendre; &, lorsqu'elle étoit montée dans la voiture qu'elle avoit fait venir de Saint-Cloud, elle avoit donné ordre au Cocher de la conduire à Paris.

Comme il y avoit à peine une heure qu'elle étoit partie, je ne désespérai pas qu'en la faisant

ſuivre par un de mes gens, avec toute la viteſſe d'un cheval Anglois fort léger, je ne puſſe encore ſavoir dans quel deſſein elle quittoit ma maiſon, & la faire engager peut-être à retourner ſur ſes pas. Je donnai cet ordre auſſi-tôt. Il fut exécuté avec tant de diligence, que le Courier la joignit au-deſſous de Chaillot. Sa confuſion fut extrême lorſqu'elle s'entendit appeller par ſon nom, & que, reconnoiſſant mon domeſtique, elle apprit qu'il étoit venu de ma part après elle. Elle écouta ſon diſcours, qui n'étoit qu'une déclaration de la ſurpriſe que ſon départ m'avoit cauſé, & de preſſantes inſtances pour la faire conſentir à retourner ſur le champ avec lui. Mais, après l'avoir laiſſé quelques moments ſans autre réponſe qu'une abondance de ſoupirs & de larmes, elle le pria de retourner ſeul, & de me rapporter fidélement les dernieres paroles que je recevrois jamais de ſa bouche. La colere du Ciel, me fit-elle dire, l'avoit pourſuivie avec plus de rigueur que moi, puiſque je touchois heureuſement à la fin de mes infortunes, & que les ſiennes, qui avoient duré depuis ſa naiſſance, reprenoient un cours qui ne pouvoit plus finir. Mais ayant appris, par mon exemple & par mes leçons, à ſupporter les diſgraces du ſort, & à n'eſtimer que la vertu, elle ne regrettoit dans ſon malheur que la perte de mon amitié. Elle ſe flattoit néanmoins que je ne donnerois pas de mauvaiſes interprétations à ſon départ; mais, dans l'état de ſes affaires & des miennes, il ne lui reſtoit point d'autre parti à choiſir qu'une profonde retraite, où elle alloit s'enſevelir juſqu'au dernier moment de ſa vie. Elle continua ſa route, ſans permettre à mon Laquais de répliquer. Ma Sœur étoit arrivée chez moi, lorſqu'il vint me rendre compte de ſa commiſſion, & mille intérêts plus

preſſants dont j'étois occupé, ne me permirent pas d'être auſſi ſenſible à ſon récit que j'aurois pu l'être dans d'autres circonſtances. Mais je dois cette juſtice à Madame Lallin, qu'elle ne ſe paroit pas d'une fauſſe douleur, ni d'une fauſſe vertu, & que la droiture de ſon cœur la rendoit peut-être auſſi digne de pitié que ceux dont elle avoit cauſé les malheurs.

Quelle ſcene ai-je déjà fait entrevoir, & ne devois-je pas y conduire mes lecteurs par de plus longues préparations ? Ma ſœur étoit arrivée. Mais cette tendre & vertueuſe ſœur, qui n'avoit encore pour garants de l'innocence de Fanny que les témoignages qu'elle en avoit reçus d'elle-même à Chaillot, n'étoit pas venue ſans avoir recueilli tout ce qu'elle avoit jugé capable de les confirmer. La néceſſité où elle s'étoit crue d'attendre le départ de Gelin, lui avoit donné le temps de prendre quelques informations à Saint-Cloud, & ſon zele y avoit trouvé de quoi ſe ſatisfaire. Au moment qu'elle y étoit allée elle-même, pour ne rien entreprendre avec imprudence, Monſieur Briand, ce même Officier que Madame avoit envoyé à Baïonne, arrivoit au Château avec Monſieur & Madame des Ogeres. Elle reconnut plus aiſément le Capitaine, qui avoit ſervi à l'enlévement de Fanny, que l'Officier de Madame, avec lequel elle n'avoit jamais eu de liaiſon ; mais n'ignorant pas que cette Princeſſe avoit dépêché quelqu'un à Baïonne pour l'éclairciſſement de mes intérêts, n'ayant point eu d'autre motif pour aller à Saint-Cloud que l'eſpérance d'en apprendre quelque nouvelle, elle ne put douter, en voyant Monſieur des Ogeres & ſa femme, que le Ciel ne lui fît trouver heureuſement ce qu'elle attendoit.

Son impatience lui fit négliger toutes ſortes

de mesures. Elle se présenta pour les recevoir à la sortie de leur carrosse ; &, s'étant fait reconnoître pour ma sœur, elle leur proposa de se rendre avec elle chez M. de L *** où elle avoit laissé Madame Riding, & où il lui paroissoit important de démêler avec elle tout ce qu'elle se flattoit d'entendre bientôt de la bouche du Capitaine. La mort de Madame dispensoit M. Briand de s'arrêter à Saint-Cloud, &, se faisant un devoir d'accomplir religieusement ses dernieres volontés, il consentit à suivre ma sœur, dont il ne pouvoit douter que le conseil ne fût uniquement pour mon avantage. Ils étoient quatre dans leur voiture. La maison de M. de L*** étoit à si peu de distance, que toutes ces démarches causerent peu de retardement.

L'avidité de ma sœur à faire commencer ses explications à Monsieur des Ogeres, ne peut être comparée qu'à la joie qu'elle ressentit de les entendre. Cet honnête homme, qui avoit conçu pour mon épouse tous les sentiments qu'il croyoit devoir à ses charmes & à sa vertu, ne se lassoit point d'admirer une suite d'événements qu'il n'avoit jamais compris. N'ayant eu de véritables lumieres que celles qu'il avoit reçues de Monsieur Briand, il n'avoit pas voulu se reposer sur un autre de la part qu'il y pouvoit prendre par son témoignage. Sa femme étoit entrée dans les mêmes sentiments ; &, joignant l'espérance de revoir leur chere amie au desir de contribuer à son bonheur, ils s'étoient hâtés de se rendre à Paris avec l'Officier de Madame. L'inconnu qui les accompagnoit, étoit Dom Thadeo, fils du Gouverneur de la Corogne. Ce n'étoit pas au hazard que Monsieur des Ogeres avoit consenti à le recevoir pour compagnon de sa route. Après s'être rétabli de ses blessures, ce jeune Espagnol

n'avoit pensé qu'à suivre les traces de mon épouse, &, n'ignorant pas que c'étoit à Bayonne qu'il devoit chercher Monsieur des Ogeres, il étoit allé lui demander des nouvelles de ce qu'il n'avoit pas cessé d'aimer uniquement. Fanny avoit déjà quitté cette Ville pour se rendre à Paris. Elle étoit en sûreté à Chaillot contre toutes les témérités de l'amour. Cependant, par ménagement pour sa tranquillité, autant que par estime pour un jeune homme qui avoit toujours marqué beaucoup de noblesse dans ses sentiments, Monsieur des Ogeres avoit pris le parti de donner à Dom Thadeo quelques éclaircissements qui avoient enfin servi à le guérir de sa passion. Il lui avoit déclaré que Fanny étoit mariée, & que, si elle avoit paru sous un autre titre à la Corogne, c'étoit pour déguiser quelques malheurs dont elle n'étoit point encore délivrée. Le devoir avoit eu la force d'éteindre l'amour dans le cœur du jeune Espagnol; mais, ne démentant en rien l'élévation de ses premiers sentiments, il avoit changé cette passion en zele pour le bonheur de ce qu'il avoit aimé. Sur les explications qu'il avoit tirées de M. des Ogeres, il avoit pris toutes sortes de mesures pour découvrir le lieu de ma retraite; &, s'étant fixé long-temps à Bayonne pour s'occuper plus librement de ce soin, il paroissoit faire dépendre tout son repos de la fin de mes infortunes & de celles de mon épouse. Il y étoit, & toujours brûlant du même desir, lorsque M. Briand y étoit arrivé par l'ordre de Madame. M. des Ogeres ne lui ayant pas caché le secret de cette commission, il avoit marqué autant d'ardeur que lui pour se rendre à Paris, & son témoignage ne pouvant être que glorieux & utile à Fanny, M. Briand avoit jugé lui-même que ce

feroit faire plaisir à Madame, que de multiplier les éclairciſſements dans une affaire à laquelle elle paroiſſoit prendre un intérêt ſi ſenſible.

Dom Thadeo n'eut pas plutôt appris qu'il parloit à la belle ſœur de Fanny, que, rappellant toute la politeſſe Eſpagnole, il lui parla avec raviſſement de ma famille, & de la part qu'il prenoit à notre bonheur. Le temps qu'ils eurent pour s'expliquer fut très-court ; mais les affirmations que ma ſœur attendoit, demandoient peu de détail, & Drinck, en arrivant, la trouva diſpoſée à partir.

Je la vis entrer d'un air ſi ſatisfait, que, me livrant ſans réſerve à toute l'étendue de mes eſpérances, j'éprouvai, en un moment, que la joie peut porter autant de trouble dans le ſang que la douleur. Elle ne m'ôta pas néanmoins la force de prévenir les félicitations auxquelles je m'apperçus qu'elle ſe préparoit. Ménagez-moi, lui dis-je en lui tenant la main, &, ſi vous m'apportez tous les biens que votre viſage m'annonce, ne m'accablez pas d'un torrent de plaiſir qui ſurpaſſe mes forces ; ou plutôt, repris-je en baiſant affectueuſement ſa main, que je tenois déjà dans la mienne, ne me faites pas languir un moment ; apprenez-moi toutes les faveurs du Ciel à la fois, & ne craignez pas de me cauſer des tranſports qui ne peuvent plus me faire mourir que de joie. Une femme moins prudente auroit gardé peu de meſures, après cette invitation ; mais ma ſœur, aſſez contente de me trouver dans la ſituation qu'elle n'attribuoit encore qu'à ſes lettres, continua de ſuivre le plan qu'elle s'étoit formé pour le ſuccès de ſon entrepriſe. Vous avez raiſon, me dit-elle d'un ton tranquille, de regarder mon arrivée comme un heureux préſage. J'ai bien moins d'incertitude

sur le retour de tout notre bonheur, que d'embarras sur la maniere de vous expliquer mille circonstances qui demandent de vous autant de tranquillité que d'attention. Vous me paroissez déjà trop ému, continua-t-elle, & je voudrois qu'un homme, qui a supporté si long-temps la douleur avec constance, fût capable de se modérer aussi dans la joie. Elle garda le silence quelques moments, pour me laisser le temps d'entrer dans ses vues, & je fus fort surpris, en la regardant, de lui trouver l'air aussi sérieux que si elle n'eût eu que des choses indifférentes à m'annoncer. Vous me jettez, lui dis-je, dans une situation qui me gêne. Suis-je moins heureux que vous qui m'en avez flatté, repris-je en levant encore les yeux sur elle? Et, ne lui voyant pas plus d'empressement à s'expliquer, je la considérois avec étonnement, pour découvrir dans ses yeux ce qui pouvoit l'arrêter. Elle sourit enfin de mon embarras. Non, me répondit-elle, je n'ai pu vous flatter trop, & vous n'avez rien desiré que le Ciel ne vous accorde avec des profusions de bonté : mais je demande de vous, pour prix de mon zele & de mes soins, deux complaisances qui tourneront à ma propre utilité; l'une, de m'apprendre, par votre exemple, quelle est la méthode des grandes ames, pour modérer leurs transports; l'autre de m'avertir sincérement si vous y trouvez quelque difficulté que vous ne puissiez vaincre. Vos leçons, ajouta-t-elle, en affectant un air aisé, m'ont donné du goût pour la philosophie, & peut-être n'aurai-je jamais une si belle occasion de faire l'expérience que je desire. Je lui promis de ne rien négliger pour la satisfaire.

Elle me connoissoit assez pour s'assurer que je serois fidele à ma promesse, & son dessein

étoit non-seulement de partager mon attention par l'effort auquel elle vouloit m'engager, mais de savoir à chaque circonstance de son discours, ce qui se passeroit dans mon cœur, pour régler ses ouvertures sur cette connoissance. Je ne balance plus, me dit-elle, à vous déclarer que tout ce que le Ciel peut faire pour le bonheur d'un homme, il l'a fait dans l'espace de peu de jours en votre faveur. Je ne vous propose plus des conjectures ni des espérances. Vous êtes heureux. C'est à ne plus cesser de l'être qu'il faut tourner à présent tous vos soins.

Malgré l'engagement que je venois de prendre, & la violence que je me faisois pour l'exécuter, je ne pus résister à tous les mouvements qui s'éleverent en confusion dans mon cœur. Aux premiers mots d'une déclaration si formelle, j'avois cru sentir le cours de mon sang comme suspendu. Je poussai un profond soupir, pour m'aider moi-même à sortir d'une situation qui me parut dangereuse pour ma vie ; mais, passant tout-d'un-coup à l'extrémité opposée, il me sembla que le mouvement qui avoit manqué un moment dans mes veines, devenoit si rapide & si tumultueux, que je n'en avois jamais ressenti de cette nature. C'étoit en effet un torrent qui portoit le trouble dans mon cœur, & qui le communiquoit à tous mes sens. Ma langue ébranlée, si j'ose parler ainsi, sans mon ordre, alloit prononcer tout ce qui auroit pu sortir de mon imagination troublée, lorsque ma sœur me rappella mes promesses, en me faisant un reproche de l'agitation où elle me voyoit.

Je confessai que ses plaintes étoient justes. Mais je ne vous ai promis, lui dis-je, que des efforts sinceres, & tout ce que vous avez à me reprocher, c'est d'en avoir fait d'inutiles : voulez-vous

donc que je demeure insensible au plus heureux de tous les événements, ou que je m'expose à perdre tout-d'un-coup la vie à vos yeux, en étouffant tous mes sentiments dans mon cœur ? Je veux, répondit-elle, que vous les modériez ; &, sans vous défendre d'être homme, je vous demande, pour ma propre instruction, un véritable exemple de philosophie. Après l'épuisement qui venoit de se faire dans mes esprits, je me flattai qu'ils seroient plus faciles à régler, & je lui renouvellai ma promesse.

Elle reprit son discours : mais, craignant avec raison de ne me pas trouver plus de force, si elle commençoit par m'entretenir de la fidélité & de la tendresse de Fanny, elle donna le change à mes idées, en me demandant ce que je pensois du sort de Madame Riding, cette ancienne amie dont elle savoit que la mémoire m'étoit encore si chere. Quel souvenir me rappellez-vous, lui dis-je, & pourquoi m'entretenir de ce qui n'a point de rapport à ma joie ? Vous êtes-vous cru bien certain de sa mort, continua-t-elle sans me répondre, & n'avez-vous jamais eu quelqu'espérance de la revoir ? Je me tournai avec une vive surprise : seroit-il possible que le Ciel l'eût conservée, interrompis-je, en me défiant d'une partie de la vérité ? Expliquez-vous donc ? O Dieu ! Je reverrois Madame Riding ! Parlez. Ne vous faites pas un plaisir cruel de me tenir en suspens. Seroit-elle avec Fanny ? Ciel ! si tu as fait pour moi ce miracle, j'adore éternellement ta bonté & ta puissance ! Elle est vivante, reprit ma sœur, elle étoit hier avec votre épouse, qui n'a pas été moins sensible que vous au plaisir de la voir rendue à vos desirs : vous la verrez aujourd'hui, si vous croyez que sa présence & son amitié puissent contribuer à

votre satisfaction. Je veux la voir à ce moment, m'écriai-je, en me levant de la moitié du corps : où est-elle ? Faites-la paroître, que j'expire de joie en l'embrassant. Quoique la tendresse de l'amitié me fît ressentir les mouvements les plus vifs, ma sœur observa fort bien qu'ils étoient moins dangereux pour ma vie que ceux de l'amour ; &, s'applaudissant d'avoir fait cette diversion à des transports qu'elle craignoit beaucoup davantage, elle prit le parti de suspendre le reste de ses explications, pour me procurer sur le champ le plaisir d'embrasser Madame Riding ; elle prévit même que le secours de cette fidelle amie serviroit à me faire recevoir toute la connoissance de mon bonheur avec plus de modération. Je ne m'opposai point à la proposition qu'elle me fit de l'aller prendre elle-même chez M. de L *** où elle confessa qu'elle l'avoit laissée, & je ne lui recommandai que de revenir avec la derniere diligence.

Il y auroit peut-être une affectation ridicule à présenter dans ce détail tous les progrès de mes lumieres & de mon bonheur, si je ne devois cette espece de contraste à mes Lecteurs, après leur avoir exposé aussi fidélement tous ceux de mes malheurs & de mes peines. D'ailleurs, en faisant profession d'avoir reçu de la nature un esprit & un cœur extraordinaire, je me suis comme engagé à les justifier par l'exposition de tous mes sentiments, & j'ai droit de revenir par degrés aux traits qui peuvent être honorables à mon caractere, comme je n'ai pas rougi de me faire voir à découvert par ceux qui ont pu faire connoître toutes mes foiblesses. C'en est peut-être une encore que d'avoir versé des larmes de joie, lorsque je me trouvai seul dans l'absence de ma sœur, & d'avoir adressé au Ciel mille ex-

clamations interrompues, qui marquoient aussi peu de tranquillité dans ma raison, que dans tous mes sens. Ce délire passionné dura quelques moments, sans autre regle que les mouvements de l'amour & de l'amitié, qui agissoient sur moi dans toute leur force. Cependant, la précaution que ma sœur avoit prise de réveiller mes principes de sagesse & de constance, produisit insensiblement l'effet qu'elle avoit prévu. Je me remplis peu-à-peu de cette idée, & comprenant qu'en effet la raison ne devoit pas moins être en garde contre les excès de la joie, que contre ceux de la douleur, je résolus d'essayer du moins si elle auroit plus de succès dans ce nouvel exercice, que dans les efforts qu'elle avoit faits inutilement contre son premier ennemi.

Ma sœur me surprit au milieu de ces réflexions, & je m'apperçus que la tranquillité qu'elle découvrit sur mon visage, lui inspira plus de confiance en m'abordant. Elle avoit laissé Madame Riding dans mon anti-chambre, sous prétexte de lui donner un moment pour ajuster sa coëffure & ses habits; mais au fond, dans la vue d'observer ma situation avant que de me la présenter. Mes instances la firent retourner aussi-tôt pour la presser de paroître. Cette chere amie se montra effectivement à mes yeux, & quoiqu'assez changée pour les tenir quelque-temps incertains, je la reçus entre mes bras, avec des lumieres bien plus infaillibles, que je tirois de la tendresse de mon cœur. Que ne permis-je point à ma langue dans ce premier moment, & par quels termes n'exprimai-je point le ravissement de ma surprise & de ma joie! Elle ne répondit à mes transports que par ses larmes. Mais ma sœur qui veilloit sans cesse sur tous mes mouvements, la pria de finir un silence qui n'étoit propre qu'à en augmenter

l'ardeur & la confusion. Elle l'arracha même de mes bras, où je continuois de la serrer encore, & elle nous exhorta tous deux à nous occuper sérieusement de nos affaires communes. Eh! qu'ai-je à craindre désormais pour les miennes, s'écria cette tendre & fidelle amie? Les voilà établies par des prodiges que le Ciel ne peut plus démentir sans blesser sa justice. Mais, reprit-elle en me regardant avec compassion, dans quel état je vous retrouve! Et comment la Providence abandonne-t-elle la bonté & l'innocence à la rigueur du sort, ou à la malignité des hommes! J'aurois peine à réprimer mes murmures, ajouta-t-elle, si je ne regardois tous vos malheurs comme une préparation à des excès de plaisirs que vous n'avez pas encore goûtés. Ecartons tout ce qui est moins pressant que votre bonheur. On m'assure que votre santé, quoique foible encore, est tout-à-fait hors de danger. Les peines passées, ne sont plus rien pour ceux qui touchent à leur félicité.

Elle s'arrêta pour me laisser la liberté de lui répondre. Toute la curiosité que j'avois d'apprendre par quel miracle le Ciel avoit pris soin de ses jours, ne m'empêcha point de céder le rang au sentiment dominant de mon cœur. Avez-vous vu Fanny, lui dis-je avec un soupir qui venoit encore de l'impression de tous mes malheurs? Vous a-t-elle reçue avec la tendresse qu'elle vous doit? Ah! si elle avoit marqué de la froideur, en revoyant une mere qu'elle a de si justes raisons d'aimer, que j'augurerois mal du retour qu'on me promet de son affection! Mais si vous l'avez vue, continuai-je, pourquoi n'est-elle pas ici avec vous? Qui l'arrête, si elle est telle qu'on me flatte de la retrouver? Vous a-t-elle prié du moins de me parler d'elle? vous a-t-elle dit que son cœur

foit à moi, qu'elle rende juftice au mien, qu'elle fente quelque regret des peines qu'elle m'a caufées ? hélas ! qu'elle fente le prix de mon amour, & de tout ce qu'il m'a fait fouffrir pour elle.

Ma fœur m'interrompit. Nous fommes chargées toutes deux, me dit-elle, de vous rendre compte de l'impatience mortelle qu'elle a de vous rejoindre, & nous craignons de ne pouvoir affez vous la repréfenter. C'eft malgré elle & par la feule déférence, qu'elle n'a pu refufer à nos confeils, qu'elle eft demeurée à Rouen, chez Milord Clarendon. Nous la remettrons plutôt que vous ne penfez entre vos bras ; mais pour l'intérêt de fon repos, comme pour le vôtre, nous voulons qu'il ne manque rien à la preuve de fa vertu, & nous lui laifferons à elle-même celle de fon amour. Ce jour même, à ce moment, fi vous le defirez, nous fommes prêtes à vous produire les témoins que Madame a defiré d'entendre. Ils font arrivés avec nous, & vous ne devez accufer que vous à préfent, fi vous manquez de lumiere.

Je marquai de l'ardeur pour les voir, & ma fœur qui les avoit priés effectivement de l'accompagner, fe chargea elle-même de les introduire. Je vis paroître quatre perfonnes, parmi lefquelles je ne reconnus que M. Briand. Les autres étoient M. des Ogeres & fa femme, avec Don Thadeo. Leur préfence m'infpirant plus de force, je prévins leurs premiers complimens par de vifs témoignages de la reconnoiffance que je devois à leur zele. M. Briand me répondit civilement qu'il fe croyoit trop heureux que Madame l'eût choifi pour me rendre fervice, & s'applaudiffant du fuccès de fes foins, il regrettoit feulement, me dit-il, que la mort eût privé cette excellente Princeffe du plaifir qu'elle auroit

reçu de sa commission. Ensuite, me présentant M. & Madame des Ogeres, il les exhorta tous deux à répéter ce qu'il avoit entendu plusieurs fois de leur bouche.

Si quelque chose a jamais flatté mon cœur, c'est l'ardeur & la joie avec laquelle Madame des Ogeres se mit à raconter toutes les circonstances du temps qu'elle avoit passé avec mon épouse. Elle ne prononçoit son nom qu'avec transport. Ses charmes & sa vertu étoient pour elle comme un sujet inépuisable, sur lequel elle revenoit sans cesse avec de nouveaux tours, & qu'elle nous présenta sous mille formes. Mais, que ne me dit-elle point de sa tristesse, & du désespoir perpétuel auquel elle s'étoit condamnée, en quittant Sainte-Hélene ! Elle m'en fit une peinture si vive, que la compassion prenant le dessus sur tous mes sentiments, je me trouvai le visage mouillé de larmes que je ne sentois pas couler ; &, loin d'écouter un récit si tendre, comme la justification d'une personne que j'avois accusée, je croyois tenir moi-même la place d'un criminel qui trouve sa sentence dans chaque mot qu'il entend, & qui se reconnoît coupable au fond du cœur, de tous les maux qu'on lui retrace. Enfin, lorsque m'ayant représenté Fanny, incertaine encore de mon mariage avec Madame Lallin, & cherchant par toutes sortes de voies à s'en éclaircir, elle ajouta que sa résolution étoit de ne pas survivre à cette nouvelle, ou de se sacrifier par une autre sorte de mort, en s'ensévelissant pour jamais dans les horreurs de la solitude, je l'arrêtai, comme saisi d'une espece de frayeur : je vous demande le temps de respirer, lui dis-je, & je vous tiens quitte d'un détail que je ne me sens plus le courage de soutenir. Vous devez me regarder comme un monstre, ajoutai-je d'une

voix aussi languissante que mes forces, si vous me soupçonnez d'avoir causé volontairement tant de maux. Ah ! m'écriai-je, en ranimant mes esprits abattus, je n'attendrois pas qu'un autre m'en punît, & mon désespoir auroit déja prévenu ma main même. Mais il y a toujours eu dans la disposition de mon sort des obscurités & des caprices, que j'ignore à quelle puissance je dois les attribuer. Est-ce haine du Ciel, m'écriai-je encore, qui s'obstinoit à poursuivre un malheureux, & qui a pris plaisir à frapper du même coup tout ce qui est cher à son cœur?

Cependant, repris-je d'un air plus tranquille, je dois confesser qu'après des tourments sans exemple, je ne pouvois recevoir de plus douce consolation. Je vois mon repos prêt à se rétablir. Puisse-t-il être aussi durable que je commence à le croire réel & plein de charmes ! Une partie de mon bonheur sera d'en devoir la confirmation à de si honnêtes gens, & je le sentirai augmenter à chaque occasion que j'aurai de leur en marquer mon immortelle reconnoissance.

Madame des Ogeres, qui étoit d'un caractere tendre & empressé, me répondit impatiemment qu'elle ne se croyoit point à la fin de son ouvrage ; & qu'aussi long-temps qu'elle ne reverroit point Fanny dans mes bras, elle le croiroit imparfait. Elle avoit appris de ma sœur que mon épouse étoit à Rouen. Votre santé, me dit-elle, ne vous permet point d'entreprendre un voyage. C'est sur mon mari & sur moi que tombe le soin de vous ramener ce que nous vous avons malheureusement enlevé. Nous partirons dès aujourd'hui. Je la pressai en vain de prendre le reste du jour pour se reposer. Don Thadeo, dont je ne connoissois encore ni le dessein ni le nom, entroit dans mes intérêts avec la même

chaleur, & paroiſſoit ſe diſpoſer auſſi à partir pour Rouen ; mais j'entendis M. des Ogeres qui lui repréſentoit honnêtement qu'il pouvoit ſe diſpenſer de ce voyage, & que la bienſéance lui défendoit même d'y penſer. Sans pénétrer le ſens de ce diſcours, j'en pris encore une meilleure opinion de la ſageſſe & de l'honneur d'un homme capable de cette ſorte d'attention, & je ne fis point de difficulté de confier à ſa femme & à lui, la conduite de mon épouſe.

Il m'étoit facile de remarquer à l'air de ma ſœur & de Madame Riding, qu'il reſtoit entr'elles quelque myſtere qu'elles balançoient encore à me découvrir. Elles ſe regardoient d'un œil riant, avec des ſignes d'intelligence, que d'autres regards, qui s'adreſſoient enſuite à moi, me faiſoient prendre pour le prélude de quelque nouvelle ouverture ſur laquelle elles paroiſſoient mutuellement ſe conſulter. Leur doute étoit en effet ſi elles devoient prendre ce moment pour me parler de Cecile. A la fin elles s'éloignerent de mon lit, & je leur entendis prononcer pluſieurs fois ſon nom. Une tendre amitié, qui étoit le ſeul ſentiment que je me cruſſe permis déſormais pour cette chere perſonne, m'y fit prendre encore aſſez d'intérêt pour ſouhaiter d'apprendre ce qui avoit quelque rapport à elle. Je priai les deux dames de ſe rapprocher de moi. Ma curioſité leur fit naître une occaſion qu'elles auroient pu ſaiſir, ſi les réſolutions qu'elles venoient de prendre n'avoient été toutes oppoſées. Mais, en peſant les circonſtances, elles avoient jugé qu'une explication de cette nature, où la ſingularité des événements leur faiſoit penſer que j'eſſuierois mille agitations & mille doutes avant que de parvenir à la vérité, devoit être miſe à des temps plus paiſibles, elles ſe délivrerent de mes queſ-

tions, en me répondant d'un air fort naturel, que Cecile étoit tranquille à Rouen, chez Milord Clarendon, avec M. de L*** & sa mere.

Elles ne se trompoient pas sur le lieu de son séjour, qui n'avoit pas changé depuis leur départ; mais Cecile & sa mere n'étoient pas aussi tranquilles à Rouen qu'on auroit du l'attendre de la sainteté de leur asyle, & de la généreuse amitié de leur Protecteur. Le Duc de Montmouth, incapable de se faire long-temps violence, eut recours à l'adresse pour se procurer la satisfaction qu'on affectoit de lui refuser. Il gagna, par ses libéralités, quelques Domestiques de la maison du Comte, qui l'introduisirent dans l'appartement de Fanny, pendant le jour à la vérité, mais dans un temps où elle étoit fort éloignée de s'attendre à une visite si extraordinaire. Le hazard voulut qu'il ne trouva que Rem avec elle. Cecile étoit passée dans un cabinet, & ce fut apparemment cette seule raison qui détermina tout-d'un-coup le penchant du Duc pour la mere, après avoir balancé jusqu'alors entr'elle & sa fille. Il s'approcha d'elle assez respectueusement pour ne pas lui causer d'autre épouvante que celle de la surprise, & lui faisant des plaintes fort tendres de l'affectation qu'elle marquoit à le fuir, il s'expliqua si ouvertement sur sa passion, qu'elle auroit feint inutilement de ne pas l'entendre.

La crainte de Fanny n'étoit pas pour elle-même. Une déclaration qui sembloit mettre sa vie à couvert, la délivra de sa plus vive inquiétude. Elle prit moins l'air de la colere & du ressentiment, que celui de l'honneur & de la vertu, & faisant comprendre au Duc, par une réponse simple & modeste, qu'il se livroit à des espérances inutiles, elle le pria d'interrompre

un discours qui la mettroit dans la nécessité de l'éviter éternellement, & de refuser même ses services. Cette maniere de répondre auroit peut-être fait l'impression qu'elle se promettoit, sur un homme plus vertueux & plus sensé, mais le Duc, n'en jugeant que par l'expérience qu'il avoit du caractere ordinaire des femmes, & par une opinion de soi-même qui le rendoit le plus téméraire de tous les hommes, en tira des présages flatteurs pour sa passion, & se crut sûr d'une conquête qu'on ne lui disputoit pas avec plus de bruit & de chaleur. S'il eut la politesse de se retirer, ce fut avec la confiance d'un présomptueux, qui se croit fort avancé dans ses vues, après les avoir fait connoître, & qui veut laisser à son mérite le temps d'agir sur un cœur, pour en recueillir, à la longue, des fruits plus sensibles à sa vanité.

En réfléchissant néanmoins sur sa conduite, Fanny, toujours prompte à s'alarmer, donna une explication toute différente à la facilité qu'il avoit eue à la quitter. Elle s'imagina que les sentiments qu'il marquoit pour elle, n'étoient qu'un voile sous lequel il vouloit couvrir sa passion pour Cecile, & que ne l'ayant pas trouvée dans son appartement, il s'étoit servi du premier prétexte pour déguiser ses véritables vues. Cette pensée la jetta dans une si vive défiance, que ne pensant qu'à prévenir des dangers qu'elle croyoit déja certains, elle s'ouvrit à Madame de L*** en lui demandant son conseil. C'étoit confirmer ses craintes que de les communiquer à une Dame aussi timide qu'elle, & aussi inquiete pour la sûreté de Cecile. Elles se persuaderent ensemble qu'elle ne pouvoit prendre des mesures trop promptes, pour éloigner le péril qui les menaçoit. Leur inquiétude croissant encore

encore par le silence de ma sœur, qui avoit laissé passer quatre jours sans leur écrire, elles prirent la résolution de se rendre secrétement à Quevilly, sous prétexte d'une promenade, & d'y laisser Cecile dans la maison de Madame Riding, jusqu'à l'arrivée des nouvelles qu'elles attendoient de moi ou de ma sœur. La seule objection qui auroit été capable d'arrêter Fanny, étoit la peine qu'elle avoit à se séparer de sa fille, d'autant plus que, ne pouvant se faire connoitre avec bienséance à Quevilly, depuis qu'elle avoit embrassé la Religion Romaine, il falloit même renoncer au plaisir d'y retourner tous les jours pour la voir. Mais Madame de L*** diminua cette difficulté, en prenant le parti de demeurer elle-même à Quevilly avec Cecile. Fanny se crut capable de supporter une séparation de quelques jours, lorsque la douleur de l'absence ne seroit accompagnée d'aucune inquiétude.

Après s'être fixées à ce projet, elles ne penserent qu'à le faire goûter à M. de L*** & même à Milord Clarendon, avec qui l'honnêteté & la reconnoissance les obligeoit de garder des ménagements. Il leur fut aisé de faire entrer dans leurs vues M. de L***, qui, sans se livrer aux mêmes craintes, eut la complaisance d'approuver tout ce qui pourroit servir à leur tranquillité. A l'égard de Milord Clarendon, elles prirent des prétextes plus éloignés, &, sans toucher aux raisons qui portoient Madame de L*** & Cecile à s'absenter, elles eurent l'art de lui faire entendre qu'il leur en étoit survenu d'importantes, mais de courte durée.

Ces dernieres circonstances se passoient dans le temps que Monsieur & Madame des Ogeres étoient en chemin pour se rendre à Rouen, & qu'ils touchoient même au terme de leur

voyage, car ils arriverent dans cette Ville le soir du même jour ; &, s'ils eussent pris le parti d'aller descendre chez le Comte de Clarendon, ils y eussent trouvé mon épouse à son retour de Quevilly. Mais, ayant appréhendé d'être incommodes au Comte, malgré les Lettres de recommandation qu'ils avoient reçues de ma sœur, ils s'étoient déterminés à passer la nuit dans la Ville, & à remettre leur visite au lendemain. Dom Thadeo les avoit quittés à Saint-Cloud, &, feignant d'aller les attendre à Paris, il étoit convenu avec eux de quelle maniere ils pourroient s'y rejoindre. Cependant l'ardeur de revoir aussitôt qu'eux mon épouse, lui avoit fait former un autre dessein. Sans penser à se présenter à eux ni à Fanny avant qu'elle fût arrivée chez moi, il s'étoit imaginé qu'en faisant secrétement le même voyage, il pourroit se procurer l'occasion de la voir sans être apperçu, & revenir assez tôt pour ne me donner aucun soupçon de son entreprise. Il étoit parti en effet deux heures après eux, &, suivant long-temps la même route, il ne l'avoit quittée qu'à quelque distance de Rouen pour prendre celle de la maison du Comte. Son dessein n'étoit pas d'y paroître ; mais, dans l'espérance où il étoit toujours de trouver le moyen de voir Fanny, il s'étoit proposé de se loger dans le Village le moins éloigné de sa demeure, & d'y prendre toutes les lumieres qui pouvoient lui faciliter le plaisir qu'il desiroit.

La maison du Comte ne tenoit à rien dans la Plaine, & le Bourg le plus voisin étoit Quevilly. Ce fut aussi le lieu où les projets de Dom Thadeo le conduisirent, avec le dessein d'y passer la nuit. Il étoit si tard à son arrivée, que, ne pouvant rien entreprendre avant le jour suivant, il ne pensa qu'à s'instruire de la disposition de

a maison du Comte, & à prendre les informa-
ions dont il devoit faire usage le lendemain. Un ieu peuplé de Protestants étoit un objet fort nou-
reau pour un Espagnol. Sa curiosité lui fit faire outes les questions qu'elle pouvoit lui inspirer; &, voyant par le concours du peuple qu'on s'as-
sembloit au Temple pour la priere du soir, il sui-
vit le mouvement qui lui fit souhaiter d'assister à ce spectacle.

Madame de L*** ancienne & zélée Protestan-
te, n'avoit pas manqué de s'y rendre avec Ce-
cile. Elles étoient regardées toutes deux, depuis long-temps, comme deux personnes précieuses à cette petite société, & les liaisons qu'elles y avoient avec les principaux habitants du Bourg, les y faisoient vivre avec la familiarité qui regne dans une même famille. Elles avoient une place distinguée à l'Eglise.

L'air brillant de Cecile servant encore mieux à la faire remarquer, Dom Thadeo ne jetta point ses yeux du côté où elle étoit assise, sans être porté aussi-tôt à la considérer de plus près. Il s'ap-
procha d'elle, &, comme fixé par le premier de ses regards, il perdit sur le champ toute attention pour les nouveaux objets dont il étoit environ-
né. Le même charme qui avoit agi si puissam-
ment sur son cœur par les yeux de Fanny, parut se renouveller & lui faire sentir toutes les mê-
mes expressions. Quoique la ressemblance ne fût pas parfaite entre la mere & la fille, il crut dé-
mêler dans le visage de cette jeune inconnue des traits dont il trouvoit le souvenir dans sa mémoire. Il s'efforçoit de se rappeller dans quel temps & dans quel lieu il pouvoit l'avoir vue. Etoit-ce en France ou en Espagne? S'il avoit vu quelque part une figure si charmante, comment le temps lui en avoit-il fait perdre l'idée jusqu'à l'en faire

douter? & , s'il la voyoit pour la premiere fois, pourquoi réveilloit-elle dans son cœur des impressions qu'il croyoit avoir déja senties?

Sa surprise augmenta bien davantage, lorsque promenant ses regards sur elle à si peu de distance qu'il pouvoit tout observer, il crut reconnoître le diamant qu'elle portoit, & qu'il connoissoit assez pour ne pas s'y méprendre. C'étoit en effet celui que son pere avoit forcé Fanny d'accepter. Elle l'avoit donné à sa fille. Dom Thadeo n'ignoroit pas l'usage que son pere en avoit fait, & ses yeux s'ouvrirent tout-d'un-coup sur ce qui lui avoit paru d'abord obscur. Il s'imagina que c'étoit Fanny elle-même qu'il voyoit. Il la trouvoit à deux pas de la maison du Comte de Clarendon, où il étoit sûr qu'elle faisoit sa demeure. Il la trouvoit dans un Temple, & il avoit su en Espagne qu'elle étoit Protestante. S'il ne se remettoit pas clairement tous ses traits, l'absence & la maladie qu'il avoit essuyées, ne pouvoient-elles pas avoir fait quelque changement dans ses propres yeux? Il n'étoit plus arrêté que par la jeunesse extrême de Cecile. Son visage ne portoit qu'environ seize ans, & c'étoit même pour ceux qui en jugeoient à l'air mûr & composé qui étoit répandu sur toute sa personne; car, considérant mieux ses graces tendres & naissantes, on voyoit aisément qu'elle ne pouvoit avoir plus de quatorze ans. Fanny, qui avoit été mere à douze ans, en avoit alors vingt-six. Quoique l'air de fraîcheur & de jeunesse ne manque point à cet âge, il est difficile de ne pas reconnoître qu'il est plus éloigné de l'enfance.

Dom Thadeo avoit une voie courte pour finir son embarras. Il la prit, en demandant à quelques habitants qui étoient autour de lui, le nom de la jeune personne qu'il admiroit. Comme ils

ignoroient encore les changements qui étoient arrivés dans sa condition, ils répondirent naturellement, suivant leurs anciennes lumieres, qu'elle étoit fille de Madame de L***, avec qui il la voyoit; &, s'étendant sur son esprit & ses charmes, ils ajouterent plusieurs choses qui pouvoient augmenter son admiration, mais qui détruisoient absolument toutes ses conjectures.

Loin de s'en affliger, il regarda cette explication comme une faveur de la fortune qui lui offroit l'occasion de se livrer à une tendresse innocente; &, ne prenant plus Cecile que pour une jeune françoise dont la naissance & la fortune ne surpassoient pas la sienne, il remercia d'autant plus le Ciel de cette heureuse rencontre, qu'étant à la veille de voir Fanny dont il redoutoit encore la présence, il regardoit ses nouveaux sentiments comme un préservatif contre ses charmes. Toutes ses idées échauffant sa hardiesse naturelle, il ne pensa plus qu'à trouver les moyens de lier connoissance avec Madame de L***, &, saisissant l'occasion qui se présenta à la fin de l'assemblée, il lui offrit la main pour la conduire chez elle.

Cette civilité n'eut rien de suspect pour Madame de L***, dans un lieu où elle étoit sans crainte, & de la part d'un homme de fort bonne mine, qu'elle prit d'abord pour quelque Protestant étranger, que le zele de la Religion amenoit à Quevilly. Elle reçut sa main. Il l'entretint, avec politesse, de la satisfaction qu'il avoit de lui être utile à quelque chose; &, comprenant qu'elle seroit portée à le souffrir plus volontiers, s'il lui faisoit entendre qu'il n'étoit pas sans connoissances & sans liaisons dans le voisinage, il lui raconta comme la nuit l'avoit obligé de s'arrêter dans le Bourg, malgré l'espérance qu'il avoit

eue d'arriver avant la fin du jour chez Milord Clarendon. Vous le connoiſſez, lui dit Madame de L*** avec ſurpriſe? Il confeſſa qu'il ne connoiſſoit le Comte que de nom, mais il parla de quelques Dames qui étoient actuellement chez lui; &, nommant mon épouſe comme une ancienne amie, qu'il brûloit de revoir, il ajouta qu'il avoit ſu de moi à Saint-Cloud le lieu de ſa demeure. L'étonnement de Madame de L*** ne faiſant que redoubler, elle lui fit diverſes queſtions auxquelles il répondit avec tant de vraiſemblance, qu'elle ne fit pas difficulté, en arrivant chez elle, de lui accorder l'entrée de ſa maiſon, & de lui offrir même à ſouper.

Cette offre le mit au comble de ſes vœux. Il l'accepta avec raviſſement. Quoique Madame de L*** ni Cecile ne lui euſſent pas encore fait connoître ce qu'elles étoient à Fanny, & qu'il ne pût prendre leurs civilités que pour les égards qu'on obſerve en France avec les étrangers, il jugea, par leurs queſtions, & par l'intérêt qu'elles paroiſſoient prendre à ſes réponſes, que mon épouſe étoit connue à Quevilly. Il eut lieu d'en douter encore moins, lorſque, ſans s'ouvrir davantage, les deux Dames lui demanderent, plus particuliérement pendant le ſouper, toutes les circonſtances de la liaiſon qu'il avoit eue avec elle. Comme cet événement faiſoit une partie intéreſſante de ſa propre Hiſtoire, il entra dans un détail qu'elles ignoroient encore, & qui attacha extrêmement l'attention de Cecile. Il ne diſſimula point la paſſion violente qui avoit troublé longtemps ſon repos, & mis ſa vie dans le dernier danger; le miracle auquel il s'étoit cru redevable de ſa guériſon, le départ ſecret de Fanny, le déſeſpoir qu'il en avoit reſſenti, & qui avoit renouvellé tous ſes maux, les peines qu'il s'é-

toit données pour la trouver, l'explication qu'il avoit reçue de M. des Ogeres, & la violence qu'il avoit faite à son cœur pour étouffer une tendresse inutile ; enfin, le fond d'estime & de zele dans lequel il l'avoit changée, & qui lui avoit fait entreprendre le voyage de France pour se rendre utile au bonheur de ce qu'il avoit aimé, composerent un long récit que la nature du sujet & l'ardeur naturelle de Dom Thadeo rendirent fort tendre & fort animé. Cecile, émue jusqu'au fond du cœur, de tout ce qui lui rappelloit les malheureuses aventures & les douleurs de sa mere, ne cessa point d'avoir les yeux attachés sur lui, & peut-être qu'ignorant les raisons qu'elle avoit de s'intéresser à son récit, tout autre eût pris comme lui ces marques d'attention pour elle d'une inclination naissante, qui avoit moins de rapport à son discours, qu'à sa personne.

Dom Thadeo eut assez bonne opinion de lui-même pour les prendre dans ce sens, & la persuasion qu'il en eût fut si forte, qu'il se trahit aux yeux de Madame de L***, par des témoignages de joie dont elle comprit facilement la cause. Ce fut la seule raison qui l'empêcha de s'ouvrir davantage, & qui lui fit recommander secrétement à Cecile de ne pas faire connoître de qui elle étoit fille, avant qu'il eût vu sa mere. Elle se reprocha même la facilité qu'elle avoit eue à le recevoir ; &, se défaisant civilement de lui après le souper, elle se contenta de lui dire qu'il trouveroit en effet Madame Cléveland chez Milord Clarendon, & que tous les honnêtes gens lui sauroient bon gré de ce qu'il avoit entrepris pour le service d'une Dame si aimable.

Avec le caractere qu'on a pu connoître à Dom Thadeo, il est aisé de comprendre qu'une pas-

fion, née tout-d'un-coup avec cette force, parvint bientôt dans son cœur au dernier excès. Il ne s'étoit pas proposé de quitter le lendemain Quevilly ; & son dessein n'étant que de se procurer secrétement la vûe de mon épouse, il avoit compté d'en trouver l'occasion en se promenant aux environs de sa demeure, d'où il lui étoit facile de retourner le soir, & même aux heures du repas, dans le lieu où il avoit passé la nuit. Mais, prenant tout-d'un-coup la résolution d'y demeurer bien plus long-temps, & ne connoissant plus de séjour qui lui fût si cher, il chercha, dès le soir, un prétexte pour s'y arrêter. Celui qu'il annonça fort naturellement à ses hôtes, fut de prendre des informations sur le sort d'un Prélat Espagnol, qui avoit abandonné depuis quelque-temps Madrid avec une femme qu'il aimoit, & qu'on croyoit passé effectivement dans la Communion Protestante, pour se procurer la liberté de l'épouser. Il eut soin de ne pas marquer d'autre motif que celui de l'amitié, & de supposer quelques autres vues qui n'étoient point capables de le rendre suspect à des Protestants. Le bruit en fut répandu dès le lendemain dans le Bourg ; sans compter que la curiosité qu'il avoit eue en arrivant d'assister au Prêche, avoit déja disposé les habitants à le voir de fort bon œil.

Cependant il ne perdit pas le dessein qui l'avoit amené ; &, n'osant encore se promettre d'être reçu chez Madame de L*** à toutes les heures du jour, il employa une partie du suivant à voltiger autour du Château du Comte. Fanny ne se présenta point à sa vûe, mais il fut apperçu lui-même par le Duc de Montmouth, qui venoit dîner chez le Comte à l'heure dont il commençoit à se faire une habitude. L'apparition d'un

Cavalier de bonne mine, qui jettoit des regards curieux sur le Château, & qui s'arrêtoit assez long-temps pour faire juger qu'il n'étoit pas là sans dessein, auroit d'abord inspiré quelque défiance au Duc, si la solitude dans laquelle il voyoit vivre Fanny n'eût écarté ses premiers soupçons. Ce qu'il en conserva néanmoins fut assez fort pour lui faire aborder Dom Thadeo, à qui il demanda fiérement pourquoi il marquoit tant de curiosité. L'Espagnol ne fit pas une réponse moins hautaine, &, dès le premier moment ces deux esprits fiers & emportés en seroient venus à quelque violence, si la honte d'insulter avec une suite nombreuse, un homme qui n'étoit accompagné de personne, n'eut fait prendre au Duc un ton plus modéré.

Dom Thadeo ne s'occupa de sa recherche qu'aussi long-temps qu'il se crut obligé par la bienséance, de retarder la visite qu'il méditoit chez Madame de L***. Il s'y présenta avec la confiance que devoient lui inspirer l'accueil qu'il y avoit reçu la veille, & les idées flatteuses dans lesquelles il en étoit sorti. On s'étoit trop avancé pour refuser de le voir ; mais Madame de L*** conseilla à Cecile de ne pas paroître, sans lui en expliquer néanmoins les raisons, dont elle étoit persuadée que Cecile ne s'étoit point apperçue ; &, lorsqu'après s'être dégagée de Dom Thadeo, elle demeura convaincue, par l'entretien même qu'elle venoit d'avoir avec lui, qu'il étoit passionnément amoureux, elle prit le parti d'écrire à mon épouse pour lui communiquer ce nouvel incident.

Sa lettre ne causa qu'une surprise médiocre à Fanny. Elle savoit déja de Monsieur & Madame des Ogeres, que Dom Thadeo étoit arrêté en France avec eux, & qu'il s'étoit ré-

duit pour elle à des sentiments qui l'obligeoient à quelque reconnoissance. Si elle fut étonnée d'apprendre qu'il étoit à Quevilly, elle ne put s'imaginer qu'il y eût été conduit par quelque dessein qui regardât sa fille, puisqu'il n'avoit pu prévoir qu'il dût l'y rencontrer ; &, n'entrant point dans les alarmes de Madame de L***, elle lui marqua que Dom Thadeo étoit un homme de distinction & d'honneur, à qui elle devoit de la reconnoissance, & pour lequel elle lui demandoit de la considération & de l'amitié. Il est vrai que, dans la crainte de troubler son repos, Madame de L*** ne l'avoit point informée de la passion de l'Espagnol, & qu'elle avoit paru seulement la consulter sur la conduite qu'elle devoit tenir avec lui.

L'arrivée imprévue de Monsieur & Madame des Ogeres avoit causé trop de satisfaction à la tendre Fanny, pour laisser place dans son cœur à des inquiétudes sans fondement. Elle s'étoit livrée aux embrassements de ces deux fideles amis, & sentant même, avant qu'ils se fussent expliqués, de quelle utilité leur témoignage pouvoit être pour la preuve de son innocence, elle avoit mêlé aux premieres expressions de sa joie, quelques termes de reconnoissance qui avoient rapport à cette pensée. Monsieur des Ogeres avoit augmenté ses transports, en lui apprenant que ce service même qu'elle croyoit pouvoir attendre de lui, étoit le seul motif de son voyage, & que, m'ayant vu à Saint-Cloud, d'où il étoit parti avec mon consentement pour la venir prendre & la conduire auprès de moi, il avoit déja eu le bonheur de tirer tout le fruit qu'il s'étoit promis de son entreprise. Quelles expressions & quelles idées pourront jamais répondre aux sentiments qui s'éleverent dans l'ame de Fan-

ny ! Elle avoit donné à ces deux honnêtes gens tous les noms que le cœur emploie pour exprimer ses plus vives tendresses ; les protecteurs de son honneur & de son innocence, ses guides, ses chers libérateurs, ce qu'elle avoit de plus précieux & de plus respectable après moi. Elle avoit recommencé cent fois à les embrasser, en donnant autant de larmes à sa joie, qu'elle en avoit jamais versé dans ses douleurs.

Elle n'auroit pas retardé son départ d'un moment, si elle avoit eu la liberté de suivre son impatience. Mais l'heureuse nouvelle qu'on lui apportoit, ayant été communiquée aussi-tôt à Milord Clarendon, il y prit part avec tant d'affection & de zele, qu'il s'offroit lui-même à faire le voyage de Paris, pour la conduire. De si généreuses marques d'amitié ne pouvoient être reçues avec indifférence. Elle fut obligée de lui accorder deux jours pour régler ses affaires domestiques, & M. des Ogeres se chargea de m'écrire les raisons de ce détail. Le Duc de Montmouth fut le seul à qui elle pria le Comte de cacher la route qu'elle alloit prendre. Elle ne pouvoit plus douter que ce ne fût à elle qu'il prétendoit adresser ses soins. L'absence de Cecile avoit paru le toucher peu, &, n'ayant fait que redoubler les marques de sa passion, depuis qu'elle étoit à Quevilly, tout le monde s'étoit apperçu de ses véritables sentiments. Quoiqu'elle se crût désormais fort supérieure à toutes sortes de craintes, elle voulut déguiser sa marche pour se délivrer éternellement de ses importunités.

Mais rien ne l'empêchant de rappeller Cecile auprès d'elle jusqu'au temps d'un départ auquel il falloit se préparer ensemble, elle se donna cette satisfaction le même jour. M. & Madame des Ogeres, à qui elle brûloit de faire connoître sa

fille, l'accompagnerent à Quevilly. Dom Thadeo se trouva chez Madame de L*** à leur arrivée; &, quoiqu'un peu confus de rencontrer M. des Ogeres, dont il ne se croyoit pas si proche, il ne manqua ni d'ardeur ni d'éloquence pour exprimer la joie qu'il eut de voir Fanny, & l'intérêt qu'il prenoit à son bonheur. Son compliment ayant fait place à quelques explications qui regardoient Cecile, & qui lui semblerent d'abord obscures, parce que c'étoit à M. & à Madame des Ogeres que Fanny les adressoit en lui présentant sa fille, on fut extrêmement surpris de le voir changer de couleur à mesure que cette matiere paroissoit s'éclaircir pour lui. Il regardoit alternativement la mere & la fille, avec une agitation & des marques de trouble, qui causerent de l'inquiétude à tout le monde, & dont Madame de L*** crut pénétrer seule le secret. Enfin la cause de ces mouvements se dévoila tout-d'un-coup par un transport encore plus étrange. Dom Thadeo se précipita aux genoux de Fanny & de Cecile qui étoient encore debout, l'une près de l'autre; &, saisissant le bas de leurs robes, qu'il baisa long-temps d'un air passionné, il fit craindre aux spectateurs qu'une émotion si violente ne lui fît perdre sur le champ la connoissance ou même la vie.

On le força de se lever; mais ce ne fut pas pour rentrer dans une disposition plus tranquille. Il joignit les mains au Ciel, en lui adressant mille choses touchantes sur l'excès de son bonheur. C'étoient des exclamations entrecoupées, qui sembloient partir d'un cœur prêt à suffoquer, & dont personne ne pénétroit encore le sens. On n'avoit pas de peine à juger que le principal sentiment qui l'agitoit étoit la joie; mais, dans la confusion de tant de mots interrompus

qu'elle faisoit sortir de sa bouche, on attendoit, avec une espece de crainte, que son esprit & sa langue eussent retrouvé la liberté de s'expliquer.

Enfin, s'adressant à Fanny, devant laquelle il fléchit encore les genoux, mais d'un air beaucoup plus calme : O gloire de ton sexe, lui dit-il, avec la pompe Espagnole ! O femme dont j'aurois cru les charmes & la vertu incomparable, si je n'en avois devant les yeux une image si ressemblante ! je t'ai religieusement adorée, quand j'ai cru le pouvoir, sans crime. Mais, si le devoir m'a fait surmonter une passion qui devoit être immortelle par son ardeur, il m'engage lui-même aujourd'hui dans d'autres liens, que tout le pouvoir du Ciel & de la terre ne sauroit rompre. Comme l'air, dont il accompagnoit ce discours, étoit plein de douceur & de politesse, Fanny, qui pénétra aisément ses intentions, & qui ne trouva rien d'offensant pour sa fille, se contenta de l'interrompre en souriant : vous êtes plus libre que nous, lui dit-elle, si rien ne vous empêche de penser à l'amour, nous avons d'autres soins qui sont aujourd'hui plus importants, & qui demandent d'un autre côté notre attention. Il ne répondit que par une inclination profonde ; mais tout parloit dans ses mouvements ; &, tirant avantage d'une déclaration qui avoit été reçue sans colere, il continua de prendre auprès de Cecile l'air d'un amant passionné.

Ce vertueux, mais trop fier & trop tendre Espagnol, étoit destiné à creuser le tombeau d'autrui, par des excès de hardiesse & d'amour, dont on ne peut accuser que son malheur, puisqu'ils causerent sa propre ruine. Dès la nuit suivante, il se précipita comme volontairement dans un embarras dont sa qualité d'étranger ne l'auroit pas tiré, sans le secours de Mylord Clarendon & de

Fanny. Etant resté à Quevilly après le retour des Dames, sa passion ne lui permit point d'y passer tranquillement la nuit. Il vint promener ses inquiétudes autour de la maison du Comte, & se croyant obligé à peu de ménagement, dans une campagne où il n'étoit pas connu, il négligea le soin de se dérober à la vue des passants, dont il ne s'imaginoit pas d'ailleurs qu'il pût être observé. Quelques gens du Duc de Montmouth, qui l'avoient vu le matin avec leur maître, & qui avoient souffert impatiemment la fierté avec laquelle il lui avoit répondu, le rencontrerent à peu de distance de la maison ; &, prenant cette occasion pour l'humilier, ils lui firent la même question que le Duc ; mais d'un ton plus insultant, & qui leur convenoit par conséquent beaucoup moins. Dom Thadeo, qui crut les reconnoître pour des domestiques, les traita avec toute la hauteur d'un homme de distinction, qui se croit offensé par des misérables. Ils s'échaufferent à leur tour ; &, se disposant à l'arrêter, ils s'approcherent de lui avec beaucoup d'injures & de menaces. Sa seule ressource fut de s'armer de deux pistolets dont il avoit eu la précaution de se munir, & ses deux coups furent si heureux, qu'il se délivra de deux de ses ennemis. Il en restoit un autre pour lequel son épée auroit suffi, mais qui se déroba par une prompte fuite. Tout autre n'auroit pensé qu'à s'éloigner après un accident de cette nature ; mais Dom Thadeo, soutenu par le témoignage d'un cœur sans reproche, continua de se promener tranquillement dans la plaine, jusqu'au moment où les domestiques, qui restoient au Duc, & ceux de Mylord Clarendon, avertis par celui qui avoit pris la fuite, se présenterent armés de toutes sortes d'instruments. La résistance fut inutile contre le nombre : le brave Espa-

gnol fut arrêté fort brusquement, & conduit chez Mylord, où toute l'Assemblée, qui étoit encore à table, fut extrêmement surprise de le reconnoître.

Il marqua moins d'inquiétude que de joie à la vue de tant de personnes qui le regardoient avec étonnement. Mais le Duc, qui joignoit au ressentiment de ce qui venoit d'arriver, le souvenir de ce qui s'étoit passé le matin, ne put se remettre son visage, sans se laisser emporter à quelques marques d'une vive indignation. La fermeté avec laquelle Dom Thadeo lui répondit, auroit produit une scene encore plus funeste, si Milord Clarendon, informé en peu de mots par M. des Ogeres, de la naissance de l'Espagnol, & de ses liaisons aveo ma famille, n'eût arrêté la premiere chaleur de cet emportement. Il pria civilement Dom Thadeo d'expliquer lui-même son aventure; &, n'y trouvant en effet que le procédé d'un galant homme, il conjura le Duc de prendre des sentiments plus modérés. Fanny le seconda par ses instances; &, s'alarmant sur-tout de quelques mots de chaînes & de prison, qu'elle avoit entendus prononcer au Duc, elle le pressa de traiter avec moins de rigueur un homme qui méritoit plus de considération. C'étoit le servir mal. La jalousie plus forte que le chagrin d'avoir perdu deux de ses domestiques, échauffa l'Anglois jusqu'à lui faire tourner son ressentiment contre mon épouse. Il lui reprocha publiquement le mépris qu'elle faisoit de ses soins, & l'intérêt qu'elle prenoit au sort d'un meurtrier, pour lequel il ne paroissoit pas qu'elle eût la même indifférence. Milord Clarendon, vivement touché du chagrin que ce reproche pouvoit causer à Fanny, déclara sérieusement au Duc, qu'un langage si vif n'étoit point familier dans sa maison,

&, lui représentant avec force à quoi l'honneur & la politesse l'obligeoient, il lui fit entendre qu'il falloit consentir de bonne grace à ce qu'il n'auroit pas le pouvoir d'empêcher. Fanny, d'ailleurs moins irritée que réjouie des reproches du Duc, lui fit une réponse badine avec cette supériorité que la vertu donne sur tout ce qui n'est pas capable de la blesser, & loin de se relâcher dans ses instances, elle les renouvella avec tant d'ardeur, qu'elle lui fit une nécessité de se rendre.

Cet événement, dont j'aurois pu me dispenser d'interrompre ma narration, s'il ne s'y rapportoit par ses suites, servit d'abord à faire avancer d'un jour le départ de Fanny, & de ceux qui s'étoient engagés à la conduire. Ce fut une autre marque de reconnoissance & d'amitié qu'elle accorda volontairement à Dom Thadeo; car, malgré le consentement que le Duc donnoit à la liberté, il n'étoit pas certain que son aventure demeurât cachée à la Justice, & son courage ne lui permettant pas de suivre le conseil que tout le monde lui donnoit de s'éloigner, il s'obstinoit à demeurer jusqu'au départ des Dames, auxquelles il vouloit servir aussi d'escorte.

Ainsi, ce jour, si long-temps attendu, desiré avec tant d'impatience & d'ardeur, hâté peut-être par les soupirs de tant de cœurs innocents, se leva enfin pour éclairer le plus heureux de tous les voyages & le plus mémorable de tous les événements. J'étois toujours retenu au lit, mais beaucoup plus par les alarmes de ma sœur & de Madame Riding, que par la foiblesse de ma santé, ou par le danger de mes blessures. La joie & l'espérance, qui étoient les seules passions dont je fusse occupé, avoient mis plus de changement dans mes forces, que tous les remedes de l'art, & dans certains moments je me croyois capable

d'entreprendre le voyage de Rouen, pour prévenir Fanny, ou pour la rencontrer sur la route.

Ma sœur, qui s'en rapportoit moins à mon ardeur qu'au témoignage des Chirurgiens, s'opposoit à toutes les propositions qui pouvoient trop m'agiter. Elle m'avoit fait promettre de ne pas quitter mon lit sans son consentement; & de concert avec Madame Riding, non-seulement elle avoit évité de me parler de Cecile, mais elle avoit suspendu, sous divers prétextes, l'éclaircissement que j'avois demandé cent fois à cette Dame sur le sort de ma fille & sur l'heureux événement qui nous avoit réunis. Je n'étois pas si aveuglé par mes anciennes préventions, que je ne pressentisse quelque mystere sous tant de déguisements; mais plus je m'empressois pour le pénétrer, plus ma sœur se livroit à des alarmes qui lui faisoient redoubler ses ménagements.

La complaisance que je devois à ses soins me fit prendre enfin le parti de renfermer mes plus ardents transports au fond de mon cœur; comme ils ne portoient plus le caractere de la tristesse & de la crainte, je n'avois point de violence à me faire pour prendre un visage tranquille, ni pour me prêter à toutes les attentions qu'on marquoit pour ma santé. Cependant, si quelque chose eût été capable de renouveller mes agitations, elles auroient pu l'être par les premieres circonstances d'une visite que je reçus du P. Recteur des Jésuites. On me l'annonça sous ce nom. Ma sœur & Madame Riding, qui n'avoient pas de ce corps des idées moins terribles que les miennes, mais à qui notre qualité d'étrangers & de Protestants faisoit craindre de manquer de respect pour une Société si puissante, avoient été les premieres à m'annoncer le P. Recteur, c'est-à-dire, un homme qu'elles me croyoient fort intéressé à mé-

nager. Ce fut auſſi par leur conſeil que je me déterminai à le recevoir.

Sa phyſionomie étoit ſérieuſe, mais douce & prévenante. Il commença par des excuſes d'avoir différé trop long-temps à me rendre ce qu'il croyoit me devoir depuis qu'il connoiſſoit mon nom par les liaiſons qu'il avoit eues avec mon épouſe, & ſur-tout depuis que le Roi avoit fait l'honneur à ſa Compagnie de lui confier l'éducation de mes enfants. Mes regards que j'avois tâché d'adoucir en le recevant, changerent à ces deux déclarations. Heureuſement que ma ſœur ne s'étoit point écartée de ma chambre, & que, s'appercevant de ce qui ſe paſſoit dans mon eſprit, elle prévint auſſi-tôt ma réponſe, pour diminuer l'indignation que j'allois faire éclater. On vous a caché, me dit-elle, quelques changements qui ne ſont d'aucune importance, & dont je remettois l'explication après votre rétabliſſement. Vos enfants ſont au Collége de Louis-le-Grand, où nous avons eu ſoin de nous aſſurer qu'on aura pour eux toutes ſortes d'égards, & où même votre épouſe ne s'eſt point affligée que le Roi les ait fait conduire. C'eſt apparemment pour vous donner les mêmes aſſurances, que ces Peres vous rendent leur viſite, & je ſais, ajouta-t-elle, qu'ils ont en effet d'excellentes méthodes pour l'éducation de la jeuneſſe.

Le Recteur la remercia de ce compliment par un diſcours fort poli, tandis que le trouble où j'étois encore, me faiſoit prêter l'oreille à chaque mot pour en tirer plus de lumieres. Il ſe tourna de nouveau vers moi : le motif que Madame attribue à ma viſite, reprit-il, ſuffiſoit ſans doute pour m'en faire un devoir, & je ne puis trop confirmer l'opinion qu'elle a du zele de nos Peres pour l'inſtruction des enfants qui ſont con-

és à leurs soins; mais, avec une raison si sûre, j'en ai deux qui sont beaucoup plus pressantes. Il me pria là-dessus de lui confesser naturellement si j'avois eu quelque relation avec un particulier de sa Societé, qui avoit eu quelque crédit auprès de Madame, & me nommant, sans autre détour, le zélé Directeur, dont on a connu le caractere dans cette Histoire, il me pressa de lui apprendre ce que je pensois de lui.

La crainte de me trahir, par quelqu'ouverture imprudente, me fit prendre quelques moments pour réfléchir sur cette question. Fâché même de passer si vîte sur ce qui concernoit mes enfants, j'aurois laissé volontiers ce nouvel incident sans réponse, pour exiger des explications qui me touchoient beaucoup davantage. Mais ne pouvant douter, après diverses réflexions, que tous ces mysteres ne se rapportassent l'un à l'autre par quelque lien commun, & n'avant rien à craindre en confessant la vérité, j'expliquai ouvertement les justes sujets que ce Directeur m'avoit donnés de le regarder comme un fourbe des plus dangereux. J'ajoutai même, dans l'amertume de mon cœur, que, n'ayant aucune soumission à rendre à la Cour ni à l'Eglise de France, il étoit bien affligeant pour moi, soit que l'ordre vînt de la Cour ou de l'Eglise, de voir mes enfants à la discrétion d'un si méchant homme, ou même au pouvoir d'une Société dont je ne pouvois prendre une opinion bien favorable, puisqu'il y étoit souffert. Votre prétention n'est pas injuste, interrompit le Recteur, si vous n'avez jamais eu d'autre regle pour juger de nous. Je ne demande pas même, ajouta-t-il, que vous changiez d'idées sur mes seules excuses. Je n'avois besoin aujourd'hui que de l'explication que vous venez de m'accorder, & je pars satisfait après

l'avoit obtenue. S'étant levé enſuite pour ſe retirer, il me pria de trouver bon qu'il me revît dans peu de jours, & d'être juſqu'alors ſans inquiétude pour mes enfants.

Je l'aurois preſſé de s'expliquer davantage, ſi l'eſpérance d'être inſtruit plus librement par ma ſœur, ne m'eût fait ſouhaiter au contraire de le voir promptement hors de ma chambre. Je la regardai avec embarras, auſſi-tôt qu'il fut ſorti. Quelle confiance, lui dis-je, m'eſt-il permis de prendre dans un inconnu, qui eſt peut-être mon ennemi, lorſque je trouve ſi peu de ſincérité dans ceux qui font profeſſion de m'aimer ? Il m'eſt donc arrivé quelque nouveau malheur que j'ignore, & je n'ai perſonne qui s'y ſoit aſſez intéreſſé pour me l'apprendre ? Elle me parut moins embarraſſée qu'affligée de ce reproche. Vous prenez ſi vivement, me répondit-elle, tout ce qui ſe rapporte à vos deſirs & à vos craintes, que, dans la foibleſſe où vous êtes encore, on appréhende à tous moments de nuire à votre ſanté par quelqu'altération. Que d'heureuſes nouvelles n'aurois-je point à vous communiquer, ſi je n'étois retenue continuellement par une raiſon ſi forte ? Mais, à l'égard de vos enfants, ajouta-t-elle, vous devez être auſſi tranquille ſur ma parole que ſur celle du P. Recteur ; & ſi vous aviez beſoin d'un motif plus puiſſant, je vous dirois que votre épouſe les a vus pluſieurs fois au Collége, & qu'elle eſt contente elle-même de leur ſituation. Elle refuſa de ſatiſfaire autrement ma curioſité. A toutes les inſtances que je lui fis pour tirer d'elle plus de lumieres, elle me répondit en badinant que, ſi j'avois quelques reſtes de conſtance, il falloit les recueillir pour me préparer à l'arrivée de Fanny, qui ne pouvoit être fort éloignée, & qu'elle jugeroit par la

modération de mes ſentiments, ſi j'étois capable de ſoutenir un bonheur dont je ne connoiſſois encore que le prélude.

J'avalois comme à longs traits de ſi douces eſpérances; &, quoiqu'en rapprochant toutes mes idées du préſent, je ne découvriſſe rien qui pût m'aider à pénétrer plus loin, j'avois aſſez de mes connoiſſances & des promeſſes d'une ſœur ſi ſage, pour abandonner toute l'étendue de mon cœur à la joie. Il nâgeoit déjà dans un torrent de plaiſirs, dont il n'y avoit plus ni défiance ni ſoupçons qui lui fiſſent ſentir les bornes; & ce qu'on lui promettoit encore au-delà, lui formoit comme un eſpace infini dans lequel il ſe perdoit délicieuſement. Je recommençois à me ſentir tant de légéreté & de vigueur, que voulant faire connoître à ceux qui s'alarmoient encore pour ma ſanté, que ce devoit être déſormais leur moindre crainte, j'exigeai abſolument qu'on m'aidât à me lever, & je me trouvai effectivement en état de marcher ſans être ſoutenu. Ma pâleur même ſe diſſipoit par degrés. Je ne prenois point d'aliments, dont l'effet ne ſe fît remarquer preſqu'à l'inſtant par le changement de mon viſage, & par l'accroiſſement ſenſible de mes forces. Ma ſœur reçut, dans l'après-midi du même jour, la Lettre de M. de L***, par laquelle il lui marquoit avec quelle joie Fanny avoit vu arriver M. & Madame des Ogeres. Elle ſe croyoit ſûre, avec ce ſecours, de vaincre, diſoit-elle, toutes les difficultés qui reſtoient à combattre dans mon cœur. Qu'elle le connoiſſoit mal! Elle y régnoit déjà avec un empire abſolu.

Comme il nous apprenoit en même-temps que Milord Clarendon vouloit être du voyage; & que la complaiſance qu'on lui devoit, retarderoit le départ de deux jours, je ne déſeſpérai

pas de me trouver le lendemain assez fort pour aller au-devant d'eux, & pour faire du moins une partie du chemin. Ce dessein, que je communiquai à Madame Riding & à ma sœur, me fit naître l'envie d'essayer mes forces, en prenant l'air hors de ma maison vers le soir. Le temps étoit si doux, & toutes les apparences de mon rétablissement si favorables, que les Chirurgiens même y donnerent leur consentement. Je montai avec les deux Dames dans une voiture légere, & nous nous fimes conduire à quelque distance de mon Parc, vers une allée fort agréable qui se termine au grand chemin. Me trouvant mieux que jamais du commencement de cette promenade, je proposai à mes compagnes de descendre sur le gazon pour y respirer l'air plus librement, & nous nous y assîmes ensemble, avec quelques précautions qui pouvoient empêcher que la fraîcheur de l'herbe ne me fût incommode.

Ma sœur, qui rapportoit toutes ses vues à la crainte où elle étoit toujours de me voir tomber le lendemain dans les transports dont elle me connoissoit capable en recevant Fanny, s'efforçoit sans cesse de les prévenir par les réflexions qu'elle croyoit propres à les modérer. Qu'il y auroit de gloire pour vous, me dit-elle, à la suite d'un entretien fort affectueux, & que je prendrois une haute opinion de cette fermeté de courage dont je vous ai vu donner tant de marques dans l'infortune, si vous pouviez tirer assez de force des mêmes principes, pour vous défendre contre les excès de la joie ! Il me semble, ajouta-t-elle, que, s'il y a quelque solidité dans les maximes de la Philosophie, elles doivent être d'un double usage, & la vertu consistant, comme l'on dit, dans le milieu des vices, je ne sais s'il en fau-

roit donner le nom à celle qui ne se sauveroit d'une des deux extrémités, que pour se précipiter dans l'autre. Cependant, reprit-elle, en cherchant à découvrir mes dispositions dans mes yeux, je doute si la force naturelle de l'esprit s'étend jusques-là; je panche du moins vers l'opinion de ceux qui croient les grandes faveurs de la fortune beaucoup plus difficiles à soutenir que ses plus fâcheuses disgraces. Elle me demanda ensuite, avec d'autant plus d'adresse, qu'elle sembloit marquer moins d'affectation, ce que je pensois de ce problême, & quelles lumieres j'avois tirées là-dessus de mon expérience & de mes études.

Je lui répondis, sans me défier de son dessein, que des deux sources qu'elle me nommoit, & d'où elle croyoit que j'avois pu tirer quelques lumieres, l'expérience me paroissoit la seule sur laquelle il y eût à former quelque jugement raisonnable. Je me fonde, lui dis-je, sur la mienne. Avec l'usage continuel de l'étude, j'ai cru longtemps que mon cœur n'avoit pas besoin d'autre secours pour se défendre contre toutes les passions qui peuvent troubler sa tranquillité; & vous savez combien la fortune m'a donné d'occasions d'exercer les principes que j'avois puisés dans mes livres. Ils ne m'ont point mal servi dans mes premieres épreuves; c'est-à-dire, aussi longtemps qu'il est resté dans mon ame quelque partie que la douleur n'avoit pas pénétrée, & d'où ils commandoient encore librement sur celles qu'elle avoit asservies. Mais leur force a diminué par degrés, à mesure que le sentiment de mes peines s'est étendu dans la place qu'ils occupoient; & deux puissances ne pouvant régner avec le même empire, il a fallu que la plus foible ait cédé le rang qu'elle n'a pu conserver.

Je ne vous parle que de la douleur, continuai-je, parce que, dans le cours de ma vie, j'ai peu connu de joie sans quelque mélange d'affliction. Cependant, si je peux prendre un peu de confiance aujourd'hui à la nouvelle situation de ma fortune, j'augure bien de mes forces pour modérer les sentiments qu'elle m'inspire, & je me figure l'usage de la Philosophie beaucoup plus aisé dans le bonheur que dans les disgraces. Qu'aurois-je à combattre ? L'excès du plaisir. Mais ne sais-je pas qu'il n'est que trop de remedes contre cette douce intempérance ; & pour un cœur aussi exercé que le mien, la seule crainte de perdre ce qu'il n'a jamais possédé tranquillement, n'est-elle pas un frein capable d'arrêter ses transports ?

J'allois joindre d'autres réflexions à ce discours ; &, malgré la confusion de tous les mouvements de joie qui s'élevoient dans mon cœur, j'étois persuadé effectivement que le doute de ma sœur ne pouvoit être la matiere d'une question sérieuse, lorsque j'apperçus une berline traînée par six puissants chevaux, qui s'avançoient à grand train vers ma maison ; &, reconnoissant la livrée de M. de L***, je ne pus douter que ce ne fût lui-même qui m'amenoit mon épouse. Je tendis la main vers ma sœur. Ma langue, dont je vencis de me servir librement, me refusa son office. A peine eus-je la force de prononcer ces deux mots : hélas ! c'est Fanny. Les deux Dames se leverent aussi-tôt, pour s'assurer de ce qu'elles commençoient à croire aussi. Mais, loin de pouvoir les imiter, je me trouvai si foible, par l'épuisement soudain de tous mes esprits, que je ne pus faire le moindre mouvement pour quitter ma place. Cependant l'équipage avançoit avec tant de vîtesse, qu'il fut dans un instant vis-à-vis de

de l'allée. Nous fûmes reconnus par ceux qui l'occupoient. Ce n'étoit pas Fanny : mais ne devine-t-on pas qui ce doit être, lorſque ce n'étoit pas elle ? Qui pouvoit inſpirer cet empreſſement de me voir, ſi ce n'eſt l'amour ou la nature ? C'étoit Cecile, qui jetta des cris de joie lorſqu'elle m'eut apperçu. M. de L*** étoit venu avec elle & M. & Madame des Ogeres, tandis que Madame de L*** & Fanny venoient dans le carroſſe de Milord Clarendon, avec lui & Dom Thadeo.

Il faut ſe rappeller que le premier ordre de leur voyage avoit été changé par l'accident de Dom Thadeo, & qu'au lieu de deux jours que Milord Clarendon avoit demandés à mon épouſe, elle l'avoit fait conſentir à ne prendre que la nuit ſuivante pour les préparatifs de ſon départ. La complaiſance qu'il eut de ſuivre ſes volontés, avoit été d'autant plus agréable pour elle, qu'en rendant ſervice à Dom Thadeo, malgré lui-même, elle ſe délivroit auſſi de l'embarras d'entendre plus long-temps les diſcours paſſionnés du Duc de Montmouth. Ce jeune Seigneur avoit fait éclater trop d'emportements dans les circonſtances que j'ai racontées, pour ne pas cauſer quelque frayeur à la timide Fanny. Elle jugeoit, avec raiſon, que toutes les paſſions ſont à-peu-près de la même force dans le même caractere, & que celui qui eſt capable de s'oublier dans la colere, ne doit pas faire attendre plus de modération dans ſes tranſports d'amour. Le Duc avoit même déjà commencé à ſe prévaloir auprès d'elle du ſacrifice qu'il lui avoit fait de ſon reſſentiment; &, s'expliquant avec fort peu de ménagement ſur ſes eſpérances, il avoit eu la hardieſſe de lui déclarer qu'après l'effort qu'il s'étoit fait en ſa faveur, il étoit en droit de lui demander un peu

plus d'indulgence pour des sentiments qu'il croyoit bien prouvés par une soumission de cette nature. La juste réponse qu'elle avoit faite à cette témérité, n'avoit pas empêché qu'en la quittant le soir, il n'eut hazardé des offres qui marquoient encore plus de présomption. Les lumieres qu'il s'étoit procurées sur ma situation, l'avoient porté à croire qu'un fils naturel de Cromwel, qui avoit passé une partie de sa vie hors de l'Angleterre, ne pouvoit être fort bien ni avec sa Patrie, ni avec la fortune; n'ignorant pas non plus que Fanny étoit d'une naissance qui pouvoit lui faire souhaiter de paroître à Londres avec quelqu'éclat, il avoit cru que le desir qu'elle marquoit d'y retourner, étoit une ouverture favorable pour lui faire goûter des propositions qui devoient flatter la vanité d'une femme ordinaire. En un mot, il lui avoit offert une somme immense, & l'usage de la plus belle maison qu'il eût à Londres, sans autres conditions que de souffrir ses soins, & de ne pas lui ôter l'espérance de lui plaire.

Il avoit pris des précautions pour lui faire secrétement cette offre. Sa surprise fut extrême, lorsqu'il entendit Fanny qui levoit la voix, non-seulement pour le remercier de sa générosité, mais pour faire connoître à tout le monde la reconnoissance à laquelle elle se croyoit obligée. Cette maniere ironique de se défendre l'avoit plus offensé qu'une marque de colere. Il s'étoit retiré avec un dépit si visible, que, dans l'espérance de n'être plus forcée de le revoir, ni exposée par conséquent à le craindre, Fanny avoit pressé Milord Clarendon de partir à la pointe du jour, & de cacher même à ses Domestiques la route qu'elle alloit prendre.

Elle avoit été obligée, par civilité pour Ma-

dame de L***, de se priver du plaisir d'avoir sa fille avec elle ; mais les soins de M. de L*** suffisant pour la rendre tranquille, elle n'en avoit pas fait le voyage avec moins de joie. Les deux carrosses s'étoient suivis sans intervalle pendant tout le jour, lorsqu'en approchant de ma maison, la pensée vint à Cecile de prévenir adroitement sa mere & de lui dérober mes premieres caresses. Elle communiqua son dessein à M. de L***, qui consentit volontiers à lui procurer cette satisfaction. Il ne s'imagina point que ma sœur, qui étoit chez moi depuis trois jours, eut poussé le ménagements jusqu'à me cacher ce qu'il lui sembloit qu'elle n'avoit pu trop tôt m'apprendre. En se rendant aux desirs de sa fille (c'est ainsi qu'il la nommoit toujours), il croyoit me procurer à moi-même une satisfaction dont mon cœur tiendroit compte à son amitié. Les prétextes étoient aisés pour faire passer son carrosse avant celui de Milord Clarendon. Il n'eut pas plutôt gagné l'avance, que, faisant presser ses chevaux avec la derniere vitesse, il acheva le reste du chemin dans un espace très-court.

Quoique la vue & les transports de Cecile renouvellassent au fond de mon cœur des sentiments fort tendres, je respirai lorsque je la vis seule avec Madame des Ogeres. Alarmé seulement de ne pas voir paroitre Fanny, j'allois demander à ma sœur ce que j'en devois penser, mais son embarras surpassoit le mien. Elle crut toucher, malgré elle, au dénouement ; &, loin de revenir de ses craintes, elle ne put voir l'ardeur avec laquelle Cecile se précipitoit hors du carrosse, sans se hâter de me prévenir par une courte exhortation, Rappellez toutes vos forces, me dit-elle, & préparez-vous aux plus agréables de tous les événements. Cecile étoit dans mes bras

avant que j'eusse pu répondre à ce discours. Elle me serroit avec un mouvement si passionné, en me nommant mille fois son pere, que je ne pus me défendre de quelque confusion. Je recevois néanmoins ses caresses, & je lui faisois connoître que j'y étois sensible ; mais, surpris de les voir continuer avec la même ardeur, & comme gêné par la présence de Monsieur de L***, je me dégageai de ses embrassements, pour lui dire que j'acceptois avec joie le titre qu'elle m'accordoit, & que je le conserverois chérement toute ma vie. Elle recommença à me caresser sans aucun ménagement. Dans la posture où j'étois encore assis, elle avoit été obligée de se mettre à genoux pour m'embrasser. Elle ne quittoit point cette situation. Elle serroit mes mains, elle les baisoit mille fois, je les sentois toutes mouillées de ses larmes.

M. de L*** l'aida à se lever. Laissez-nous le temps, lui dit-il, d'exprimer à M. Cléveland combien nous sommes sensibles à son bonheur. Je m'imaginai qu'il commençoit à trouver de l'excès dans les caresses que je recevois de sa fille, & je la regardai en rougissant. Vous ne vous plaindrez plus de la rigueur du Ciel, reprit-il en s'adressant à moi ; &, si vous n'êtes pas le plus heureux de tous les hommes, ce n'est pas sur la terre que vous devez espérer ce qui vous manque. On vous ramene une épouse qui réunit toutes les vertus à tous les charmes. Je vous présente une fille digne de sa mere & de vous. Je suis trop heureux moi-même, ajouta-t-il en m'embrassant, de vous avoir conservé un dépôt si précieux, & je ne vous demande, pour prix de mes soins, que la permission de partager avec vous le titre de pere.

Ce langage paroîtra clair à ceux qui ont ici les lumieres que je n'avois pas encore. Mais,

s'ils se placent dans l'ignorance profonde où j'étois du sort de ma fille, prévenu par une si longue habitude que Monsieur de L*** étoit son pere, & n'ayant jamais eu de raison pour former là-dessus le moindre doute, ils sentiront que mon aveuglement étoit nécessaire, & que, loin d'être éclairé par les mouvements de la nature, je devois me défier du penchant que je trouvois encore dans mon cœur pour une fille charmante qui m'avoit fait sentir long-temps tous les transports de l'amour. Ma sœur comprit aisément l'erreur de Monsieur de L*** & la mienne. Il agissoit dans la persuasion que j'étois informé du bonheur dont il s'empressoit de me féliciter; & moi, qui ne voyois, dans ses discours & dans les tendresses de Cecile, que le témoignage du sensible intérêt qu'ils prenoient au retour de mon épouse, je me figurois tout au plus, en leur entendant mettre le nom de pere à tant d'usages, que, par complaisance pour Fanny, qui n'avoit point de fille, Monsieur de L*** lui avoit remis ses droits sur la sienne, & qu'il m'admettoit par la même raison au partage du titre qu'il devoit à la nature. Ma réponse fut conforme à cette pensée.

Cecile s'assit près de moi, &, comme charmée de mes moindres attentions, elle me rendoit avec usure tout ce que je lui disois de tendre & d'obligeant. Je remarquois de l'embarras sur le visage de ma sœur, elle dit à Madame Riding quelques mots que je ne pus entendre. C'étoit une priere qu'elle lui faisoit encore d'abandonner l'explication du mystere au hazard ou à la nature, persuadée que ce qui se développeroit ainsi comme insensiblement, m'exposeroit à beaucoup moins d'agitation. Mais j'étois si éloigné du péril qu'elle appréhendoit pour moi, que, ce-

dant à l'impatience mortelle que j'avois de voir arriver Fanny, j'interrompis Cecile même pour savoir d'elle où elle l'avoit laissée. Monsieur de L*** m'assura qu'elle ne pouvoit retarder un quart-d'heure. O Dieu! m'écriai-je; &, faisant les derniers efforts pour retenir mille exclamations qui alloient m'échapper avec la même impétuosité, je demeurai quelques moments comme sourd & insensible à ce qui se disoit autour de moi, par la violence des sentiments que j'empêchois d'éclater. Je commençai dès ce moment à reconnoître moi-même que je n'aurois pas tout l'empire que je m'étois promis sur mes sens. Je le confessai à ma sœur, que les mouvements qu'elle venoit de voir avoient alarmée. Il est vrai, lui dis-je, que je ne me sens pas autant de force que je m'en étois flatté; &, si vous me demandez ce que je pense de moi-même à ce moment, je crains de ne pouvoir l'embrasser sans mourir. C'est pour elle-même, ajoutai-je, que je veux me conserver, car je connois son cœur. Si elle est telle que vous me l'avez persuadé, si tous ses malheurs & les miens ne l'ont pas changée, elle ne vivroit pas non plus après moi. Cette tendre idée se fortifiant par le souvenir des plus heureuses années de notre amour, j'aimai mieux m'exposer encore au tourment de quelques jours de privation, qu'au danger de perdre la vie par l'excès présent de ma joie. C'est ici que je crains de donner une étrange idée du caractere de mon cœur à ceux du moins qui n'ont point assez de force ni d'étendue de sentiment pour se représenter ce qui devoit s'y passer pendant ces réflexions.

Mais je comptois aussi trop peu sur moi-même, & je ne songeois pas que cette même activité de cœur, qui me faisoit croire le danger si pres-

ſant, étoit capable de réſiſter à des attaques plus violentes. D'ailleurs, Monſieur de L***, ſans pénétrer mes craintes, & ſans autre vue que de m'apprendre ce qu'il croyoit capable de m'intéreſſer, fit une diverſion imprévue à mes ſentiments, par le récit des perſécutions que Fanny avoit eſſuyées du Duc de Montmouth. Un incident ſi peu attendu dans les circonſtances où j'étois, ſuſpendit tout-d'un-coup mes agitations. Quoique je ne connuſſe point le Duc, & que j'euſſe même évité l'occaſion de le voir chez Madame, où il étoit continuellement, j'avois entendu parler mille fois de ſon caractere, & louer ſes excellentes qualités, qui l'auroient rendu un des plus grands hommes de ſon ſiecle, ſi la préſomption & la témérité n'en euſſent terni l'éclat. Tout étoit à craindre d'un homme tel que je me le figurois, & je ne pus entendre qu'il avoit conçu des ſentiments particuliers pour mon épouſe, ſans reſſentir preſqu'autant d'alarmes que de curioſité.

Ma défiance augmenta beaucoup, lorſqu'après m'avoir raconté combien ſon amour l'avoit rendu importun à Fanny, Monſieur de L*** me répéta ce que Milord Clarendon lui avoit appris de ſes premieres aventures, & de la ſituation où il étoit à la Cour d'Angleterre. Le Duc de Montmouth avoit à peine ſeize ans, que, cédant déjà aux premiers mouvements d'un naturel ambitieux & ennemi de la dépendance, il avoit mieux aimé renoncer au ſéjour de Londres, & aux faveurs qu'il y devoit attendre du Roi ſon pere, que d'y vivre dans la néceſſité de paroître à la Cour avec la qualité de ſujet. Ses terres étoient aſſez conſidérables pour lui rendre facile le projet qu'il forma. Ce fut de s'y retirer, ſous prétexte d'amour pour la ſolitu-

de, & d'y exiger de ses vassaux une obéissances & des marques de respect si extraordinaires, qu'elles différoient peu de la soumission des esclaves. Son ambition se nourrit long-temps de cette vaine ombre de puissance & de grandeur. Il s'étoit composé une maison fort nombreuse, dont les principaux Officiers portoient les mêmes titres que ceux de la couronne. Il avoit des Gardes, un Tribunal souverain de Justice, qu'il eut la hardiesse de former sans la participation de la Cour, & dont il fit exécuter plusieurs fois les décisions dans des causes fort importantes. Enfin, si l'on excepte le Sceptre, il ne se refusa aucune marque de la royauté.

Le Roi ne manqua point d'être informé de cette conduite; mais il la regarda d'abord comme un caprice de jeunesse, pour lequel il eut tant d'indulgence, qu'il se fit quelquefois un plaisir de le flatter, en traitant le Duc de Prince Souverain. Il lui accorda même ce nom dans quelques lettres, en y mêlant, avec un badinage agréable, les termes d'Etat, de Cour, de Parlement, & tout ce qui pouvoit donner de la satisfaction au jeune ambitieux, en réalisant jusqu'à un certain point sa chimere. Cependant, la durée de cette comédie la fit regarder à la fin d'un œil plus sérieux. L'âge du Duc commençoit à demander d'autres occupations que des jeux d'enfance. Il reçut ordre de se rendre à la Cour, & le dessein du Roi étoit de l'employer dans la guerre qu'il étoit prêt de déclarer à la Hollande. Une maladie lui servit de prétexte pour se dispenser d'obéir. En vain son Conseil, qui étoit heureusement composé de gens sages, quoiqu'ils eussent eu la complaisance de se prêter à toutes ses imaginations, lui représenta-t-il qu'en refusant les justes égards qu'il devoit à une puis-

ſance ſupérieure à la ſienne, il alloit attirer quelqu'orage ſur ſes états, il crut s'être abaiſſé beaucoup en feignant une maladie, parce que c'étoit avouer ſa foibleſſe que d'avoir recours à la diſſimulation; &, dans le chagrin qu'il en reſſentit, il examina long-temps ſi, en réuniſſant toutes ſes forces, il ne pouvoit pas ſe mettre en état de rendre au Roi ſon voiſin, menaces pour menaces, ou de prévenir les ſiennes, en lui déclarant la guerre.

Ces extravagances demeurerent ſecretes, & l'opinion de ſa maladie fit perdre au Roi la penſée de l'appeller près de lui. Mais ſes idées d'indépendance n'ayant fait que s'étendre & ſe confirmer par cette facilité de la Cour, il ſe précipita bientôt dans une ſi folle entrepriſe, qu'il cauſa lui-même la ruine de tous ſes projets. L'amour devint ſon guide; c'étoit en choiſir un plus téméraire encore & plus imprudent que l'ambition. Il avoit dans ſes Etats un Gentilhomme fort riche, qui, pour vivre tranquillement avec lui, n'avoit pas refuſé d'entrer dans ſes caprices, ſurtout depuis que le Roi ſon pere avoit paru s'en faire un divertiſſement. Peut-être rien n'avoit-il tant ſervi à ſoutenir les imaginations du Duc, que le nom & les richeſſes d'un ſujet de cette conſidération. Il lui avoit confié un des premiers poſtes de ſa Cour, & le traitant avec une familiarité qu'il n'avoit pas pour le reſte de ſes ſujets, il ſembloit qu'il n'y eût que la dignité Souveraine qui mît entr'eux quelqu'intervalle. Ce n'étoit pas ſans deſſein qu'il ſe plaiſoit ainſi à l'agrandir. Il lui connoiſſoit une fille aimable, qui devoit être quelque jour, par ſon héritage, un des plus riches partis de la Province. Il ſe propoſoit ſecrétement de l'épouſer, pour affermir ſa puiſſance par l'augmentation de ſes revenus, & pour ſe

rendre plus cher à ses Sujets, en prenant une alliance au milieu d'eux. Ce projet ne causa aucun trouble, tant qu'il ne fut inspiré que par l'ambition ; mais l'amour est moins tranquille. Le hazard fit voir au Duc celle qu'il ne connoissoit encore que de nom ; il prit une vive passion pour elle ; &, regardant cet événement comme une admirable disposition du Ciel, qui réunissoit les intérêts de sa grandeur avec ceux de son amour, il la demanda ouvertement à son pere. Une proposition de cette nature, faite du ton d'un Souverain qui veut être obéi, changea tellement la scene aux yeux de tout le monde, que la crainte refroidit non-seulement le pere, mais tous les Conseillers & les courtisans du Duc. Il falloit s'attendre à l'indignation de la Cour, qui n'auroit pas manqué de punir cette témérité. Le pere prit le parti de la fuite avec sa fille ; & l'état dont il vouloit sortir n'ayant pas beaucoup d'étendue, il s'étoit rendu en peu de moments sur la frontiere, lorsqu'il se vit arrêté par le Duc lui-même qui l'avoit poursuivi avec autant de colere que de vîtesse. Un sujet fugitif, qui lui enlevoit ce qu'il avoit de plus cher, lui parut digne de toutes sortes de supplices. Dans l'ardeur du premier transport il l'eût puni sur le champ de sa propre main, s'il ne se fût laissé attendrir par les larmes de sa maîtresse. Mais, profitant de la consternation où il la voyoit, il mit la grace de son pere à un prix qui lui coûta l'honneur. Elle se rendit aux instances qu'il lui fit de recevoir sa main, & ce mariage téméraire fut célébré dans le même lieu, avec autant d'irrégularité dans les cérémonies, que dans les autres circonstances.

Tout ce qu'il y avoit de personnes sensées auprès du Duc, tremblerent de son audace ; &,

sous un Roi moins indulgent, la punition en seroit peut-être tombée sur eux. Le Duc, charmé de sa victoire, abandonna pendant quelque-temps toutes ses idées d'ambition, pour se livrer aux plaisirs de l'amour, tandis que le pere de sa maîtresse, craignant qu'avec le chagrin de voir sa fille déshonorée, il n'eût le malheur de s'être attiré le ressentiment du Roi, prit le chemin de Londres pour justifier sa conduite à la Cour. Ses plaintes furent écoutées. La violence du Duc fut regardée d'un autre œil que les jeux puériles de son ambition. Le Roi lui fit porter par deux Officiers de ses gardes, l'ordre de se rendre sur le champ à Londres.

La nécessité d'obéir étoit d'autant plus inévitable, que les maladies mêmes n'étoient point exceptées; &, pour lever toutes sortes de prétextes, les Officiers étoient accompagnés de quelques Gardes & d'un carrosse du Roi. Cet appareil irrita la fierté du Duc, jusqu'à le faire penser à la résistance; mais, n'ayant point trouvé dans ses gens l'ardeur qu'il souhaitoit à le servir, il prit le parti de céder à la force. Sa Maîtresse, qui n'avoit plus d'autre choix à faire que celui de le suivre, consentit à faire le voyage avec lui. Il fut reçu du Roi avec plus de bonté qu'on ne s'y étoit attendu. Ce Prince rit beaucoup de ses essais de Gouvernement, sans le soupçonner d'avoir eu d'autres vues que celles de s'amuser dans sa solitude. Il le ménagea moins sur la violence qu'il avoit faite à une fille de condition, dont le cœur méritoit du moins d'être attaqué par des voies plus douces. Mais, apprenant qu'elle n'avoit point de regret d'être à lui, & qu'elle se faisoit même un bonheur d'en être aimée, ses reproches ne furent pas trop durs, & le seul châtiment qu'il lui imposa, fut de demeurer à la Cour.

Cependant il lui parut insupportable que, dans la répugnance qu'il avoit à se voir confondu dans la foule des courtisans, il prétexta diverses infirmités pour se procurer le droit de ne pas quitter sa maison. Il y menoit une vie délicieuse, car il n'étoit pas moins sensible au plaisir qu'à l'ambition ; mais son idole étant néanmoins la grandeur & l'indépendance, il trouva le moyen, par le généreux usage qu'il faisoit de ses richesses, d'attirer chez lui une partie de la Cour, & de se faire une multitude de nouveaux esclaves qui dépendoient de ses moindres volontés. Sa naissance & ses bienfaits paroissant justifier leur attachement, ils faisoient gloire de leur assiduité & de leur soumission, quoiqu'il prît quelquefois plaisir à mettre leur zele aux plus rudes épreuves. Le respect & l'obéissance qu'il exigeoit d'eux pour sa maîtresse, étoit une autre sorte d'esclavage, auquel ils auroient eu plus de peine à se soumettre, si elle n'avoit su le déguiser elle-même par des manieres plus douces & plus caressantes. Elle étoit naturellement voluptueuse, &, comptant pour rien la grandeur si elle n'étoit accompagnée du plaisir, elle eut l'adresse d'inspirer d'assez tendres sentiments à ceux qui lui rendoient leurs hommages, pour s'y porter autant par inclination que par complaisance & par soumission pour le Duc. C'étoit satisfaire tout-à-la-fois sa passion dominante, & celle de son Amant. Mais il en coûtoit quelque chose à sa fidélité, & ce qui lui avoit réussi d'abord heureusement, devint la cause de son malheur.

Le Duc, quoique trop fier pour être capable des soupçons ordinaires de la jalousie, ne put se déguiser à lui-même quelques libertés que le hazard lui fit remarquer. Elles étoient légé-

res, peut-être pardonnables aux yeux d'un amant moins impétueux ; mais, ne mettant point de différence entre les crimes qui blessoient sa fierté, il punit sur le champ sa maîtresse d'un coup d'épée qui lui ôta la vie. Ce tragique emportement passa dans l'esprit du Roi pour un excès de jalousie, qu'il crut devoir pardonner à la jeunesse & à l'amour. Il espéra même qu'étant dégagé des liens auxquels on avoit attribué son goût pour la retraite, il se rendroit de lui-même aux devoirs de sa naissance, qui l'appelloient naturellement à la Cour. Mais, si son humeur changea, ce fut pour devenir plus mélancolique & plus farouche. La fureur qui lui avoit fait tremper ses mains dans le sang d'une personne qu'il adoroit, se convertit dans une tristesse profonde. Il perdit long-temps le sommeil & l'appétit. Il renonça même à tout ce qui avoit flatté jusqu'alors son ambition ; &, passant plus d'une année à déplorer son malheur, il éloigna jusqu'aux plus chers confidents de ses inclinations & de ses projets. Le Comte de Clarendon gouvernoit alors l'Angleterre, avec la confiance & l'estime du Roi son maître. Son expérience & l'attention continuelle qu'il apportoit aux intérêts de l'Etat, lui avoient fait découvrir, depuis long-temps, dans le caractere autant que dans la conduite du Duc, les semences de tous les projets qui ont éclaté dans la suite de sa vie. Il conseilla au Roi de l'occuper, & ce fut à sa persuasion qu'il fut nommé à l'Ambassade de France, pour serrer les nœuds qui venoient de se former entre les deux Couronnes. Sa vanité le rendit sensible à ce choix. Outre l'importance d'une commission dont on lui fit prévoir les suites, il se trouvoit délivré par son absence de la nécessité de s'humilier à la Cour, & comme élevé à l'indépen-

dance dans un Pays étranger par les prérogatives d'une dignité qui ne l'assujettissoit à personne. Il parut à Versailles & à Paris, avec un éclat dont l'Angleterre a donné peu d'exemples; & sa figure soutenant son nom & sa dépense, il ne s'y fit pas moins de réputation par ses galanteries.

Il est rare qu'un ambitieux soit touché deux fois des traits de l'amour. S'il cede une fois à cette passion, il sent bientôt qu'elle est contraire à ses vues dominantes, & tout ce qu'il donne ensuite aux foiblesses de la nature, mérite moins le nom de tendresse de cœur, que celui d'amusement. Mais le caractere du Duc de Montmouth le rendoit capable tout-à-la-fois de plusieurs grandes passions, &, par un caprice qui lui étoit encore plus propre, il chercha volontairement l'occasion de donner un exercice continuel à tous les penchants de son cœur. Madame étoit alors ce qu'il y avoit de plus grand & de plus aimable à la Cour de France. Il fut ébloui par ses charmes, & l'ambition servit encore à échauffer sa tendresse. Le lien du sang étoit un prétexte qui fit naître bientôt la familiarité. D'ailleurs, la bonté de cette Princesse rendoit l'accès si facile auprès d'elle, que l'espérance pouvoit naître aisément dans le cœur d'un présomptueux.

Milord Clarendon n'étoit pas mieux informé que le Public de l'intrigue & des progrès du Duc; mais il avoit su de quelques Anglois, qui étoient attachés à Saint-Cloud, que ses visites fréquentes l'avoient rendu suspect à Monsieur, & que les querelles qui avoient éclaté plusieurs fois, n'avoient point eu d'autre origine. Il est certain que le Duc avoit été long-temps observé par ce Prince, & que, passant souvent la nuit dans le parc, il avoit été exposé à quel-

ques insultes qui n'avoient pas refroidi sa passion. Ce fut un malheur pour Madame de n'avoir personne auprès d'elle qui eût la hardiesse de l'informer de ces circonstances. Elle étoit d'autant plus à plaindre, qu'essuyant tous les jours les reproches, & quelquefois même les outrages de la jalousie, elle ne pouvoit se délivrer d'un mal dont elle ignoroit la cause. Sa consolation, au contraire, étoit de s'entretenir de ses peines avec le Duc & quelques autres Anglois, à qui elle avoit raison de croire que le lien de la patrie & de l'amitié, devoit y faire prendre plus d'intérêt; ce qu'elle regardoit ainsi comme l'adoucissement de son infortune, en devenoit la source perpétuelle par les nouveaux soupçons auxquels elle donnoit lieu sans y penser. Enfin, le Duc y mit le comble par une imprudence qui ne peut être pardonnée même à l'amour. Désespéré un jour d'apprendre que Madame avoit passé toute la nuit en pleurs, après une longue visite qu'elle avoit reçue de Monsieur, il se crut autorisé, par sa qualité d'Ambassadeur à demander une audience particuliere à ce Prince, dans laquelle il lui fit des plaintes ameres au nom du Roi son maître, de la conduite qu'il tenoit avec une Princesse qui méritoit les adorations de l'univers. Monsieur reconnut dans ce langage un cœur excité par l'ardeur de sa passion. Il sut se modérer; mais, si les bruits funestes que la malignité prit plaisir à répandre après la mort de Madame, eurent jamais quelque fondement, c'est à cette malheureuse démarche qu'il faut attribuer tous les excès auxquels on a prétendu que la jalousie de Monsieur s'étoit emportée.

Quelqu'ardeur qu'il y eût dans les sentiments du Duc, ils n'avoient point eu le temps de se for-

tifier par une assez longue durée, pour lui coûter beaucoup à surmonter. L'ambition d'ailleurs y ayant eu presqu'autant de part que l'amour, il ne vit pas plutôt Madame au tombeau, qu'il perdit le souvenir de ses charmes; &, s'étant retiré à Rouen, par les raisons que j'ai rapportées, il trouva dans ceux de Fanny de quoi guérir une plaie qui s'étoit déjà fermée d'elle-même. Milord Clarendon, en faisant ce récit à M. de L***, ne lui avoit pas caché que c'étoit l'intérêt qu'il prenoit à mon repos, qui le faisoit entrer dans ce détail; il prévoyoit que la nouvelle passion du Duc pourroit me devenir importune, & son amitié le portoit à me faire connoître de quel ennemi j'avois à me défier. Ce n'étoit pas même sans raison qu'il lui donnoit déjà ce titre. Il déclara à M. de L*** que je ne devois pas regarder d'un autre œil un homme qui s'étoit expliqué avec peu de ménagement sur ma naissance, & qui, pour justifier apparemment les injures qu'il me préparoit, ne lui avoit parlé de moi qu'avec la derniere hauteur. Mais j'aurois pu me dispenser de cette explication, ajouta M. de L*** en finissant, puisqu'en la recevant de Milord, elle ne supposoit pas qu'il dût faire le voyage avec nous. Il ne m'a parlé avec cette confiance que pour me mettre en état de vous instruire; & c'est un soin qu'il prendra désormais de lui-même.

Quoique je ne visse dans ce discours que des sujets de crainte éloignés, & rien qui fût capable de troubler la douceur de ma situation présente, je ne pus entendre qu'un bonheur dont je n'avois pas encore commencé à jouir, étoit déjà menacé de quelque nuage, sans retomber dans quelques plaintes de la rigueur du Ciel & de la bizarrerie de mon sort. Si cette pensée ne mit point trop d'a-

mertume dans mes sentiments, elle me fit naître mille réflexions qui refroidirent beaucoup les transports qui alarmoient ma sœur, & qui m'avoient paru redoutables à moi-même. Je méditois sur tout ce que je venois d'entendre; &, quoique mon attention ne fût fixée sur aucune circonstance particuliere de mes craintes, je les parcourois toutes d'une vue vague, avec un air de distraction & de rêverie profonde. Ma sœur me dit quelques paroles, auxquelles je ne fis point de réponse. Cecile m'accabloit de caresses, & j'y étois comme insensible.

Cependant, le bruit d'un carrosse qui s'avançoit à grand train, nous fit croire que ce devoit être celui de Milord. Nos yeux le reconnurent bientôt plus certainement. Je fis un effort pour me lever; il m'auroit réussi, & mes forces suffisoient pour me soutenir sans secours; mais les Dames & M. de L*** me forcerent absolument de demeurer assis. Le carrosse arriva pendant cette contestation. Je me sentois plus de fermeté que je ne m'en étois promis, & soit que les réflexions mélancoliques d'où je sortois, eussent calmé le tumulte de mes esprits, soit que le Ciel voulût m'épargner des agitations inutiles, je vis ouvrir la portiere du carrosse, sans cet excès d'émotion auquel je m'étois moi-même attendu. M. de L*** & Cecile s'étoient empressés pour donner la main à Fanny. Quelle fut ma surprise de les voir demeurer comme immobiles à la portiere, & de n'appercevoir que Milord Clarendon qui descendoit en s'appuyant sur le bras de M. de L***: l'air de son visage n'avoit rien qui m'annonçât de l'infortune; mais j'y crus remarquer quelque chose d'inquiet, lorsqu'il m'eut reconnu. Au lieu de répondre aux questions de Cecile qui lui demandoit tristement ce qu'étoit devenue sa mere,

il se contenta de la saluer avec un sourire, se précipitant vers moi, il daigna se baisser jusqu'à terre, pour m'embrasser dans la situation où j'étois, sans vouloir me permettre de la quitter.

L'impatience que j'avoi de l'entendre ne m'empêcha point de sentir vivement ces témoignages de bonté & d'amitié. Je lui rendis du fond du cœur, &, en le serrant de toute ma force, ceux de ma reconnoissance & de mon attachement. Mais, lui dis-je aussi-tôt, comment êtes-vous seul? & où avez-vous laissé ce qu'on m'avoit fait espérer de revoir avec vous? Il conçut, par l'air dont j'accompagnois cette question, qu'il ne pouvoit trop se hâter d'y satisfaire. Rassurez-vous, me dit-il, & commencez par vous persuader sur ma parole que vous n'avez plus à redouter d'obstacle que de vous-même, à la perfection de votre bonheur. Votre épouse est en sureté au château de Saint-Germain. Elle seroit ici, si j'avois voulu donner quelque chose au hazard, & si elle n'avoit consenti elle-même à différer son arrivée de quelques heures. Ses raisons & les miennes ne sont pas les mêmes, & je ne veux pas tarder à vous les apprendre.

C'est un coup du Ciel, continua-t-il, après s'être assis près de moi, que le jour où tous vos desirs vont être satisfaits, soit en même-temps celui qui vous venge de vos ennemis. Mon carrosse avoit passé S.-Germain, lorsque M. de L*** a pris le parti de presser la marche du sien, avec une vitesse qui l'a dérobé tout-d'un-coup à ma vue. Je me suis figuré qu'il vouloit se faire un mérite de vous présenter votre chere Cecile. La même pensée est venue à votre épouse, & nous avons loué cette galanterie. Mes chevaux continuoient d'avancer, lorsqu'au milieu du grand chemin, & dans un lieu où je ne pouvois me défier de la moin-

dre surprise, quatre hommes à cheval auxquels j'avois fait peu d'attention, quoiqu'ils nous suivissent depuis S.-Germain, ont prié mon cocher d'arrêter. J'avois assez de monde à ma suite pour être sans crainte, & le ton d'ailleurs dont j'entendois faire cette priere n'étoit pas propre à m'alarmer. J'ai mis la tête à ma portiere, &, voyant que tous mes gens à cheval étoient autour de moi, j'ai donné ordre moi-même à mon cocher d'arrêter un moment. L'un des quatre inconnus a mis pied à terre, & s'approchant de moi, il m'a dit à l'oreille, en affectant de se cacher le visage, que l'intérêt d'une des deux Dames que j'avois dans mon carrosse, lui causoit une vive inquiétude; qu'il n'en avoit pas moins pour celle qui nous précédoit sous la conduite de M. de L***, & que, ne pouvant se partager pour servir d'escorte aux deux équipages, il me conseilloit, pour la sûreté des deux personnes qui m'étoient cheres, de retourner à S.-Germain, tandis qu'il alloit suivre Cecile avec une diligence & un zele qui devoient me laisser sans crainte pour elle. Il m'a quitté brusquement après ce discours; &, remontant à cheval sans répondre à mes questions, il a pressé ses compagnons de le suivre avec toute la vîtesse de leurs chevaux.

Si je n'avois eu que ma personne à défendre, reprit le Comte, mes résolutions n'auroient pas été incertaines; mais dans les alarmes où je me suis trouvé pour votre épouse, j'ai balancé quelques moments sur le parti que je devois prendre. Enfin, quelque foiblesse qu'il y eût peut-être à m'en rapporter aux avis d'un inconnu, j'ai pris son conseil pour le parti le plus sûr; & faisant tourner mes chevaux sur leurs pas, j'ai détaché seulement trois de mes gens, dont le courage & la fidélité me sont connus, avec ordre de suivre à toute bride le car-

rosse de M. de L***. Le Gentilhomme Espagnol qui est venu avec nous, n'a pu s'appercevoir de ce mouvement sans me presser de lui en apprendre la cause. Je ne lui en ai pas fait mystere, mais le voyant disposé à prendre le cheval du seul homme qui me restoit, pour se joindre à ceux que j'avois détachés, je lui ai représenté qu'ayant peut-être quelque risque à courir pour notre propre voiture, la prudence ne nous permettoit pas de laisser votre épouse sans défense.

Avec quelques précautions que j'aie évité de m'expliquer ouvertement devant elle, il m'a été impossible de parler si bas à Dom Thadeo, qu'elle n'ait compris une partie de mon embarras. Ses alarmes en ont été un autre, dont je n'ai pu me délivrer, qu'en feignant une aventure qui n'avoit point de rapport à nous, & dont je l'ai assuré que je connoissois depuis long-temps les premieres circonstances. Le soin que l'inconnu avoit eu de lui cacher son visage, a beaucoup aidé à lui persuader que j'étois sincere. Elle a consenti à retourner à Saint-Germain où je l'ai laissée avec Madame de L***, chez une Dame de mes amies, qui occupe un appartement au Château. Elle s'est rendue d'autant plus facilement à mes instances, qu'ignorant encore si vous approuvez son retour, elle en ressentoit de l'inquiétude à mesure que nous approchions de Saint-Cloud; & l'espérance de recevoir là-dessus quelque certitude avant son arrivée, lui a fait souffrir moins impatiemment que je l'aie quittée avec Dom Thadeo, qui s'est obstiné à vouloir m'accompagner.

Le Comte me regardant à cet endroit de son récit, me demanda si je connoissois un jeune homme qui se donnoit le nom de Gelin? Oui, lui répondis-je avec un mouvement de frayeur. Hélas! penseroit-il encore à me causer de nou-

veaux tourments ? Il n'en eſt pas capable, interrompit le Comte, & vous avez au contraire peu d'amis plus fideles. Reprenant ſon diſcours, il me raconta qu'étant parti de Saint-Germain avec Dom Thadeo, tous deux remplis de l'idée d'une ſi étrange aventure, & dans une vive inquiétude pour Cecile, ils s'étoient mis en marche avec toute la diligence de ſix puiſſants chevaux. Comme c'étoit à l'entrée de la forêt de Chatoux qu'ils avoient reçu l'avis qui les avoit effrayés, ils ne l'avoient pas traverſée ſans y prendre des informations de tous les paſſants. Ils avoient ſeulement appris qu'on y avoit vu pluſieurs Cavaliers dans un déſordre extraordinaire, & qu'on étoit perſuadé à Chatoux qu'il s'étoit fait entr'eux un combat ſanglant dans la forêt. Les vainqueurs avoient paſſé au travers de ce Village avec ceux qu'ils avoient déſarmés. On croyoit avoir remarqué qu'il y en avoit quelques-uns de mortellement bleſſés ; mais perſonne n'ayant eu la hardieſſe de s'oppoſer à leur paſſage, on ignoroit le ſujet de cette querelle, & le chemin que les combattants avoient pris. L'embarras du Comte auroit redoublé, s'il n'eût apperçu ſes gens qui revenoient à toute bride vers Saint-Germain, & qui marquerent beaucoup de joie de le rencontrer. Les éclairciſſements furent prompts. Vous êtes heureux, dit l'un d'eux à ſon Maître, d'avoir ſuivi le conſeil qu'on vous a donné. Votre vie & celle de Madame Cléveland étoient en danger. Il raconta qu'ayant joint avec ſes deux compagnons les quatre inconnus qui avoient conſeillé au Comte de retourner à Saint-Germain, ils en avoient été accueillis avec beaucoup de joie ; & que, ſans avoir eu le temps d'entrer avec eux dans la moindre explication, ils avoient apperçu cinq autres Cavaliers qui ſe tenoient derriere les arbres dont le

chemin est bordé, & qui paroissoient observer les passants. Les quatre inconnus s'étoient échauffés à cette vue, & déclarant aux Domestiques du Comte qu'il étoit question des intérêts de leur Maître, ils s'étoient avancés fièrement vers les autres qu'ils avoient sommés de se retirer, en leur faisant quelques reproches de leur dessein. Ce compliment avoit été reçu avec la même fierté. La querelle s'étoit échauffée par quelques injures, & l'on en étoit venu si brusquement aux mains, que les premiers coups avoient été funestes à quelques-uns des combattants. L'un des Domestiques du Comte se trouvoit légérement blessé ; mais le parti opposé ayant été plus malheureux, il en étoit tombé deux presque sans vie, & les trois autres avoient pris la fuite. Les inconnus qui nous servoient ardemment, parloient d'abandonner ces deux misérables à leur sort, & de les laisser mourir dans le lieu où ils s'étoient attirés un si juste châtiment, lorsque l'un des deux avoit levé la voix pour les conjurer de ne pas les traiter avec cette inhumanité ; il avoit ajouté que, se sentant près de sa derniere heure, & desirant de se réconcilier avec ceux qu'il avoit mortellement offensés, il demandoit, au nom du Ciel, qu'on prît la peine de le transporter à Saint-Cloud, trop content si, pour l'intérêt de mon repos & celui de son salut éternel, il pouvoit me communiquer quelques secrets d'importance avant que d'expirer. Cette déclaration avoit réveillé le zele des inconnus. Malgré l'embarras & le danger même auquel ils pouvoient s'exposer, en se chargeant de conduire pendant plus d'une lieue deux personnes qui périssoient par leurs mains, ils avoient entrepris de leur donner une satisfaction qui pouvoit tourner à mon avantage. Heu-

reusement l'un des deux blessés mourut avant qu'ils eussent commencé à se mettre en état de faire le chemin. L'autre étoit d'une foiblesse qui faisoit appréhender pour lui le même sort ; cependant, après avoir bandé sa plaie, ils vinrent à bout de le mettre en croupe derriere un de leurs compagnons, & de lui faire traverser Chatoux dans cet état. Ils gagnerent assez heureusement Ruel ; mais, le mouvement ayant achevé de l'affoiblir, il confessa lui-même qu'il ne se sentoit point la force d aller plus loin. On le mit entre les mains d'un Chirurgien, qui en porta le même jugement ; & qui désespéra de sa vie s'il tardoit un moment à se faire panser. Comme la situation de Ruel est détournée, les inconnus se flatterent que, si le bruit de leur combat venoit à se répandre, ce ne seroit point dans un lieu si peu fréquenté que la Justice commenceroit les recherches. Leur Chef fit réflexion aussi que le blessé ne pouvant être transporté jusqu'à Saint-Cloud, & ma propre situation ne me permettant point de venir recevoir moi-même les ouvertures qu'il avoit à me faire, il l'engageroit peut-être à s'ouvrir à Milord Clarendon. Ce fut dans cette pensée qu'après avoir prié d'abord les trois Domestiques du Comte de ne pas s'éloigner, il changea de sentiment pour les renvoyer à leur Maître, en lui faisant dire par leur bouche qu'il pouvoit partir désormais sans danger, & qu'il le conjuroit même de se rendre promptement à Ruel, où sa présence étoit nécessaire à mes intérêts.

En vain le Comte auroit demandé à ses gens plus d'explication. Il n'étoit rien échappé aux quatre inconnus qui pût servir à faire juger de leurs desseins, ni à découvrir leur nom. Le blessé avoit gardé de même un profond silence sur son entreprise, & les premiers reproches qui avoient

engagé la querelle, avoient été si vagues, qu'ils n'en avoient pu recueillir qu'un projet d'outrage & d'enlévement. Mylord ne balança pas néanmoins à continuer sa marche vers Ruel. C'étoit naturellement le chemin de Saint-Cloud. Il fut conduit par ses gens dans le lieu où les inconnus étoient à l'attendre. Le premier qui s'offrit à lui, fut le même qu'il se souvint d'avoir vu à sa portiere deux heures auparavant. Il le traita avec bonté, &, le faisant monter dans son carrosse, il le pressa de lui expliquer des événements qui étoient pour lui autant de mysteres. La réponse de l'inconnu fut qu'il n'avoit pas moins d'impatience de lui apprendre.

Il est difficile, lui dit-il, qu'ayant une liaison si étroite avec M. Cléveland & sa famille, vous ne connoissiez pas le nom de Gelin. Le Comte n'avoit jamais eu une connoissance assez détaillée de mon Histoire, pour reconnoître à ce nom l'auteur de toutes mes infortunes. En confessant naturellement qu'il l'entedoit pour la premiere fois, il s'apperçut que cet aveu dissipoit un certain embarras qu'il avoit remarqué d'abord sur le visage de celui qui lui parloit. C'étoit en effet Gelin, & ce qu'il va raconter paroîtroit incroyable, si je n'ajoutois que la suite est capable de le justifier.

Si vous ne connoissez pas mon nom, reprit-il avec plus d'assurance, je dois vous apprendre que j'ai d'anciennes obligations à M. Cléveland, qui me font une loi de lui marquer beaucoup de reconnoissance. Le malheur de mon sort, ou, si vous voulez, la force d'une passion déréglée, m'a fait oublier long-temps un devoir si juste; mais c'est de mes fautes mêmes, & de la bonté qu'il a eue de me les pardonner, que mon zele tire aujourd'hui sa principale force; &, quand mon ami, ajouta-t-il, sans craindre de profaner ce nom,

nom, aura besoin de mon sang pour le soutien de ses intérêts, je ne croirai pas mes dettes bien payées, s'il m'en reste une goutte qui ne soit pas répandue pour lui. Etant prisonnier, continua-t-il, par une suite de disgraces dont il ne me sera jamais agréable de rappeller le souvenir, je reçus dans ma prison la visite d'un homme d'Eglise, qui ne se fit connoître à moi que par le nom de l'Ordre auquel il appartenoit. Son maintien étoit grave, & ses discours insinuants. Il plaignit mon malheur, cette fausse compassion lui attira ma confiance. Dans la consternation où j'étois, je n'aurois refusé à personne l'ouverture de mes peines; mais je m'apperçus bientôt, par les voies qu'il prit pour me consoler, qu'il étoit moins occupé de mon infortune que de ses propres ressentiments; qu'il n'affectoit de marquer de l'inclination pour moi, que dans la vue de me faire servir à quelque projet de vengeance. J'avoue, à l'honneur du Ciel, qui commençoit à me faire sentir son assistance, que le malheureux succès de mes desirs & l'humiliation dans laquelle j'étois tombé, joint aux remords qui avoient accompagné toutes mes erreurs, me disposoient déja à reprendre la pratique & le goût de la vertu. Le nouvel exemple de malignité que je crus appercevoir dans un autre, m'ouvrit encore mieux les yeux sur le malheur de ma situation; &, loin de suivre le nouveau chemin qu'on m'ouvroit vers l'abyme du vice, je louai le Ciel de l'occasion qu'il me donnoit de faire un généreux effort pour en sortir. Cependant, ayant reconnu que j'avois affaire à l'homme du monde le plus vindicatif & le plus artificieux, il me parut nécessaire d'employer quelque adresse, pour tirer de lui l'aveu de tous ses desseins. Je réussis à le faire du moins expliquer nettement sur la

haine qu'il portoit à M. Cleveland. Il me confessa qu'il n'avoit jamais senti de passion plus forte, &, me supposant dans les mêmes sentiments, il me proposa de nous réunir pour la ruine d'un homme qu'il n'avoit pas honte de nommer notre ennemi commun. Il remit l'explication de ses projets après ma liberté. La seule peine qui me resta de cet entretien, fut de m'être livré d'abord avec quelque imprudence dans le récit sincere que j'avois fait des circonstances de mon malheur à un homme dont j'aurois dû reconnoître tout-d'un-coup la malignité. Je sentis avant son départ que, s'il différoit à s'expliquer, c'est qu'il vouloit mettre à profit les lumieres qu'il venoit de recevoir. Je lui avois parlé de Madame Cléveland qui étoit alors au Couvent de Chaillot. Il savoit d'ailleurs d'autres événements que j'ignorois, & que ceux qu'il apprenoit de moi lui firent regarder sous un nouveau jour. Sans avoir pu pénétrer le fond de ses pensées, je remarquai, à quelques mots qui lui échapperent, qu'il fondoit déja sur toutes ces connoissances un plan qu'il vouloit méditer plus à loisir.

Il me rendit plusieurs visites avant ma liberté, mais sans s'ouvrir davantage, & tous ses soins tendoient à s'assurer de la disposition que j'avois à le servir. Enfin, la générosité du meilleur de tous les hommes me fit ouvrir les portes de ma prison. Le repentir de mes fautes augmentant avec ma reconnoissance, je me hâtai de courir chez mon Libérateur, & de m'acquitter du premier de mes devoirs. Je sortis de chez lui avec la résolution de remplir fidélement tous les autres; &, sans avoir cherché à me faire un mérite de mon zele en lui parlant de son ennemi, je pensai à l'en délivrer par des démarches secretes dont je ne demandois que le Ciel pour témoin.

La premiere fut de rendre une visite au Supérieur du C.... & de l'informer de toutes les horreurs que j'avois pu recueillir des entretiens de ma prison. Il frémit à mon récit, & lorsque m'ayant interrogé sur quelques mots qui m'étoient échappés, il apprit de moi-même que j'étois Protestant, il parut humilié du droit qu'il s'imaginoit que j'allois prendre d'insulter à son Ordre, & même à sa Religion. Mais je le guéris de cette crainte, en lui faisant connoître que j'étois du nombre de ces Juges sensés, qui ne chargent point un Corps des fautes d'un particulier, & qui ne se préviennent pas même sur la différence des Religions, parce que, de toutes celles qui sont connues, il n'y en a point d'assez dépravées pour autoriser la violation des principes naturels de la Morale. Je connois peu votre Ordre, lui dis-je, mais en genéral je suis persuadé que ceux qui gouvernent l'état ne vous accorderoient ni leur protection ni leur estime, s'ils vous connoissoient tels que vos ennemis vous représentent; &, quand vous auriez assez d'adresse pour être méchants & pour le déguiser, je suis persuadé encore que le seul intérêt de votre réputation ne vous permettroit jamais de souffrir dans un de vos membres ce qui tourneroit infailliblement à l'opprobre du corps. Un discours si modéré disposa le Supérieur à m'accorder sa confiance. Il me confessa qu'il avoit depuis quelque-temps des soupçons qu'il n'avoit pu éclaircir, & que mille circonstances qui lui revenoient à l'esprit, le portoient à juger mal de celui que j'accusois. Comme je n'avois pu éviter dans mon récit de nommer M. & Madame Cléveland, il parut satisfait d'une ouverture qui le mettoit en état de prendre des informations. Il me parla de l'un & de l'autre avec mille témoignages d'estime; leur intérêt fut

un nouveau motif auquel il me parut presque aussi sensible qu'à l'honneur de son Ordre. Enfin, me dit-il, je reçois vos avis comme le service d'un honnête homme, & je ne vous demande pas un espace bien long pour l'usage que j'en veux faire.

J'ignore, continua Gelin, celui qu'il en fit effectivement ; mais l'ennemi de M. Cléveland m'ayant fait pressentir quelque entreprise téméraire, pour laquelle il attendoit impatiemment ma liberté, je brûlois d'envie de le rencontrer, dans l'espérance que, me voyant libre, il ne feroit plus mystere de rien après moi. Je le demandai en vain dans la même maison où j'avois entretenu son Supérieur. Il étoit sorti dès le matin, & j'attendis inutilement son retour jusqu'à l'entrée de la nuit. Cependant, comme j'avois raison de craindre, sur le souvenir que je conservois de ses derniers discours, qu'il ne se portât à quelques excès sans ma participation, je me hâtai le lendemain de me rendre à la porte de sa maison, & je m'y trouvai si matin que, si la bienséance ne me permettoit point de demander si-tôt à le voir, je me crus sûr du moins qu'il ne sortiroit pas sans que je l'apperçusse. La porte s'ouvrit, & le premier visage que je découvris fut le sien. Il sortoit seul, mais dans un déguisement qui m'auroit empêché de le connoître, si je n'y eusse apporté toute mon attention. Au lieu de l'habit ordinaire de son Ordre, il portoit l'habit court des Eclésiastiques séculiers, avec la perruque & toute la parure de cette espece de Gens d'Eglise qui se font nommer Abbés. Ses yeux étoient étincelants, son pas brusque, & toute sa figure portoit les marques d'une violente agitation.

Il me reconnut néanmoins aussi-tôt que je me fus présenté à lui. Sa joie fut vive ; il la fit écla-

ter en m'embraſſant d'un air paſſionné. Qui s'attendoit, me dit-il, à vous retrouver ſi heureuſement ? Mais éloignons-nous. On me fait un outrage, continua-t-il en me preſſant de le ſuivre ſans regarder derriere lui, dont on ne ſera pas long-temps à ſe repentir. Mes Supérieurs me chaſſent indignement. Ils en porteront quelque jour la peine. Mais ce n'eſt qu'à l'injure que je ſuis ſenſible, car j'étois réſolu de les quitter, & rien ne pouvoit être plus favorable à mes deſſeins. Il continua de me demander, ſans me laiſſer le temps de lui répondre, ſi je connoiſſois quelque lieu ſûr, où nous puiſſions nous entretenir ſans témoins. Je lui offris de le mener dans l'appartement que j'avois loué en arrivant à Paris. Il y conſentit. Notre entretien ne roula en chemin que ſur la joie qu'il avoit de me trouver en liberté.

Il ne ſe vit pas plutôt dans ma chambre, que, prenant un air plus compoſé, il me demanda juſqu'à quel point l'on pouvoit compter ſur mon courage & ſur ma diſcrétion. N'en exceptez rien, lui répondis-je, & croyez qu'après toutes les épreuves où j'ai paſſé, il y a peu d'entrepriſes où je puiſſe être arrêté par la crainte. Il n'eſt pas queſtion ſeulement, reprit-il, d'humilier notre ennemi. J'ai des idées plus étendues ; &, ſi j'ai bien jugé de vos ſentiments par les aveux que vous m'avez faits, je puis vous offrir tout ce qui manque à votre bonheur. L'attention avec laquelle j'affectois de l'écouter, excitant de plus en plus ſa confiance, il me dit que, malgré le deſſein où il avoit toujours été de m'aſſocier à ſon entrepriſe, il avoit eu quelque peine à s'ouvrir entiérement, tandis que j'étois priſonnier, parce que je ne pouvois contribuer de rien à mes propres intérêts ; que, touchant néanmoins à l'exécution de ſes projets, il avoit regretté que je ne

puſſe lui prêter ma main, & qu'il n'en avoit pas moins penſé à m'en faire partager les fruits ; que ſes deſirs auroient peut-être été mal remplis, ſi ma captivité eût duré plus long-temps; mais qu'étant libre, j'allois entendre ſon plan, & confeſſer qu'il dépendoit de moi de le faire réuſſir dans toutes ſes parties.

Je ſuis informé d'hier au ſoir, continua-t-il, par l'arrivée d'un homme de confiance, qui a ſuivi Madame Cléveland en Normandie, & qui a obſervé toutes ſes démarches, qu'elle doit revenir inceſſamment à S. Cloud. Si j'en juge par ſon impatience, depuis qu'elle ſe croit réconciliée avec ſon mari, & qu'elle a reconnu pour ſa fille une jeune perſonne qui paſſoit pour celle d'une autre, ſon voyage ne ſera pas remis plus loin qu'aujourd'hui ou demain. Il nous eſt facile de les enlever toutes deux ſur la route. Et pour vous découvrir toutes mes vues, avant que de raiſonner ſur l'exécution, je ſuis réſolu de paſſer avec notre proie dans quelque Pays Proteſtant, où la néceſſité forcera Cecile de recevoir ma main, tandis que vous aurez la liberté de ſatisfaire votre inclination pour ſa mere.

Je ne penſe point à vous faire valoir ici ma vertu. J'avoue au contraire qu'après ces excès où je me ſuis laiſſé emporter par une folle paſſion, j'eus beſoin, dans cette conjoncture, d'un ſecours que je ne pouvois attendre de mes propres forces. La reconnoiſſance & l'honneur, dont j'avois promis au Ciel de ſuivre les loix toute ma vie, auroient peut-être combattu foiblement contre le reſte de ma fatale tendreſſe, ſi l'horreur dont je ne pus me défendre à cette affreuſe propoſition, ne m'eût ſoutenu contre la foibleſſe même de mon cœur. Heureuſement que la chaleur avec laquelle ce ſcélérat me parloit, l'em-

pêcha de s'appercevoir de mon trouble. Il continua de me repréſenter les douceurs que nous devions attendre de la vengeance & de l'amour. Venant enſuite aux moyens, il me confeſſa que la nouvelle qu'il avoit reçue du départ des deux Dames, étant plus prompte qu'il n'avoit pu le prévoir, il ſe trouvoit fort preſſé pour le temps. C'eſt dans le fond un avantage pour moi, dit-il, qu'il ſoit arrivé aujourd'hui du changement dans ma condition. J'en appréhende moins l'éclat. Mais, n'ayant pas voulu s'ouvrir légérement, ajouta-t-il, il n'avoit encore que quatre hommes dont les ſervices lui fuſſent aſſurés; &, comme il avoit appris que les Dames devoient être accompagnées de Milord Clarendon, & de deux autres Gentilshommes, qui auroient ſans doute pluſieurs Domeſtiques à leur ſuite, il jugeoit que la victoire ſeroit douteuſe, ſi nous ne prenions ſoin de nous rendre les plus forts par le nombre.

Je l'interrompis pour prévenir toutes ſes propoſitions qui lui auroient pu paroître plus plauſibles que la penſée qui me vint à l'eſprit. Ne vous troublez pas d'un ſoin inutile, lui dis-je, & comptez que je vous trouverai tout-d'un-coup le nombre qui vous manque. Vous êtes cinq. J'ai trois braves, qui le diſputeront aux vôtres pour le courage & la fidélité. Ainſi nous ferons neuf, & capables, j'oſe le dire, d'une entrepriſe plus difficile. J'étois ſûr en effet de rejoindre aiſément trois Officiers dont j'avois déja reçu quelques ſervices, & que j'avois récompenſés aſſez libéralement pour en attendre d'autres. Mon deſſein étoit de les faire ſervir, non à favoriſer un lâche attentat, mais à le ruiner pour jamais, & à couvrir de honte un ſcélérat dont le Ciel ſembloit me réſerver la punition. L'inégalité de

quatre contre cinq me causoit peu d'embarras, parce qu'outre le fond que je faisois sur les trois Officiers, je m'imaginois bien que Milord Clarendon auroit assez de gens à sa suite pour nous soutenir. Je me fis d'avance un plaisir inexprimable de la pensée que Madame Cléveland me verroit prendre, au péril de ma vie, la défense de sa fille & la sienne, & que M. Cléveland seroit bientôt informé de ce que j'avois entrepris pour l'honneur de sa famille. Cette idée me fit rejetter absolument celle qui m'étoit venue d'abord d'employer les Gardes de la Maréchaussée. C'eût été la voie la plus courte; mais elle eût moins flatté le desir que j'avois de signaler mon repentir & mon zele.

Mes offres furent acceptées si avidement, que je crus mon projet infaillible. J'aidai encore à l'erreur, en faisant connoître à mon complice que j'avois une somme considérable à sacrifier à ses desseins. Il m'en fit voir une qui surpassoit la mienne. Notre entreprise étant appuyée sur de si bons fondements, il me proposa de voir ses associés, pour prendre nos mesures de concert. Je trouvai quatre hommes, dont la figure & le caractere n'étoient pas propres à me refroidir. Ils furent ravis de nous entendre parler d'une augmentation de nombre qui diminuoit beaucoup le danger. Celui qui étoit revenu de Rouen la veille, répondit aux questions que je lui fis sur son voyage, que, l'ayant entrepris pour obliger notre chef, il s'étoit insinué parmi les domestiques de Milord Clarendon, sous prétexte de chercher à se placer, & qu'il avoit découvert adroitement tout ce qui se passoit dans la maison. Il n'étoit pas sûr du jour que les Dames avoient choisi pour leur départ, mais il jugeoit, par leur impatience, qu'elles étoient déja

peut-être en chemin, & il ſavoit que leur équipage ne devoit conſiſter que dans deux carroſſes, avec quelques domeſtiques à cheval.

Nos meſures furent ſimples. On régla, dans l'incertitude, que nous nous rendrions dès le même jour dans la forêt de Chatoux, qui paroiſſoit le lieu le plus favorable, & celui où les arrangements qui nous reſtoient à prendre ne nous empêcheroient pas de nous raſſembler dans l'après-midi. Avec quelque diligence qu'on eût preſſé la marche des deux carroſſes, il n'étoit pas vraiſemblable qu'ils puſſent paſſer avant quatre heures. Ce fut celle que je marquai pour le rendez-vous. Je demandai la liberté de me retirer, pour me diſpoſer de mon côté à l'exécution de mes promeſſes; &, dans la vue de prévenir toutes ſortes de défiances, je diſtribuai quelques louis d'or aux Aſſociés, avec des exhortations capables d'animer leur courage.

Il ne m'a pas été plus difficile que je ne l'avois prévu, de joindre les trois Officiers dont je me croyois le ſecours aſſuré. Je ſavois leur demeure; &, quoique forcés par leur mauvaiſe fortune de ſe prêter à des actions indignes de leur caractere, j'étois perſuadé que j'avois plus de fond à faire ſur leur fermeté que ſur celle de quatre miſérables, qui connoiſſoient à peine le nom de l'honneur. J'en ai jugé mieux encore par l'ardeur avec laquelle ils ſont entrés dans mes vues, lorſqu'ils ont compris qu'il étoit queſtion d'une entrepriſe vertueuſe, & que le motif de l'intérêt étoit ſoutenu ici par celui de la généroſité & de la juſtice. J'avois aſſez d'argent pour nous procurer ſur le champ des armes & des chevaux. Nos préparatifs ont été ſi prompts que nous ſommes arrivés dans la Forêt avant midi. C'eſt là qu'en méditant avec mes compagnons

sur le service le plus utile que nous pouvions vous rendre, j'ai pris le parti d'aller au-devant de vous jusqu'à Saint-Germain, pour vous servir d'escorte contre toutes sortes de dangers. Quoique je vous y aie rencontré heureusement, il m'a paru d'autant moins nécessaire de vous avertir de mon dessein, que l'après-midi étant peu avancée, & vos deux carrosses marchant avec beaucoup de vîtesse, je me flattois encore que vous pourriez passer la forêt avant que vos ennemis fussent arrivés au rendez-vous. Je me suis contenté de vous suivre à quelque distance; &, si vous aviez passé effectivement sans les rencontrer, je me proposois de vous quitter au-dessus de Ruel, & de retourner à eux pour entrer dans des explications fort éloignées de leurs espérances. Mais, ayant vu l'un de vos deux carrosses qui s'éloignoit rapidement, & qui ne paroissoit pas prêt à s'arrêter, j'ai commencé à craindre que ma troupe ne pouvant suivre l'un sans abandonner l'autre, le danger ne devînt inévitable, ou pour le vôtre, ou pour celui qui vous précédoit. C'est ce qui m'a déterminé à rompre le silence, & à vous presser de retourner sur vos pas. Les gens à qui vous avez donné ordre de me suivre m'ont joint presqu'à l'instant. J'avançois dans la triste attente de trouver le crime commencé, & faisant déja préparer leurs armes à mes compagnons pour le punir; mais la tranquillité où j'ai trouvé les cinq Ravisseurs, m'a fait juger que le courage leur avoit manqué, ou que le premier carrosse leur étoit échappé. Cependant mon ardeur naturelle, excitée par la course, &, si j'ose nommer une autre cause, par la vue d'un objet trop cher encore, que j'avois apperçu dans votre carrosse, m'a fait aborder vos ennemis avec autant de fierté & d'emportement

que s'ils eussent déja consommé leur entreprise. Mes reproches & la surprise de me voir arriver du côté de S. Germain leur a fait deviner une partie de la vérité. J'ai cru entendre sortir de la bouche de leur Chef les termes de lâche & de perfide, qui ont achevé de m'irriter. Il y a cette différence entre ta perfidie & la mienne, lui ai-je répondu d'un air furieux, que je puis faire gloire de m'être joué d'un traître, & que tu mériterois de recevoir ici de ma main le châtiment qui ne peut te manquer par celles de la Justice. Qu'on l'arrête, me suis-je écrié avec la même chaleur. Ses associés, craignant que cette menace ne les regardât comme lui, & s'imaginant mon ordre plus sérieux qu'il n'étoit, ont présenté le pistolet pour se défendre. Leur insolence m'a fait perdre toutes mesures. Nous serons bravés par des infâmes ? ai-je dit à ma troupe. Et poussant vers eux sans précaution, j'ai essuyé le feu de leurs armes, dont un de vos gens a eu le malheur d'être légérement blessé. Mais le perfide a été renversé d'un coup plus sûr, un autre est tombé près de lui, & n'a survécu qu'un moment à sa chûte. Le reste a pris la fuite, & je me suis peu troublé de les voir échapper.

Gelin ajouta de quel ton mon ennemi s'étoit adressé au Ciel, pour implorer sa miséricorde en mourant, & dans quels termes il avoit demandé d'être conduit à S. Cloud. Lorsque vous me connoîtrez mieux, dit-il ensuite au Comte, peut-être penserez-vous que les noms de méchant & de perfide qui m'ont irrité dans sa bouche, me conviennent autant qu'à lui ; mais j'ai sur lui cet avantage, que ce n'est pas la nécessité qui m'a forcé au repentir. Si M. Cléveland, ajouta-t-il, daigne entendre mon nom & le récit de ce que

j'ai fait heureusement pour son service, je me flatte qu'il y reconnoîtra le zele & l'attachement que je lui ai promis.

Il proposa à Milord Clarendon de descendre, pour recevoir, de la bouche de mon ennemi, des ouvertures importantes que la foiblesse où il étoit ne lui permettoit pas de me porter lui-même à Saint-Cloud. Milord ne se fit pas presser. Il le trouva en effet dans un état qui ne différoit guere de celui d'un homme expirant : ce qui ne l'avoit pas empêché dans la difficulté de trouver tout-d'un-coup un Confesseur, de demander une plume, pour m'écrire ce qu'il ne vouloit pas communiquer à Gelin. Un nom aussi respectable que celui du Comte, & l'offre que ce Seigneur lui fit de se charger de ses dernieres volontés, parurent lui inspirer plus de confiance. Il souhaita de demeurer seul avec lui. Je suis trop heureux, lui dit-il, avec la langueur de la mort, que l'occasion se présente de déposer dans le sein d'un homme d'honneur, ce que j'entreprenois peut-être inutilement d'écrire. Dites à Monsieur Cléveland, que, s'il a le cœur disposé à pardonner, jamais ce noble sentiment, dans lequel je le conjure d'entrer en ma faveur, ne pourra trouver plus de matiere à s'exercer. Vous voyez le plus méchant des hommes à son dernier soupir, & celui qui se promettoit le plus de satisfaction à causer le malheur d'autrui. L'ardeur d'une noire vengeance m'a fait souhaiter de précipiter mon ennemi dans un abyme de maux. Ceux dont la justice du Ciel l'a sauvé aujourd'hui, n'en étoient que le prélude; &, de peur qu'il ne me reste point assez de force pour vous apprendre ce qui demande incessamment d'être prévenu, je commence par vous confesser que, si l'on ne se hâte d'y mettre obstacle, les deux

petits Cléveland qu'on éleve au Collége y doivent être empoisonnés par mon ordre. J'y ai laissé après moi dans ce dessein un scélérat qui m'est dévoué, & que le desir du gain rend capable de toutes sortes de témérités. Je lui ai promis cent pistoles à la premiere nouvelle qu'il m'apportera de leur mort.

Milord Clarendon n'ignoroit pas que mes enfants étoient au Collége. Il fut effrayé d'un péril si pressant, &, comptant pour rien tout ce qui l'étoit moins, il se saisit sur le champ du papier qui étoit proche de lui, pour marquer en deux mots au Supérieur de cette maison, à quelles horreurs il étoit exposé dans ses murs. Il remit ce billet au plus fidele de ses gens, avec ordre de le porter sur le champ à son adresse, & de demeurer près de mes deux fils, sans les perdre un moment de vue, jusqu'à ce qu'il nous fût permis de prendre d'autres mesures. Il comptoit avec raison qu'un nom tel que le sien produiroit l'effet qu'il se promettoit de ce soin, & que, donnant du moins de la vraisemblance à un avis de cette nature, il mettoit mes fils à couvert d'un danger qui ne pouvoit être fort redoutable, lorsqu'il seroit une fois découvert. L'air d'empressement avec lequel il écrivit sa lettre, parut jetter le criminel dans quelque embarras. Les approches de la mort ne le délivroient pas de la crainte d'être livré à la Justice, & quelques mots qu'il laissa échapper découvrirent ses alarmes. Mais le Comte, ne voyant aucun intérêt à faire trembler un misérable qui touchoit à sa derniere heure, & que la seule force de ses remords rendoit sincere malgré lui, le rassura contre cette idée, en lui protestant qu'il recevoit ses confidences sous le sceau secret. Il ne l'avoit pas même nommé dans sa lettre, & il ne crut

pas qu'il fût plus nécessaire de lui demander le nom de son complice.

Cette promesse l'ayant rendu plus tranquille, il continua de faire la confession de ses crimes, dont le plus odieux, après celui qu'il venoit de révéler, étoit le dessein qu'il avoit formé de m'enlever mon épouse & ma fille. Il n'en vouloit point à ma vie, parce que la mort éteint les sentiments, & que me connoissant sensible, il ne pensoit à se venger qu'en multipliant mes peines.

Le Comte surpris d'une haine si animée, & ne trouvant rien dans sa mémoire qui pût servir à l'expliquer, lui marqua quelque envie d'en connoître la source. Dans le moment fatal où je suis, reprit-il, je n'ai rien à vous déguiser. La vanité & la mollesse ont causé tous mes désordres. J'ai été élevé dans un Corps dont la vertu est le fondement, & ceux qui le composent, seroient trop supérieurs aux autres hommes, s'ils exécutoient constamment ce que la sagesse & la piété de leur Instituteur a réuni de perfection dans ses maximes. Mais, après les plus heureux commencements, il arrive à quelques-uns que le commerce du monde, dont ils se proposent la réformation, sert à corrompre leur propre cœur, & qu'étant forcés par la bienséance de leur état à garder les dehors, ils deviennent d'autant plus méchants, que l'habitude qu'ils ont de régler leur extérieur, est un moyen presque sûr de tromper les Supérieurs qui les observent. Vous ne les verrez jamais livrés aux vices scandaleux ; mais en perdant la vertu qui anime le corps, ils n'en forment que de favoris, auxquels ils trouvent mille moyens de s'abandonner en secret dans la route qui convient à leurs talents. Celle qu'on m'a fait prendre est une des plus

dangereuses. On m'a mis dans la Direction. Le goût que j'y ai pris m'a porté plus loin que les vues de mes Supérieurs. Des états communs de la vie, où leurs ordres m'avoient borné, l'envie de me distinguer m'a fait étendre mes progrès dans les conditions brillantes. C'est la vanité qui m'en avoit inspiré le desir; elle s'est fortifiée à mesure que le succès l'a nourrie, & ce qui ne faisoit d'abord que la flatter, s'est tourné en habitude, qui m'en a fait une passion comme invincible.

Je suis parvenu ainsi par degrés à m'ouvrir l'entrée des plus illustres Maisons du Royaume, & à m'y attirer une confiance sans réserve. Les attentions dont elle étoit accompagnée, m'ont bientôt précipité dans un autre déréglement que celui de la vanité. A force de voir mes desirs prévenus & mes goûts satisfaits, je me suis accoutumé à une vie molle, & à la recherche de tout ce qui étoit capable de flatter mes sens. Les moindres incommodités qui pouvoient les blesser, me sont devenues insupportables. J'ai trouvé de quoi nourrir délicieusement cette nouvelle passion dans les complaisances & le zele d'une infinité de Dames, à qui ma santé étoit aussi précieuse qu'à moi-même; &, pour m'assurer une ressource contre toutes les incertitudes de l'avenir, j'ai eu l'adresse de me procurer, sous divers prétextes de piété, des sommes considérables, que j'accumulois avec toute l'ardeur de l'avarice. Ainsi rien ne manquoit à mon bonheur, car je le mettois uniquement dans les deux biens dont je jouissois, & que chaque jour me faisoit augmenter. Telle étoit ma situation lorsque j'ai commencé à connoître M. Cléveland. Madame me faisoit depuis peu l'honneur de m'admettre à Saint-Cloud; &, si je n'avois pas encore autant

de part à son estime, que je me promettois d'en obtenir, je voyois, par le goût qu'elle prenoit insensiblement pour moi, qu'elle ne résisteroit pas long-temps à l'ascendant que j'avois sur son sexe. Je me proposois cette conquête comme le sommet de ma fortune. Elle me chargea de voir M. Cléveland, & de le délivrer des chagrins dont elle me dit qu'il étoit accablé. L'intérêt qu'elle sembloit y prendre, me fit regarder cette commission comme l'occasion la plus heureuse que la fortune pût m'offrir pour faire valoir mes talents. Je les employai avec toute l'habileté que l'expérience & l'ardeur de réussir pouvoient m'inspirer; mais je manquai de prudence en jugeant trop de M. Cléveland sur mes regles ordinaires. Qui m'auroit fait le portrait d'un caractere tel que le sien, m'auroit paru décrire une chimere. Cependant il existoit pour ma ruine. Mon art, mes soins, mes précautions, n'ont pu me faire trouver d'accès dans cet esprit singulier. Toutes les ressources que mon imagination m'a fournies pour m'insinuer dans sa confiance, n'ont servi qu'à le dégoûter de mes conseils; &, ce qui a précipité ma perte, c'est qu'en cherchant avec trop d'ardeur à découvrir ses endroits foibles, je lui ai découvert imprudemment tous les miens.

Ma vanité mortellement blessée de cette résistance, auroit suffi seule pour me le rendre odieux. Mais il attisa le feu lui-même, en raillant ma méthode & mes soins. Il en fit des Contes agréables à Saint-Cloud; & le jugement d'un homme pour qui Madame avoit pris de l'estime, devenant bientôt la regle de tous ceux qui étoient assidus à cette Cour, si je ne vis pas baisser tout-d'un-coup ma faveur, je m'apperçus du moins que je ne la devois plus qu'au ridicule

de mon caractere, c'est-à-dire, à quelque chose de plus piquant pour moi que le mépris. Que n'aurois-je pas fait dès ce moment pour ruiner un ennemi si dangereux ! Ma haine s'irritoit encore de son indifférence. J'étois furieux de le voir travailler à ma perte sans qu'il parût s'occuper du mal qu'il me causoit, ni m'estimer assez pour faire attention si j'étois offensé de ses railleries. Avec la protection de Madame qui se déclaroit pour lui dans toutes sortes d'occasions, il m'étoit difficile de l'attaquer ouvertement ; mais j'entrepris de lui causer, par des voies secretes, toutes les mortifications auxquelles j'avois reconnu qu'il pouvoit être sensible, en me réservant le plaisir de lui faire connoître, tôt ou tard, que c'étoit de ma main dont il avoit reçu le coup. Vous le confesserai-je ? J'eus la cruelle humiliation de voir tourner toutes mes entreprises à ma honte. Je ne fis pas une démarche dont le succès pût me flatter un moment. Il sembloit que, par des ouvertures imprévues, la fortune lui préparât toujours quelque moyen de rompre mes desseins ; & pour comble de disgrace, je remarquai trop sensiblement que dans les difficultés que je trouvois à réussir, il entroit toujours quelque chose de ces fatales raisons qui avoient allumé ma haine : l'opinion qu'on avoit eue de moi étoit changée ; & dans les occasions mêmes où je me couvrois du prétexte de la Religion, il m'étoit aisé de voir que ceux à qui j'en avois imposé long-temps sous ce voile, me soupçonnoient d'agir par d'autres motifs.

Enfin, la mort de Madame me fit sentir si vivement ma chûte, par le refroidissement absolu de ceux qu'un reste de faveur, dont j'avois su conserver l'apparence auprès d'elle, soutenoit encore jusqu'à un certain point dans mes intérêts,

que je perdis l'espérance de me rétablir jamais dans la considération d'où j'étois tombé. Je m'apperçus en même-temps que le mal avoit gagné jusqu'à mes Supérieurs, & quelques avis généraux que je reçus d'eux sur ma conduite, me firent comprendre que j'étois mal dans leur esprit. L'inquiétude où me jetta cette découverte, jointe à mes desirs de vengeance, qu'elle servit encore à redoubler, me conduisit à une résolution si affreuse, que je ne puis vous l'apprendre sans confusion. Elle se forma par degrés. Je pensai d'abord à percer le cœur de mon ennemi par l'endroit le plus sensible, en lui enlevant une jeune personne qu'il se croyoit à la veille d'épouser, & à passer dans quelque pays libre avec ma proie. J'avois toujours eu pour cette aimable fille des sentiments que la bienséance de mon état m'avoit forcé de vaincre : ainsi je satisfaisois tout-à-la-fois mon amour & mon inclination. Mais de nouvelles lumieres, auxquelles je me fiai trop imprudemment, me firent ajouter horreur sur horreur. J'appris que M. Cleveland étoit engagé depuis long-temps dans un autre mariage, & qu'après avoir été séparé de sa femme, il étoit prêt à se réconcilier avec elle. C'étoit assez qu'il s'en fît un bonheur pour me rendre ardent à le traverser. Je résolus de lui enlever cette épouse même, que je ne connoissois pas, & de la livrer à l'homme du monde qu'il avoit le plus de raison de haïr. Le Ciel a permis que celui à qui je la destinois, fût mon ennemi beaucoup plus que le sien, puisque c'est par sa trahison que je perds la vie, avec le fruit de tous mes desseins. Mais possédé de ce furieux projet, je pris des mesures qui devoient le rendre infaillible, jusqu'à dépêcher un homme à Rouen, pour m'assurer de toutes les circonstan-

ces. Hier, à la même heures où nous sommes, je croyois mon triomphe certain, par la disposition favorable des événements, lorsqu'étant retourné au Collége, mes Supérieurs me déclarerent, avec mille reproches humiliants, qu'ils me chassoient de l'Ordre, & que, si je me rendois justice au fond du cœur, je devois trouver cette punition trop douce. Je tremblai pour mes plus importants secrets, que je crus découverts. Cependant quelques mots d'explication m'ayant fait connoître qu'ils n'avoient pas été pénétrés, je me consolai de ma honte par l'utilité même dont elle pouvoit être pour ma vengeance. On ne me déguisa point à qui j'étois sacrifié; ma rage redoubla jusqu'à me faire souhaiter de pouvoir étrangler de mes propres mains les deux enfants de mon ennemi, pour lui rendre funeste le petit avantage qu'il obtenoit sur moi; mais ce transport cédant au soin de ma sûreté, je pris l'horrible parti que je vous ai déclaré, & je suis sorti ce matin avec la cruelle satisfaction d'en espérer le succès.

Son discours fut interrompu par l'arrivée du Prêtre qu'on avoit appellé pour le confesser; & sentant lui-même qu'il n'avoit plus un moment à perdre: dispensez-moi, ajouta-t-il, en se baissant vers l'oreille du Comte, de vous raconter ce qui est inutile à la réparation de mes fautes, & ce que vous pouvez apprendre de celui dont le Ciel s'est servi pour les punir; ce qui me reste à faire est de me jetter de cœur aux pieds de M. Cléveland & de tous ceux que j'ai offensés. Malheureux crime, dont l'unique fruit est un si terrible & si prompt châtiment! Les remords qui commençoient à le presser, l'auroient rendu plus éloquent sur son repentir, si Milord Clarendon ne lui eût conseillé de réserver toutes ces exclamations pour son Confesseur. Le sort

d'un si méchant homme, lui inspirant peu de compassion, il ne daigna point lui faire d'autre réponse. Mais, ayant trouvé Gelin qui l'attendoit à la porte, il crut, sans le connoître autrement que par ce récit, qu'un service aussi important que celui qu'il m'avoit rendu, méritoit les remerciements qu'il lui fit en mon nom. Il lui proposa même de les venir recevoir de ma propre bouche, & surpris de l'air de confusion avec lequel il s'en défendoit, il auroit été curieux d'apprendre d'où lui pouvoit venir cette crainte de me voir, après m'avoir servi avec tant de zele, s'il n'eût été beaucoup plus pressé par l'envie de m'apporter des nouvelles si intéressantes.

Le soin qu'il avoit pris en commençant sa relation, de me déclarer que les incidents qu'il avoit à m'apprendre, s'étoient heureusement terminés, me la fit entendre avec moins d'inquiétude que de surprise & d'admiration. D'ailleurs, sa prudence lui avoit fait supprimer ce qui concernoit mes enfants, & se reposant sur le zele & la conduite du domestique qu'il avoit envoyé au Collége, il avoit remis à faire le lendemain lui-même le voyage de Paris, pour s'informer, par ses propres yeux, s'il ne restoit rien à craindre pour eux ; de sorte qu'après avoir remercié le Ciel de la protection qu'il m'avoit accordée, il ne me resta point d'autre trouble que celui que je pouvois ressentir encore du retardement de Fanny.

❋



HISTOIRE
DE
M. CLEVELAND.



LIVRE DOUZIEME.



LA nuit commençoit à devenir obſcure, & de quelqu'effort que j'euſſe beſoin pour modérer juſqu'au lendemain mes empreſſements, on me fit aiſément comprendre que mon épouſe ne devoit point être expoſée dans les ténebres aux ſuites d'une aventure qui n'étoit pas encore bien éclaircie. Trois de nos ennemis s'étoient ſauvés. Leur Chef même étoit encore à redouter ; & ma ſœur, qui avoit peine à ſe perſuader ce qu'on lui racontoit du repentir & de la généroſité de Gelin, étoit portée du moins à craindre qu'une converſion ſi récente ne fût capable de ſe démentir. Fanny étoit dans un aſyle inviolable, où la recommandation du Comte, & la compagnie de Madame de L***, lui faiſoient une autre ſorte de ſûreté. Je convins que, juſqu'au jour ſuivant, il ſuffiſoit de lui dépêcher un de mes gens, pour la délivrer de l'in-

quiétude qui lui devoit rester du départ de Milord, & pour dissiper toutes les défiances qu'elle avoit encore du renouvellement de mon estime & de ma tendresse. Cependant je déclarai à mon tour, que mes forces ayant recommencé si heureusement à me servir, le premier usage que j'en voulois faire étoit pour aller au-devant d'elle, & que j'étois résolu de me mettre dans le carrosse qui l'iroit prendre à Saint-Germain. On consentit à cette proposition. Elle servit même à ranimer la joie dans notre assemblée, & tout le monde s'offrit ardemment à m'accompagner.

Il étoit si tard, que la fraîcheur de la nuit pouvant m'être incommode, on me pressa de quitter un lieu où j'étois découvert. En y consentant, je proposai au Comte de Clarendon de me recevoir dans son carrosse, & de laisser marcher la compagnie devant nous dans les autres voitures. Je brûlois d'envie de répandre les sentiments de mon cœur dans le sein de ce vertueux ami. En vain Cecile, renouvellant ses caresses & me serrant les mains avec transport, souhaita de ne pas prendre d'autre voiture que la mienne. J'admirois qu'elle continuât de paroître si passionnée, & j'attribuois cette liberté de sentiments à une espece d'affectation qui pouvoit venir de l'effort même qu'elle se faisoit pour les vaincre. Mais, quoique je me sentisse toujours un tendre penchant pour elle, la difficulté de démêler tout d'un-coup s'il pouvoit s'accorder avec une autre passion qui avoit repris son ancien ascendant, & dont ma volonté même me faisoit une loi aussi forte que le devoir, me rendit moins complaisant que je ne l'eusse été peu de jours auparavant dans la même occasion. Je la priai de consentir que je demeurasse seule avec le Comte, à qui j'avois plus d'une affaire à communiquer. Il

entra lui-même dans mes vues, & me recevant dans son carrosse, il donna ordre à son cocher de nous conduire lentement.

Que j'avois en effet de choses importantes à lui confier ! Cher Comte, lui dis-je aussi-tôt avec un mouvement de tendresse qui ne pouvoit être égalé que par mon respect, votre généreuse bonté ne me laisse plus rien de libre à vous offrir, & lorsque je fais profession de vous être attaché pour toute ma vie, je sens que ce n'est pas vous rendre tout ce que je vous dois. Mais je pense moins à compter les devoirs de ma reconnoissance qu'à les augmenter. J'ai besoin, non-seulement de votre secours au-dehors, dans un pays où la mort de Madame me laisse sans protection, mais encore de tous les conseils de votre prudence, & de tous les conseils de votre amitié, pour rétablir l'ordre & la paix dans les mouvements de mon cœur. J'attends de vous cette double faveur, & des deux côtés ma confiance est égale. Ensuite, sans lui laisser le temps de me répondre, je commençai par lui exposer, en peu de mots, les inquiétudes qui me restoient de tant d'événements extraordinaires dont il m'avoit raconté lui-même une partie, & le peu de sûreté que je voyois pour ma famille au milieu de ces nouvelles alarmes.

Mais je n'avois fait mon prélude de cet article, que pour passer rapidement sur l'objet qui m'occupoit le moins. Je conçois bien, ajoutai-je en prévenant encore sa réponse, que, si la justice du Ciel m'a délivré du plus dangereux de mes ennemis, je dois peu redouter ceux qui n'emploieront point l'artifice & la trahison pour me perdre. Mais, en supposant que je n'aie à me défendre que des périls communs, où trouverai-je assez de liberté d'esprit pour les prévoir & pour

les évites? car je confesse que dans le tumulte de toutes les affections de mon cœur, il me reste peu de fond à faire sur ma prudence. Et prenant cette occasion de cet aveu pour entrer dans la description de tous les mouvements qui m'agitoient, je commençai une peinture qui fixa l'attention du Comte par sa nouveauté. Je n'ai jamais goûté, lui dis-je, de bonheur assez pur pour avoir eu le cœur éprouvé par la joie. Ainsi, je me trouve comme à l'entrée d'un pays inconnu, & j'ai peine à choisir mes termes pour vous exprimer ce que je n'ai jamais senti. Ajoutez que la situation d'où je sors augmente ma surprise & mon trouble, par l'extrême opposition de l'état où je suis, à celui dont le Ciel m'a délivré, mais dont le souvenir m'est encore présent. Figurez-vous donc un homme qui, dans le même instant qu'il se trouve soulagé d'une affreuse oppression, passe tout-d'un-coup dans un état si libre, que, ne sentant plus rien qui lui résiste, il appréhende au contraire que, faute d'être serré ou appuyé, chaque pas qu'il va faire dans le vuide, ne l'expose à quelque chûte dangereuse. Il marche avec une légéreté qui le fait trembler; & le mouvement qui l'entraîne est si rapide, qu'il reconnoît à peine ce qui se présente autour de lui. Ou, si je puis me faire entendre par une image encore plus sensible, représentez-vous quelqu'un qui, tombant tout-d'un-coup au fond d'un fleuve, tâcheroit de s'y fixer malgré la force de l'eau qui le souleve de tous côtés, & qui, perdant terre à tous moments, craindroit que tous ses efforts ne pussent le défendre contre le courant qui est prêt à l'emporter. Il résiste de tout son pouvoir, mais s'il cede enfin, c'est pour rouler à l'aventure dans un torrent où il se perd, à mesure que sa raison se trouble & que ses forces s'épuisent.

Réunissez tous les traits de ces deux peintres. C'est ce que j'éprouve, depuis que des preuves & des lumieres auxquelles je n'ai pu résister, m'ont fait changer de disposition à l'égard de mon épouse. Tous mes mouvements sont des transports. Ils m'entraînent avec une violence & une confusion inexprimables. Je passe si rapidement de l'un à l'autre, qu'ils paroissent presents tous ensemble à mon ame, quoiqu'elle n'y distingue rien dans l'ivresse qu'ils lui communiquent. A peine suis-je capable de quelqu'attention pour ce qui se passe à mes yeux. Enfin je dois être épouvanté de ma situation, si ce que j'éprouve n'est pas la marque d'un bonheur si nouveau pour moi, qu'il est au-dessus de mes expressions & de mes idées.

Mais quelle apparence aussi, continuai-je, que ce qui ne devroit servir qu'à me procurer une douce tranquillité, après les longues épreuves où le Ciel a mis ma constance, soit encore accompagné de tant de trouble & d'agitation ? Apprenez-moi, Milord, ce que je dois penser moi-même de l'état où je suis. Et ce n'est point assez de m'éclairer sur ma situation, si vous ne me faites voir en même temps quelque jour pour me conduire, ou plutôt, si vous ne prenez la peine de me guider vous-même, avec la bonté que je vous connois, & les lumieres d'une Philosophie plus heureuse que la mienne.

Je m'arrêtai pour lui laisser la liberté de me répondre. Il me regardoit, autant qu'il pouvoit s'aider de quelques foibles rayons qui nous venoient de la Lune, & le ton agité de ma voix servant encore plus que le mouvement de mes yeux & de mon visage à lui faire comprendre ce que j'avois tâché de lui expliquer, il parut d'autant plus surpris d'une si étrange confidence, qu'il ne connoissoit encore qu'imparfaitement

mon caractere. Cependant, après m'avoir confessé que de la maniere dont la fortune avoit conduit les événements de sa vie, il avoit eu peu d'occasions de connoître la joie par ses excès, il ajouta que, sur la seule idée qu'il s'en formoit, il concevoit sans peine une partie de ce qu'il venoit d'entendre. Cette dissipation, que je nommois légéreté, & que j'aurois pu, me dit-il, nommer aussi bien égarement d'esprit & oubli de soi-même, lui paroissoit convenir assez à la nature de cette passion. Car, de même que la douleur cause à l'ame une espece de resserrement, & la porte à se recueillir en elle-même par la crainte de ce qui la blesse, la joie, au contraire, qui suppose exemption de peine & de danger, la porte à s'étendre avec une certaine confiance, & lui fait même trouver d'autant plus de douceur à s'écarter ainsi de son centre, que chaque mouvement qu'elle fait au-dehors, est comme un nouveau témoignage de sa sûreté. Mais, quand il seroit vrai qu'en se répandant avec si peu de précaution, elle n'eût rien à risquer pour le bonheur dont elle jouit, elle y perd du moins de ses forces, qui consistent dans le pouvoir de se connoître & de se modérer sans cesse : & c'est de là sans doute, ajouta le Comte, que vient cette légéreté, ou plutôt cette foiblesse que vos deux comparaisons n'ont pas mal expliquée.

Vous trouvez, reprit-il, que votre situation vous cause de l'embarras, & vous me demandez des remedes contre un mal qui vous paroît pressant. Ah ! cher Cléveland, j'en ai découvert un qui vous feroit bientôt aussi salutaire qu'à moi, si l'application en étoit aussi prompte que la vertu en est infaillible. Ce qui m'a guéri de l'ambition vous guériroit de mille autres maladies de l'ame qui ne peuvent être plus violentes. Mais ce n'est

pas l'ouvrage d'un moment. Mon exemple vous apprendra quelque jour que, pour ceux qui desirent sincérement la paix de l'esprit & du cœur, en quoi je fais consister la santé de l'ame, il y a des ressources dans nous-mêmes dont le succès n'est jamais incertain.

Quoi, interrompis-je avec étonnement, vous connoissez à la Philosophie des armes plus fortes que celles dont j'ai fait jusqu'aujourd'hui un si malheureux usage ? Eh ! dans quelles ténebres les tient-elles cachées, pour me les avoir dérobées si cruellement ? Qui vous empêche du moins de me les découvrir aujourd'hui ? Croyez-vous qu'après un long exercice de ses maximes, je puisse manquer de pénétration pour les entendre, ou de facilité pour en commencer l'usage ? Non, me répondit-il d'un air rêveur ; mais, si je me rappelle bien ce que vous devez vous souvenir de m'avoir confié à Orléans, vos principes n'ont rien qui ressemble à ceux que je veux quelque jour vous proposer ; &, ne pouvant en espérer si-tôt le moindre fruit, je pensois à vous trouver aujourd'hui quelque secours présent contre le mal dont vous vous plaignez. Il me semble, continua-t-il, que vos emportements de joie, & cette confusion d'idées & de sentiments qui en est l'effet, peuvent recevoir un remede qui n'est pas fort éloigné de vous. Si vous êtes plus sensible qu'un autre au bonheur, songez que vous ne l'avez pas été moins à l'infortune. Le souvenir de l'état dont vous êtes à peine sorti, me paroît une balance plus qu'égale pour toutes les douceurs que le présent vous assure, & que l'avenir peut vous promettre. Est-il possible qu'on s'abandonne si librement aux transports de la joie, quand ils viennent de si près à la suite de la douleur ?

Mais que dis-je ? Etes-vous certain, ajouta-t-il, qu'un pas que vous avez fait vers la félicité, vous en assure absolument la possession ? Eh ! jugez-en par les nouveaux dangers dont le Ciel vous préserve aujourd'hui. Un instant pouvoit vous replonger dans tous les maux dont vous vous êtes cru délivré.

Je ne veux pas le dissimuler. Cette espece de menace qui n'avoit que trop de vraisemblance après le péril que j'avois couru le même jour, & lorsque l'abscence de Fanny m'exposoit encore à mille sortes d'alarmes qui se présenterent tout-d'un-coup à mon imagination ; cette prédiction obscure de la perte d'un bien, dont la grandeur même étoit comme la mesure du désespoir que je devois craindre de sa privation, méla plus d'amertume à mes sentiments, qu'il n'en falloit pour rabattre les excès de ma joie. J'allois remercier Milord Clarendon d'un secours qui surpassoit peut-être ses espérances ; mais, profitant de mon silence pour continuer son discours : vous ne me répondez pas, reprit-il, & si c'est votre sécurité qui vous rend inaccessible à toutes sortes de craintes, je confesse que vous en devez remercier le Ciel comme d'un surcroît de bienfaits. Vous jouissez d'ailleurs d'une partie de vos desirs, j'en conviens, ajouta-t-il, & l'heureux hazard qui vous rend une fille aussi aimable que Cecile, est comme un gage de la fortune qui ne lui permet plus de se démentir en votre faveur. Mais je suppose votre bonheur au comble, par tout ce qui peut flatter le cœur d'un pere & d'un mari : croyez-vous donc qu'il ne vous reste pas d'autres maux à craindre que ceux que vous avez éprouvés ? Les infirmités de la nature, dont votre épouse & votre fille ont été jusqu'à présent

garanties, la mort même qui doit tôt ou tard vous séparer d'elles, sont-ce là des malheurs contre lesquels vous puissiez parfaitement vous assurer ? Sans être aussi ardent que vous dans mes transports, & partagé par une passion qui avoit pris sur moi beaucoup plus d'ascendant que la tendresse, j'ai ressenti ce qu'il en coûte à perdre une épouse, & à trembler pour une fille qu'on a de plus justes raisons d'aimer.

Ce langage étoit trop clair, sur-tout dans la bouche d'un homme qui avoit autant de facilité & de justesse d'expression que le Comte, pour ne me pas causer une juste surprise. Tout éloigné que j'étois encore d'en pénétrer le véritable sens, je me sentis d'autant plus porté à lui en demander l'explication, qu'après le dessein que j'avois eu d'épouser Cecile, il me paroissoit important d'approfondir quelle sorte de sentiments l'on me croyoit encore pour elle. Le Comte s'apperçut sans peine, à la forme de ma question, qu'on m'avoit déguisé qu'elle étoit ma fille ; &, quoiqu'embarrassé à deviner la cause de cette réserve, la crainte de s'être engagé avec quelque imprudence, lui fit donner un tour si équivoque à sa réponse, que je la pris du côté conforme à mes préjugés. Ainsi, les soupçons obscurs qui avoient peut-être commencé à naître dans mon esprit, s'évanouirent sans y laisser aucune trace. Milord fit retomber habilement mes réflexions sur le premier sujet qui nous avoit occupés ; &, s'il ne parvint point par la sagesse de ses conseils à m'inspirer toute la force dont j'avois besoin, il me fit du moins une espece de rempart de la bienséance, qui ne me permettoit plus, après tant de raisonnements & d'exhortations, de laisser paroître à ses yeux toute ma foiblesse.

Ce discours tout foible qu'il étoit lui-même,

fut le seul à qui je dus, non-seulement des apparences de modération dont je ne me croyois plus capable, mais assez de liberté dans les fonctions de mes organes pour régler au-dehors ce que je devois à l'amour & à la nature, sans paroître trop froid par une vaine affectation de constance, ni trop impétueux dans l'expression de mes transports. Je répare par cette confession l'imposture de mes sens, qui firent alors un faux honneur à ma raison ; car, à quel trouble n'étoit-elle pas livrée, tandis qu'elle paroissoit les gouverner avec cet empire ? La scene à laquelle je touche, n'a pas été prévue. J'aurois fait perdre quelque partie de ses charmes à mes Lecteurs, si je ne leur avois ménagé le plaisir d'une surprise, qui servira peut-être mieux que tous mes termes à leur donner quelque idée de la mienne.

J'arrive avec le Comte à la porte de ma maison, & je remarque que les appartements sont illuminés par un nombre extraordinaire de flambeaux. Le grand nombre d'étrangers que j'avois chez moi étoit une raison qui m'auroit empêché de porter mes conjectures plus loin, si Monsieur de L***, qui s'étoit dérobé de la compagnie pour m'attendre dans la Cour, ne se fût présenté brusquement à la portiere du carrosse. Il me saisit la main. Descendez, me dit-il, & venez satisfaire promptement l'impatience d'une tendre & fidelle épouse. Madame Cléveland compte tous les moments qui la séparent de vous. Elle est ici depuis une heure avec ma femme ; &, profitant du silence où me jettoit mon étonnement, il me raconta que Fanny s'étoit lassée vers la fin du jour d'attendre Milord Clarendon à Saint-Germain. L'ardeur de se revoir dans ma maison, jointe à son inquiétude pour sa fille, lui avoit fait emprun-

ter une chaiſe de poſte, dans laquelle elle s'étoit miſe avec Madame de L*** ; &, comme elles ſoupçonnoient que le retardement du Comte n'étoit pas ſans quelque ſorte de raiſon, au lieu de ſuivre le grand chemin, qui pouvoit les expoſer à quelque fâcheuſe rencontre, elles avoient pris par les hauteurs de Marly. Madame de L*** connoiſſoit toutes les routes qui étoient dans le voiſinage de ſa maiſon. Enfin, elles étoient arrivées heureuſement à la mienne, preſqu'au moment que la compagnie qui m'avoit précédé.

Une rencontre ſi agréable avoit tellement diſpoſé tous les eſprits à la joie, que, pour donner un air de fête au reſte de cet heureux jour, ma ſœur avoit cherché dans ſon imagination tout ce qu'elle avoit cru propre à réjouir l'aſſemblée. Elle avoit donné ordre que toute la maiſon fût éclairée avant mon retour ; &, faiſant entrer Fanny & Cecile dans ſes vues, elle les avoit engagées à relever leurs charmes naturels par tous les ornements que le temps & le lieu avoient pu leur fournir. Avec le deſſein de célébrer notre bonheur commun par cette pompe, elle avoit l'eſpérance qu'un peu de tumulte & de diſſipation ſerviroient à modérer mes premiers tranſports. Fanny elle-même, quoique ſupérieure à toutes les affectations de parure dont ſe nourrit la vanité des femmes, s'étoit laiſſée perſuader aiſément que je lui tiendrois compte du redoublement de ſes ſoins pour me plaire ; & la tendre paſſion qu'elle avoit pour ſa fille, lui faiſant ſouhaiter de la voir paroître aux yeux de l'aſſemblée dans tout ſon éclat, elle avoit employé avec complaiſance de ſes propres mains à la parer, tandis que les autres Dames lui avoient rendu le même ſervice.

Dom Thadeo, témoin de ces préparatifs, s'étoit efforcé de ſeconder les intentions de ma

sœur, par diverses galanteries qui étoient peut-être copiées de quelque Roman de sa nation, il s'étoit couvert du plus magnifique de ses habits, qu'il avoit relevé de plusieurs ajustements extraordinaires; &, s'étant coëffé encore plus galamment, il prétendoit représenter le Dieu de l'Hymen, qui s'étoit fait accompagner de sa Cour, pour briller chez moi dans toute sa gloire. La fille de ma sœur avoit été changée en amour; il la tenoit liée de plusieurs rubans, avec un air d'autorité aimable, qui marquoit, autant que des chaînes si douces, à quelle sorte d'empire il avoit été assujetti. Tous mes domestiques avoient reçu de lui chacun leur rôle, & s'étoient vêtus d'habillements bizarres dont il avoit été l'inventeur. L'un représentoit la fidélité, l'autre la constance; enfin tous les attributs de la vertu & de la félicité. Fanny avoit été placée au milieu de cette Cour avec sa fille, & le Dieu avoit sa place au-dessous d'elle, pour marquer qu'il étoit soumis lui-même à celle dont le bonheur étoit son ouvrage.

Il ne manquoit que de la musique à la fête; mais, par une précaution qui seroit peu vraisemblable dans tout autre voyageur qu'un Gentilhomme espagnol, Dom Thadeo avoit un luth dans sa malle, & le touchoit avec assez d'agrément. On profita du temps que Monsieur de L*** employoit à me faire une partie de ce récit, pour le prendre derriere le carrosse du Comte; & M. de L***, qui n'avoit point été prévenu sur cette circonstance, parut aussi surpris que moi d'entendre les premiers accords. Voilà, me dit-il en souriant, de nouveaux effets du zele de vos amis. On pensoit d'abord à vous surprendre par la vue de ce spectacle, mais j'ai cru que ce seroit vous obliger que de m'échapper secrétement pour vous en avertir.

L'ouverture de ce discours m'avoit frappé jusqu'à suspendre tout-d'un-coup l'usage de mes sens, & peut-être touchois-je de bien près dans ce moment à toutes les extrémités que j'appréhendois pour ma santé & ma raison. Cependant, soit que mon attention vint ensuite à se partager comme ma sœur l'avoit prévu, par la variété & l'agrément des images qui m'étoient présentées, soit qu'à l'égard des sentiments comme des idées, l'ame soit quelquefois capable de renfermer son action dans elle-même, sans aucune communication avec les organes du corps, il est certain que, loin de me trouver affoibli par l'excès de ma joie, je me sentis une vivacité & une ardeur qui marquoient de l'augmentation dans mes forces. Le trouble qui me restoit dans cet état n'avoit rien qui sentît la contrainte. Allons, Milord, dis-je au Comte, en le pressant de descendre, vous serez témoin de mon bonheur; les plaisirs que l'amitié vous fera partager avec moi m'en deviendront encore plus chers. Je remarquai sa surprise en me voyant cet air libre qui étoit différent de tout ce que je lui avois fait appréhender, & j'admirois moi-même que le Ciel eût dissipé si heureusement toutes mes craintes.

A me voir traverser légérement la Cour, qui m'auroit pris pour ce même homme qui se croyoit quatre jours auparavant à la derniere heure de sa vie, & qui n'attendoit plus rien de la nature non plus que de la fortune & de l'amour? Prodige de la joie qui surpasse ceux que j'ai racontés de la douleur! Est-ce ici que je commencerai à remercier le Ciel, & que j'abandonnerai mon cœur à tous les mouvements de sa reconnoissance? Mais je ne connoissois encore qu'une partie de ses bienfaits; & que me resteroit-il pour expri-

mer mes transports, si j'employois toute la force de mes sentiments avant que d'avoir expliqué toute l'étendue de mon bonheur.

J'arrivai à la porte de cette heureuse Chambre où les délices de mon cœur étoient renfermées. Milord Clarendon, qui m'avoit offert inutilement le bras pour entrer dans la maison, me pressa encore de l'accepter, en approchant de la compagnie qui s'étoit levée pour nous recevoir. Non, cher Comte, lui dis-je d'un ton passionné, je me suis trop défié de l'amour, & je n'ai pas assez connu mes forces. Ah! si le cœur de Fanny est à moi, ajoutai-je en continuant de m'avancer vers elle, & d'une voix assez haute pour en être entendu, il me reste aussi peu d'alarmes pour ma santé que pour mon bonheur. Elle voulut faire quelques pas vers moi, &, quoique j'affectasse de mesurer les miens, le premier mouvement qu'elle se donna, alloit me faire oublier toute bienséance pour me précipiter dans ses bras, lorsque s'étant arrêtée d'un air languissant, elle se remit sur la chaise. Ma sœur, qui lui supposa quelque foiblesse, me coupa aussi-tôt le passage pour voler à son secours, en me priant de modérer un moment mon impatience. Je demeurai au milieu de la chambre, c'est-à-dire, à quatre pas d'elle, les yeux fixés sur son visage où je voyois couler ses pleurs qui s'entresuivoient rapidement, & n'osant presque respirer dans l'incertitude où j'étois si elle n'avoit pas perdu la connoissance.

Elle revint sur le champ à elle-même; mais, après avoir poussé quelques soupirs, qui parurent un peu la soulager, elle tourna la tête vers sa fille qui étoit à côté d'elle, & elle se mit à l'embrasser en l'arrosant de ses larmes. Ma sœur l'exhortoit à s'occuper plutôt de sa joie, tandis

que Milord Clarendon, qui n'étoit pas beaucoup plus sûr de ma constance, me pressoit de m'asseoir avec lui. Je me rendis à son conseil, mais par un motif fort différent du sien. Ces pleurs que je voyois verser à Fanny, & cette affectation d'embrasser Cecile, me parurent un langage secret dont je crus entendre le sens ; je le pris pour un reproche de l'espece d'infidélité que je lui avois faite en faveur de cette aimable fille, & pour un reste de crainte, du côté d'une rivale dont elle connoissoit les charmes. J'aurois dû penser au contraire que ce n'est point par des caresses si tendres qu'on marque ses inquiétudes à une rivale redoutée ; mais mon cœur, porté de lui-même à s'accuser, & trop convaincu par de fatales expériences de la délicatesse de mon épouse, ne me fournit rien qui fût capable de me rassurer contre cette idée.

Cependant Dom Thadeo prit ce moment pour s'approcher de moi ; &, m'environnant avec ses acteurs, il joignit à la fête un ornement auquel personne ne s'attendoit. Avec beaucoup de facilité naturelle à s'exprimer, il avoit composé presque sur le champ un discours fort ingénieux, où, par une allusion agréable à son rôle, il rappelloit toutes mes aventures, en les faisant passer pour autant d'épreuves auxquelles il avoit voulu mettre ma fidélité & ma tendresse. Je l'écoutai d'abord avec peu d'attention ; &, plein de l'idée qui m'étoit venue à l'esprit, je tenois les yeux continuellement tournés vers mon épouse pour observer les suites du sentiment que je lui attribuois encore. Elle me regardoit elle-même avec une tendre langueur ; &, surprise du parti que j'avois pris de m'asseoir avant que de m'être avancé jusqu'à elle, son visage portoit quelques marques de craintes & d'embarras. Elle

tenoit la main de sa fille dans les siennes. Elle la serroit de temps en temps; &, se tournant vers elle, elle lui disoit quelques mots, que Cecile paroissoit recevoir avec étonnement. Le préjugé qui m'occupoit toujours ne m'empêchoit pas de contempler avidemment tous ses traits. Sa beauté avoit un éclat qui ne peut être comparé à rien, & rélevée comme elle étoit par une parure brillante & par la lumiere d'une infinité de flambeaux, elle auroit fait confesser à tout l'univers qu'on n'a jamais peint les Divinités avec plus de perfections & de graces. Le voisinage même de Cecile ne lui faisoit rien perdre : s'il y avoit quelque différence entr'elles par la taille, qui étoit un peu plus épaisse & plus haute dans mon épouse, c'étoit la même proportion & la même noblesse. On les eût prises pour les deux sœurs, entre lesquelles quelques années de plus ou de moins ne mettoient point encore d'inégalité.

Malgré la complaisance que je devois à la politesse de Dom Thadeo, combien de fois fus-je prêt à l'interrompre pour me livrer à tous les transports de mon cœur ? Car la fermeté que j'avois portée jusqu'alors au-delà de ma propre espérance, recommençoit à m'abandonner, & je fus obligé de reconnoître encore que ce n'étoit point de la force de mon esprit que j'avois tiré du secours contre mes sentiments, puisqu'une légere crainte dont la cause ne subsistoit que dans mon imagination, me faisoit retomber dans toutes les agitations que je croyois avoir évitées. C'est cette instabilité même & cette variété de mouvements & de situations que je donne ici pour témoignage & pour confession de ma foiblesse. Cependant je résistois encore ; &, retenu par une espece de honte qui venoit des réflexions dont je croyois mon épouse occu-

pée, autant par la bienséance, qui étoit un autre frein pour moi dans une assemblée si nombreuse, j'aurois peut-être sauvé les apparences jusqu'à la fin, si, en m'efforçant par intervalles de donner quelque attention au discours de Dom Thadeo, je n'eusse été frappé de plusieurs circonstances sur lesquelles il pesoit particuliérement. Rempli comme il étoit lui-même de sa passion pour Cecile, il ne put toucher cette partie de mon Histoire, sans relever mon bonheur par des figures éclatantes. Cette merveilleuse faveur du Ciel qui m'avoit conservé une fille si aimable au milieu de tant de dangers, qui l'avoit amenée si heureusement en France avec Madame Riding, qui, lui ayant fait trouver un asyle & la plus noble éducation chez Monsieur de L***, m'avoit accordé si long-temps la satisfaction de la voir & le plaisir de l'admirer sans la connoître, pour me conduire, comme par degrés, au bonheur inestimable de retrouver tout-d'un-coup mon sang, & l'objet de ma plus juste tendresse dans une personne qui méritoit les adorations de tout l'Univers; enfin, sa joie, la mienne, celle de mon épouse & de mes amis, le triomphe de tant de sentiments qui venoient de la même cause & de la gloire que Dom Thadeo trouvoit à leur servir d'interprete, furent autant d'articles sur lesquels il continua d'exercer son éloquence.

Les premiers termes qui avoient pu me donner quelque idée de mon bonheur, m'avoient réveillé comme d'une léthargie, &, prêtant l'oreille avec une ardeur dont la cause n'étoit pas bien éclaircie encore, j'avois compris par degrés de quel espoir on sembloit prendre plaisir à me flatter. Les expressions de l'Orateur devenant ensuite si claires, qu'il ne m'étoit pas permis d'y

trouver la moindre équivoque, j'avois frémi d'une pensée qui me transportoit dans un nouvel ordre de choses, & qui me sembloit tout changer autour de moi. N'osant néanmoins m'en rapporter si-tôt, ni à ce que je venois d'entendre, ni à l'impression que je ressentois, je tâchai de me rappeller tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport au sujet de mon agitation, & je tombai dans un certain effroi à mesure que j'ouvris les yeux sur diverses circonstances qui s'accordoient à m'y faire trouver de la vraisemblance; l'arrivée de Madame Riding, les premiers compliments de M. de L*** & du Comte de Clarendon, les caresses passionnées de Cecile, celles que je lui voyois recevoir continuellement de Fanny, & plus que tous ces témoignages extérieurs, les mouvements de tendresse dont je n'avois pu me défendre pour elle : en un mot, la voix de la nature, qui s'étoit déguisée sous tant de formes, & qui redevint plus puissante que jamais en acquérant la liberté d'éclater, toutes ces circonstances rapprochées & comparées ensemble, me mirent dans un jour qui ne me laissa plus d'accès aux moindres ténebres. Je fus ébloui de cet amas de lumieres, & la conclusion d'une vérité si charmante fut de me lever avec une vîtesse qui seroit représentée foiblement par celle d'un éclair, & de me précipiter aux genoux de Fanny & de Cecile. Les Acteurs qui m'environnoient, furent rudement choqués sur mon passage, & Dom Thadeo, effrayé de cet emportement, demeura la bouche ouverte au milieu de son discours.

Qu'on ne me demande point la peinture de la tendresse ou de l'étonnement des autres, lorsque je manque ici de forces & de lumieres pour décrire mes propres sentiments. Cecile étoit as-

fiſe près de ſa mere. J'ouvris les bras pour les embraſſer enſemble ; & , les ſerrant avec une ardeur qui ne peut être exprimée , je baiſſai paſſionnément la tête ſur leurs genoux , pour y étouffer mille exclamations tumultueuſes , qui n'auroient pas manqué d'accompagner mes tranſports. Je leur entendis pouſſer un cri , qui venoit apparemment de l'impétuoſité de leur joie. Ce fut la derniere obſervation dont je me trouvai capable , car je perdis la connoiſſance auſſitôt par un évanouiſſement qui auroit ſans doute été mortel , ſi le Ciel n'eût fait un miracle pour ma conſervation. Ma Sœur , qui s'en apperçut la premiere , accourut à moi toute alarmée. Elle pouvoit juger mieux qu'un autre d'un accident dont elle connoiſſoit particuliérement la cauſe. Son premier ſoin fut de m'arracher des bras de mon épouſe & de ma fille , qui m'embraſſoient avec un mélange paſſionné d'inquiétude & de tendreſſe ; & , leur faiſant conſidérer ce qu'il y avoit à craindre d'une révolution d'eſprits ſi ſubite , après l'épuiſement que m'avoient cauſé mes chagrins & mes bleſſures , elle leur fit approuver qu'on commençât par me tranſporter ſur mon lit. Mais les ſecours que j'y reçus furent long-temps inutiles. J'y demeurai pendant plus d'une heure dans une immobilité qui fit douter de ma vie. Il falloit du temps pour appeller mes Chirurgiens. On fit partir tout-à-la-fois pluſieurs Courriers pour divers lieux voiſins , & , juſqu'au retour des plus diligents , le déſordre fut inexprimable dans ma maiſon.

Les Chirurgiens employerent eux-mêmes inutilement les premiers ſecours de leur Art ; &, quoiqu'ils s'efforçaſſent de raſſurer l'aſſemblée par des raiſons qu'ils pouvoient tirer de l'excellence de mon tempérament , ils me confeſſerent , après

mon rétabliſſement, qu'ils avoient été alarmés de me trouver dans une inſenſibilité qui ne différoit preſque pas de la mort. Cependant, ayant pris ſoin de viſiter mes bleſſures, ils ne furent pas moins ſurpris de les trouver ſi fraîches & ſi vermeilles, & qu'il ne manquoit aux chairs que le ſecours du temps pour ſe raffermir. L'excès de la joie peut épuiſer dangereuſement les eſprits; mais, loin de communiquer au ſang quelqu'ardeur maligne, c'eſt un baume précieux, qui n'y répand qu'une douce & ſalutaire fraîcheur. La nature ſecondée par les Chirurgiens, me fit revenir enfin de cette extrémité. J'ouvris les yeux, & jugeant aux larmes que je voyois répandre autour de moi, que je ſortois de quelque péril dont on s'étoit alarmé, je tendis les mains vers mon épouſe & ma fille avec un ſentiment de reconnoiſſance qui ſembloit ajouter encore quelque choſe de plus tendre à mon amour. La voix néanmoins ne me revenant pas tout-d'un-coup, & l'avis des Chirurgiens étant que la réparation des forces ne ſe pouvoit faire que par le repos, on exigea qu'après avoir accepté quelques remedes, je demeuraſſe au lit pour attendre tranquillement le ſommeil. Je ne mis qu'une condition à cette loi. Si je manquois de force pour parler librement, je pouvois du moins faire uſage de mes yeux. L'amour & la nature ont-ils un langage plus tendre? Je priai Fanny & Cecile de ſe rapprocher un moment; &, les ayant conſidérées avec une douce complaiſance, qui me fit tirer plus de forces de cette vue que de tous les remedes, je conſentis à demeurer dans la ſituation que les Chirurgiens m'ordonnoient. Leur conſeil eut tout le ſuccès qu'ils s'en étoient promis. Je tombai en effet preſqu'auſſi-tôt dans un profond ſommeil.

Si dans les transports de mes plaisirs ou de mes peines, j'ai donné à quelqu'un de mes sentiments le nom d'intime & d'absolu sur mon ame, j'ai trompé mes Lecteurs, ou je me suis trompé moi-même. Il n'étoit dû qu'à ceux dont je me trouvai rempli en sortant de cet heureux sommeil. C'est l'époque de la perfection de ma joie, comme j'ai pris soin de faire remarquer celle de mes plus affreuses douleurs. Mais ayant commencé par m'assurer que tous les biens dont je jouissois, n'étoient pas une illusion, & leur trouvant en effet autant de solidité que de charmes, ma situation devint si délicieuse, que je ne balançai point à la regarder comme le souverain bonheur. Il ne se présentoit plus rien à mon esprit qui sentît l'inquiétude ou le trouble; toute son étendue étoit trop occupée par les douceurs de la joie. Il ne me restoit pas non plus la moindre trace de foiblesse, ni le moindre ressentiment de mes blessures; le profond repos que j'avois goûté, avoit avancé merveilleusement ma guérison. Ainsi, ne trouvant au-dedans & autour de moi que des sujets de contentement & des motifs de sécurité, je ne me sentis plus d'autre agitation que celle d'un doux empressement qui me fit souhaiter de revoir aussi-tôt tout ce que j'aimois.

Je demandai à quelques Domestiques qui se trouverent dans ma chambre, des nouvelles de leurs maîtresses; car, attachant du plaisir jusqu'aux moindres circonstances, je trouvois de la douceur à donner dejà cette qualité à Fanny & à Cecile. On me répondit qu'après avoir passé près de moi une partie de la nuit, elles s'étoient retirées lorsqu'elles m'avoient cru absolument sans danger. Mon impatience ne me permit point d'attendre leur réveil. Il n'y avoit point

d'indiscrétion à faire l'essai de mes forces. Je me levai pour passer dans leur appartement.

Elles étoient toutes deux dans le même lit. Je m'en approchai comme d'un temple. Le profond sommeil où elles étoient ensevelies, me laissa le temps de les considérer, dans une situation qu'elles n'avoient pu prendre que par choix avant que de s'endormir. Elles se tenoient étroitement embrassées, & Fanny avoit la bouche sur le sein de sa Fille. L'invention des Peintres n'exprime rien de si naïf & de si attendrissant. Cette mere incomparable sembloit réunir tous les sentiments de son ame au lieu qu'elle touchoit de ses levres. L'assoupissement du sommeil n'empêchoit point qu'il ne parût quelque chose d'animé sur son visage. C'étoit l'expression d'une tendresse qui est au comble de son ardeur, mais qui n'est pas satisfaite encore, & dont les desirs augmentent à mesure qu'elle obtient & qu'elle jouit. Quels avoient dû être les transports dont je ne représente que l'image? L'attitude de Cecile n'étoit pas moins touchante. Heureux Pere! heureux Mari! car c'étoit moi que ces deux cœurs passionnés cherchoient l'un dans l'autre. J'étois l'objet de leurs tendres caresses. La nature ne leur inspiroit pas un sentiment qui ne tournât au profit de l'amour.

Je ne me serois jamais rassasié de ce spectacle. Ce fut pour en jouir plus librement que je m'assis vis-à-vis d'elles, sans pouvoir en détourner un moment les yeux. La vivacité du plaisir ne me laissa guere de penchant d'abord aux réflexions. Cependant, après m'être abandonné longtemps à des impressions si charmantes, je vins insensiblement à m'entretenir de ce qui me restoit à faire pour le bonheur de deux personnes à qui j'allois devoir tout le mien.

Ce moment fut décisif pour une partie de ma vie, que je n'annonce pas comme la plus glorieuse; mais qui doit entrer dans la composition d'une Histoire où j'ai promis de ne pas déguiser mes foiblesses, non plus qu'on ne m'y verra ravaler mes vertus. Dans les excès de ma joie, peut-être a-t-il été pardonnable à un cœur qui les avoit si peu connus, & qui se sentoit délivré pour la premiere fois de cette sombre tristesse dont il avoit été possédé si long-temps, de regarder le plaisir comme son unique remede, ou d'oublier du moins s'il en avoit d'autre à chercher, tandis qu'il en tenoit un dont il étoit si satisfait. La Philosophie n'étoit plus à mes yeux qu'un fantôme, & quand les raisons qui m'avoient forcé d'y renoncer, ne m'auroient plus été présentes, un si long intervalle que j'avois passé dans la persuasion de son impuissance, m'auroit accoutumé à la négliger comme une regle inutile. Je voulois être heureux & partager mon bonheur avec deux personnes qui m'étoient cheres. Pourquoi attendre de si loin ce que le présent sembloit m'offrir ? La vraie sagesse n'est-elle pas celle qui conduit au terme par les voies les plus courtes ? Ainsi, comme emporté par l'ascendant du plaisir qui régnoit dans mon cœur, je conclus qu'il n'y avoit rien de plus important pour moi que de m'en assurer la durée, & rien ne m'y parut si propre que de tirer des circonstances de ma fortune tout ce qui pouvoit servir à me composer une vie pleine de charmes. Les richesses qui m'étoient venues de la succession de mon Grand-pere, étoient inestimables. Trois millions d'argent comptant en faisoient la moindre partie. Ce que je possédois en lingots d'or, en diamants, & en autres effets précieux ne pouvoit être évalué. J'avois

laiſſé à Nantes ce que je n'avois pu facilement tranſporter, & cette raiſon étoit la ſeule qui eût balancé pendant quelque temps l'inclination qui me faiſoit ſouhaiter de retourner en Angleterre. Mais les temps étoient changés. Les craintes qui m'avoient dégoûté de la France ne ſubſiſtoient plus. Cecile étoit à couvert ſous le nom de ma fille. Mes fils ne couroient aucun riſque dans un Collége que leur mere connoiſſoit, & où elle avoit elle-même des liaiſons. Qu'avois-je à craindre pour moi-même, avec la qualité d'étranger ? Tant d'efforts que mes ennemis avoient fait inutilement pour me nuire, devenoient un motif de ſécurité par leur impuiſſance. Je flattois par ces raiſonnements le deſir qui m'étoit né tout-d'un-coup de faire quelque eſſai des agrémentts de Paris. Etrange foibleſſe du cœur, lorſqu'il s'abandonne à lui-même ! Le repos & la proſpérité dont je commençois à peine à jouir, me firent éclorre en un moment mille vaines paſſions. Je penſai à me procurer une maiſon magnifique, un Equipage & une ſuite digne de mes richeſſes; enfin, à ne rien épargner pour faire oublier toutes leurs peines à mon épouſe & à ma fille, dans le ſein de l'abondance & des plaiſirs.

L'intérêt de M. de L*** étoit le ſeul obſtacle qui pût m'arrêter. Mais, s'il ne pouvoit demeurer en France, ſans s'expoſer à quelque danger, après les meſures qu'il avoit priſes pour ſon départ, & qui ne pouvoient être long-temps ſecretes, il m'étoit facile de lui aſſurer une ſituation fort agréable à Londres, en lui confiant le ſoin & l'uſage du bien de ma femme, qui étoit encore entre les mains de Milord Terwil. Je m'arrêtai à cette réſolution. Son amitié & la recon-

noissance que je devois à ses services, ne me permettoient plus de mettre aucune différence entre sa fortune & la mienne. Je me crus trop heureux d'avoir une occasion si naturelle de lui procurer plus de repos & de commodités, qu'il ne s'en promettoit en changeant de Patrie; & ne me proposant pas de faire un séjour éternel en France, j'étois bien résolu d'ajouter quelque jour à ce bienfait tout ce qui pourroit servir à lui faire passer une vieillesse agréable.

Ces projets m'ayant occupé jusqu'au réveil de Fanny, comment serois-je revenu à des réflexions plus simples & plus modérées, lorsqu'en lui voyant ouvrir les yeux, la disposition de mon cœur ne fit que s'échauffer par des redoublements de plaisir? La surprise qu'elle eut de m'appercevoir si près d'elle, fut bientôt dissipée par l'air tendre qu'elle découvroit sur mon visage. Tous les charmes & toutes les graces se répandirent aussi-tôt sur le sien, & le mouvement précipité qu'elle fit pour se tourner vers moi, ayant réveillé Cecile au même moment, j'eus la douceur inexprimable de les voir toutes deux me tendre les bras, avec cette vivacité & cette ardeur qui n'appartiennent qu'à la nature & à l'amour. Il m'en coûta bien plus qu'à elles, pour ne me pas livrer au même transport; mais la modestie m'imposant des bornes dans la présence de ma fille, je saisis leurs mains sur lesquelles j'imprimai mille fois mes levres, & l'impétuosité de mes sentiments me lia quelque temps la langue, jusqu'à m'ôter le pouvoir d'accompagner d'un seul mot mes caresses.

A quel torrent d'expressions passionnées mon silence fit-il aussi place? Etant sorties de ma bouche, sans ordre & sans liaison, il ne faut pas s'attendre qu'elles en aient pu conserver

dans ma mémoire. Elles étoient d'ailleurs interrompues par les soupirs & les tendres murmures des deux chers objets qui partageoient les mouvements de mon cœur, & cette confusion dura jusqu'à l'arrivée de Milord Clarendon & de ma sœur, qui furent bientôt suivis du reste de mes Hôtes. Ils n'avoient rien eu de plus pressant à leur réveil, que de s'informer de ma santé; &, surpris d'apprendre contre toute espérance que je m'étois trouvé assez de force pour passer dans l'appartement de mon épouse, ils s'étoient hâtés de me venir marquer leur étonnement & leur joie. La présence de tant de personnes à qui leur service & leur amitié donnoient de si justes droits à notre confiance, changea peu notre situation; mais l'intérêt même qu'ils prenoient à notre bonheur, & leurs tendres félicitations nous ramenerent insensiblement à un entretien plus tranquille. Sans descendre à des détails qui ne convenoient point encore aux circonstances, nous admirâmes par quel enchaînement de merveilles le Ciel avoit pris plaisir à ménager notre sort. Que d'obscurité dans les lumieres des Hommes! Quelle témérité dans leurs jugements! Quelle injustice dans leurs défiances & dans leurs plaintes! En appliquant ces réflexions à ma propre conduite, quels reproches ne méritoient pas mes anciens murmures, mes révoltes contre les dispositions de la Providence, & toutes les extrémités où je m'étois laissé emporter par la douleur & le désespoir? La force de cette pensée me faisant rapprocher en un moment tous mes malheurs de leur source, je conçus pour la premiere fois que, si mon cœur n'avoit jamais eu de reproche à se faire, les apparences de ma conduite avoient pu quelquefois chagriner une femme aussi délicate que Fanny, & que, par une

fatale imprudence, j'avois ouvert ainsi moi-même le précipice où j'étois tombé. Dans l'ardeur de ma tendresse, & porté par les circonstances à tout ce qui pouvoit flatter le cœur & l'imagination de ma chere épouse, je ne balançai point à faire ouvertement cet aveu. Mais ce fut sans abandonner les intérêts de mon innocence; &, me tournant vers elle: Ah! confessez aussi, lui dis-je, que vous avez blessé la justice & l'amour, en cédant trop facilement à vos préventions, & qu'un peu d'ouverture du moins, à l'égard d'un mari dont vous n'aviez jamais dû soupçonner la droiture & l'honneur, nous eût garanti de bien des infortunes. De quelque douceur que j'eusse accompagné ce reproche, elle en parut frappée, & son attention s'étant repliée tout-d'un-coup sur elle-même, je vis que le souvenir du passé la touchoit assez pour faire sortir quelques larmes de ses yeux. Mais je me hâtai d'en interrompre le cours: Ne nous condamnons pas trop sévérement, repris-je, & n'ayons pas pour nous-mêmes plus de rigueur que le Ciel, qui rend enfin justice à l'innocence de nos vues & de nos sentiments. Il est aisé, au retour de la lumiere, de reconnoitre la vanité des fantômes dont on s'est effrayé dans les ténebres. Mais il n'en est pas moins doux, ajoutai-je, de retrouver son bonheur, quoique les raisons qu'on avoit d'en pleurer la perte, fussent autant de malheureuses illusions. Et prenant occasion de cette pensée pour m'adresser à Madame Riding, je lui demandai avec empressement à quelle autre faveur du Ciel je devois un miracle aussi étonnant que la conservation de ma fille, & quel moment elle choisiroit pour me raconter tant de merveilles.

Elle n'auroit pas refusé de me satisfaire sur le

champ, si Milord Clarendon, à qui il restoit quelque inquiétude pour mes deux fils, & qui ne vouloit pas différer à se rendre lui-même au Collége, ne l'eût priée de remettre à son retour un récit qu'il n'étoit pas moins curieux d'entendre. J'y consentis d'autant plus volontiers, que les tendres mouvements de mon cœur n'étant point encore appaisés, rien ne pouvoit me paroître plus doux dans ces premiers moments que de me livrer aux innocentes caresses dont on ne se lassoit point de me combler. Fanny & Cecile se firent habiller. Je continuois de les regarder avec autant d'avidité, que si j'eusse commencé chaque instant à les voir. Le son de leur voix, leur marche, leur figure, leurs moindres mouvements & leurs moindres paroles, faisoient naître dans mon ame quelque sentiment nouveau. J'étois empressé autour d'elles, comme si je n'eusse plus eu d'autre occupation que de les servir, d'autre soin que de leur plaire, & d'autre desir que de les voir & de les aimer. Chaque témoignage d'empressement m'étoit bien rendu par l'air de satisfaction & de tendresse avec lequel on paroissoit le recevoir. Ce n'étoit pas un pere & une fille, une épouse & un mari, c'étoient des amants, charmés l'un de l'autre, qui se parloient, si l'on veut, pour la premiere fois, après s'être longtemps adorés; qui se retrouvoient après s'être crus séparés par la mort, ou qui se croyoient sûrs, après de longues & cruelles traverses, d'être réunis & tranquilles pour jamais.

Cependant nos Spectateurs se mêlant aussi à la conversation, je leur parlai du dessein où j'étois, pour faire part de ma fortune à mes amis, autant que pour donner à mon propre bonheur toute l'étendue qu'il pouvoit recevoir de mes richesses, d'abandonner promptement S. Cloud, &

& de former une maison brillante à Paris. Mon intention, leur dis-je, n'est pas de vivre perpétuellement en France; mais, outre qu'il me seroit dur de quitter si-tôt de chers amis, à qui la reconnoissance m'attache désormais par des liens si sacrés, je considere que je n'ai point de meilleur choix à faire, pour l'éducation de mes enfants, que les Colléges de Paris; &, si leur mere est satisfaite de celui qu'on leur a choisi, je ne demande que de connoître mieux dans quels principes on les éleve, pour y donner mon consentement. Ainsi, continuai-je, en m'adressant à Fanny, nous jouirons ici pendant quelques années des biens que le Ciel nous accorde, & vous serez charmée vous-même d'avoir eu l'occasion de connoître la France, avant que de passer en Angleterre. Je remarquai que Monsieur & Madame de L*** étoient les seuls qui reçussent froidement cette ouverture; mais je connoissois leurs raisons, & je leur fis changer de visage, en leur expliquant le projet que j'avois formé pour leur satisfaction. M. Briand, qui arriva chez moi au même moment, prit sur lui le soin de me louer un Hôtel à Paris, & je lui recommandai de le choisir magnifique, & digne de toutes les vues que je me proposois.

Milord Clarendon étoit parti; mais comme le desir de reconnoître ses bontés, par une liaison plus intime, avoit beaucoup de part à ma résolution, j'étois sûr que le même penchant dont il étoit prévenu pour moi, la lui feroit approuver. Nous passâmes le temps jusqu'à son retour dans cette douce ivresse qu'inspirent le bonheur & la joie. Je m'apperçus, avant que personne eût pris soin de me l'apprendre, que Dom Thadéo étoit sensible aux charmes de Cecile. Son ardeur se déclaroit jusques dans une certaine contrainte

dont il ne pouvoit se défendre en me la voyant embrasser, & qui me parut un assez bizarre effet de la jalousie. Mais, quoique je n'eusse encore interrogé personne sur la nature de ses prétentions, je trouvai cette passion trop respectueuse & trop récente pour m'en alarmer.

Dans la joie & la confiance de son cœur, Fanny ne laissa point de rappeller le souvenir de Madame Lallin; &, s'étonnant de ne l'avoir pas vue paroître, elle s'informa secrétement de ce qu'elle étoit devenue. On lui apprit ce que personne n'ignoroit dans ma maison; que le chagrin d'être regardée comme la cause de nos malheurs l'avoit fait partir sans me communiquer son dessein; qu'elle avoit à peine emporté de quoi se couvrir, & que l'on n'avoit aucune lumiere sur la route qu'elle avoit choisie. Le tendre naturel de Fanny lui fit prendre un intérêt sensible à ce récit. Quoique les plaies de son cœur fussent encore si récentes, elle ne vit plus dans Madame Lallin, qu'une femme infortunée qui méritoit sa compassion, & que l'avenir alloit rendre d'autant plus misérable, qu'en sortant de l'opulence où elle avoit vécu chez moi, le changement de sa situation lui seroit plus difficile à supporter. Pleine de ce sentiment, elle donna ordre à Drinck, à qui elle s'étoit adressée, de ne rien épargner pour découvrir le lieu de sa retraite, dans la seule vue de lui assurer une vie douce par ses libéralités. Drinck me rapporta cet entretien, en relevant avec admiration la bonté de sa Maîtresse. Cette nouvelle preuve étoit superflue pour moi, qui la connoissois si bien; mais je ne l'admirai pas moins dans les circonstances où nous étions encore; &, pour laisser à Fanny toute la douceur & tout le mérite de sa générosité, je défendis à Drinck de lui faire connoitre qu'il m'en eût averti.

J'ignorois les affaires qui avoient conduit le matin le Comte de Clarendon à Paris ; & n'ayant point d'inquiétude pour mes enfants depuis que je savois, par le témoignage même de leur mere, qu'ils pouvoient être fort bien au Collége, je ne me ferois pas défié de la raison qui l'avoit fait partir avec tant d'empressement. Il revint l'après-midi, & l'on m'annonça avec lui le Pere Recteur, dont j'avois reçu la visite deux jours auparavant. La juste punition de mon ennemi, dont toutes les circonstances m'avoient été racontées la veille, jointe à l'intérêt de mes enfants, & à la considération même du Comte, qui prenoit la peine de m'amener ce Pere, me disposerent à le recevoir avec autant de satisfaction que de politesse. Son compliment me fit connoître qu'il étoit informé de l'heureux retour de mon épouse. Il prit part à mon bonheur, &, passant légérement sur l'aventure du malheureux que le Ciel, me dit-il, avoit pris soin lui-même de punir, il en vint tout-d'un-coup à mes enfants, sur lesquels il s'expliqua dans les termes qu'il avoit concertés avec le Comte. Ce généreux Seigneur l'avoit prié de ne laisser rien échapper qui pût me faire connoître le péril auquel ils avoient été exposés ; &, charmé lui-même de l'ordre qu'il avoit vu régner au Collége, il prit la parole pour me rendre témoignage du soin qu'on y prenoit de leur éducation. Il s'en étoit fait un spectacle agréable pendant une partie du jour, & le détail dans lequel il entra là-dessus, me fit naître la curiosité de me procurer quelque jour le même amusement. Je suis Protestant, ajouta-t-il en s'adressant au Recteur, & vous ne vous attendez pas que je loue vos principes de Religion ; mais, dans un âge où l'esprit des enfants n'est point capable de se déterminer par le choix, j'examine peu quelle spé-

culation on leur présente, & je ne m'attache qu'aux pratiques dont on leur fait former l'habitude. Ils ne demeurent guere chez vous au-delà de leur quinzieme année; à peine est-ce le temps où commence l'exercice de la raison : c'est alors qu'ils deviennent capables de distinguer la vérité; &, quand on supposeroit qu'ils l'eussent reçue dès l'enfance, il n'est pas moins nécessaire alors de leur en rappeller tous les principes, pour leur procurer le mérite de l'embrasser librement. Mais je regarde d'un autre œil ce qui dépend des facultés sensibles, telles que le cœur, la mémoire, & généralement tous les organes du corps. Les premieres méthodes décident ordinairement de ce qu'on doit attendre d'un enfant pour toute sa vie, parce que les habitudes qu'elles servent à former, changent rarement lorsqu'elles ont acquis un certain degré de force, & sont peut-être proprement ce qui doit porter le nom de nature. Milord Clarendon concluoit, sur les observations qu'il avoit faites au Collége, qu'il y a peu de ces établissements, où un pere, curieux de voir former ses enfants à l'honneur, à la politesse, à la bonne grace du corps, aux qualités; en un mot, qui servent à rendre meilleur ou plus aimable, & même aux sciences qui entrent dans le caractere de l'homme de mérite accompli, puisse les placer avec autant d'avantage qu'au Collége de Louis le Grand.

En rendant graces au Comte de ce compliment, le Recteur ne convint point que sa premiere réflexion fût tout-à-fait juste. Mais il la traitoit d'ailleurs trop favorablement à ses vues pour la combattre, & j'observai qu'en la regardant comme une erreur, il s'applaudissoit de la facilité qu'elle lui donnoit d'inspirer à mes deux fils des principes de Religion, dont il attendoit plus de fruit que

le Comte. Pour moi, qui n'avois point encore de lumieres fort étendues sur cette matiere, & qui étois disposé à bien juger d'une Religion où la justice & la bonté étoient réputées comme des vertus nécessaires, je demeurai satisfait du témoignage de mon ami ; & , loin d'interpréter mal les vues secretes que j'attribuois au Recteur, je jugeai non-seulement de sa droiture personnelle, mais de la vérité même de sa Religion, par son zele.

L'inclination que cette idée me fit concevoir pour lui s'accrut encore, lorsque Fanny étant venue se joindre à l'assemblée, je compris par la joie qu'elle marqua de le voir, & par la reconnoissance dont elle fit profession d'être redevable à ses soins, qu'il avoit servi à la consoler dans ses peines. Elle me confessa qu'ayant reçu de lui des instructions fort longues & fort assidues, elle s'étoit déterminée sous sa conduite à suivre la Religion Romaine. Milord Clarendon, qui l'ignoroit encore, fut plus surpris que moi de cette déclaration. Il l'interrompit. Ah ! Madame, s'écria-t-il, que je vous porte envie, si vous avez trouvé quelque rayon de lumiere au milieu de ces ténebres, & que j'attends de consolation de votre secours ! La Religion que vous avez embrassée, est sans doute la seule qu'il y eût à choisir pour vous, puisqu'avec tant d'esprit & de droiture, vous ne sauriez être soupçonnée d'avoir fait cette démarche au hazard. Votre sincérité vous en a fait une loi, & je comprends que cette disposition est d'un grand prix aux yeux de celui qui pénetre les cœurs. Mais j'y suis comme vous ; & comment se fait-il, qu'après tant d'études & de recherches, je ne sois point encore au terme où vous êtes peut-être arrivée par des voies plus courtes ?

Cette exclamation, accompagnée de quantité

de regrets qui ne sont point équivoques dans un honnête homme, produisit un effet étonnant sur l'esprit du Recteur. Il leva les yeux au Ciel ; & prévenant la réponse de mon épouse : Je regarde ce jour, nous dit-il avec transport, comme le plus heureux de ma vie. J'ai la satisfaction de me trouver parmi des cœurs droits, à qui la lumiere manque, mais qui la cherchent ; & je leur promets au nom du Ciel, qu'elle ne leur sera pas refusée. Milord, reprit-il, en s'adressant au Comte, ne cherchez pas plus loin ce qui vous est offert. J'embrasse votre Religion, si je ne vous fais pas connoître l'excellence de la mienne. C'est vous engager beaucoup, répondit le Comte avec douceur, mais je ne refuse pas vos éclaircissements, si vous pouvez les détacher de cet amas de questions inutiles qui me paroissent autant d'obstacles au triomphe de la vérité. Cette promesse ravit le Recteur. Il en remercia le Ciel; &, se l'étant fait renouveller avec la même joie, il fut le premier à changer de discours, pour éviter les discussions inutiles, qui ne pouvoient le conduire à son but, dans les bornes ordinaires d'une conversation.

Je me confirmai dans l'opinion que j'avois de sa sincérité & de son zele, sans prévoir le succès que le Ciel devoit donner un jour à ces heureuses prédictions. J'étois si éloigné d'en espérer quelque fruit pour moi-même, que le Comte à qui je ne rendrois pas justice, si je ne faisois observer que dès ce temps-là il avoit jetté les fondements d'une Philosophie fort supérieure à celle du vulgaire, m'ayant demandé, après le départ de cet honnête-homme, ce que je pensois de ses engagements, je le priai de ne me pas faire entrer dans un projet qui ne convenoit ni à mes besoins présents, ni à mes anciennes résolutions. Telle étoit la force du souvenir que je conservois encore de

Saumur, & tel étoit le fond que je faisois imprudemment sur la nouvelle disposition de mon cœur.

Elle étoit en effet si délicieuse, que, ne cessant point de se communiquer à tous mes sens, je me vis bientôt rétabli dans un degré de force qui me rendit les plus brillants avantages de la jeunesse. Ce qui me restoit de langueur & de foiblesse, pouvoit-il résister long-temps au soin que Fanny prenoit de changer elle-même l'appareil de mes blessures? & ses moindres caresses ne rendoient-elles pas plus de chaleur à mon sang, qu'il n'en avoit perdu par une si longue altération? Sa présence continuelle, celle de Cecile, leurs discours, leurs soins, les doux amusements qu'elles se faisoient autour de moi, & dans lesquels je voyois entrer, avec la même complaisance, ma sœur, Madame Riding, & tous mes hôtes, jusqu'au cher Comte de Clarendon qui ne dédaignoit pas de se mêler dans nos plus simples badinages; enfin, l'air de joie qu'on sembloit respirer dans toute ma famille, tout conspiroit à m'entretenir dans une situation digne d'envie.

Aussi ne différai-je plus l'exécution de mon projet; & Monsieur Briand m'ayant rendu compte des préparatifs qu'il avoit faits à Paris, j'invitai tout ce qu'il y avoit d'étrangers dans ma maison, à venir partager avec moi les plaisirs de cette fameuse ville. Le Comte me promit de n'être pas long-temps à m'y rejoindre. Quelques lettres qu'il avoit reçues le même jour, l'obligeoient de retourner à Rouen; &, sans chercher à pénétrer ses affaires, je lui avois remarqué des apparences d'inquiétude qu'il s'efforçoit inutilement de déguiser. Attaché pour le reste de ma vie à ses intérêts, je ne pus vaincre la passion que je ressentis de m'y rendre utile; &, le voyant prêt à partir sans m'avoir fait aucune ouverture, je

l'arrêtai au moment qu'il montoit dans son carrosse. Je me suis trop flatté, lui dis-je, en m'attribuant votre estime & votre confiance. Vous avez des peines que vous ne me communiquez pas. Il me regarda un moment avec quelque surprise, &, m'ayant pris par la main, il me conduisit à l'écart pour me tenir ce discours.

Je n'ai pas voulu troubler la paix de votre cœur, par des confidences auxquelles j'appréhendois que l'amitié ne vous rendît trop sensible; mais, puisqu'elle vous porte à m'en faire un reproche, ne vous en prenez qu'à vous-même de la compassion que je vais vous causer. Vous savez quel rang j'ai perdu avec la faveur du Roi. La malignité de mes ennemis a prévalu sur la bonté de mon maître ; &, pour prix de trente ans de services, je me vois dépouillé de mes emplois, & forcé de chercher un asyle hors de ma patrie. On n'auroit pas ménagé ma vie, si ma fidélité & mon zele n'eussent été à l'épreuve des plus noires accusations. Après m'avoir abandonné par foiblesse, le Roi m'éloigne par confusion. Je le connois. Le remords qu'il a de m'avoir sacrifié, m'expose peut-être éternellement à sa haine ; comme si l'augmentation de ma disgrace en pouvoit couvrir l'injustice.

Avant qu'on m'eût ôté les sceaux, continua le Comte, & dans un temps où je croyois ma fortune bien affermie, je ne vous dissimule point que l'ambition ne m'ait fait concevoir de hautes espérances. Je voyois le Roi sans enfants, & la Duchesse d'Yorck ma fille à deux pas du trône. Je ne blessois point mon devoir, en me flattant qu'elle y pourroit monter un jour ; &, si j'ai fait quelques démarches dans cette vue, ma justification est qu'elles s'accordoient avec l'honneur de mon maître, & les droits de la religion. Mais vous

ne prendriez pas une juste idée de mon embarras, si je ne vous en expliquois plus particuliérement la cause.

La passion du Roi pour les plaisirs ayant fait entrer toute la Cour dans le même goût, il y a long-temps que c'est un mérite en Angleterre d'inventer de nouvelles fêtes, & de se rendre utile à l'entretien du luxe & de la débauche. On s'étoit déclaré pendant l'hiver pour la danse, & la fureur des bals s'étoit tellement répandue à Londres, qu'elle avoit gagné jusqu'à la Bourgeoisie. Il n'y avoit point de nuits où l'on ne s'assemblât dans une infinité de lieux pour danser jusqu'au jour. La Cour s'y mêloit sous le masque avec la ville; &, pour favoriser ce déguisement, on s'y faisoit porter en chaise, souvent sans suite & sans flambeaux. Ces divertissements tumultueux entraînoient toujours beaucoup de désordre; mais c'en étoit le principal agrément pour la jeunesse de la Cour. Le plaisir de courir de maisons en maisons, & d'y voir naître quelque nouvelle scene, dont les Acteurs évitoient d'être reconnus, fut trouvé si piquant par la Reine même, qu'elle se le procuroit chaque nuit avec aussi peu de précaution que le moindre de ses sujets.

Etant une fois seule, par un excès de licence qu'on auroit peine à se persuader, elle perdit de vue ses porteurs, & son embarras fut extrême, après s'être donné des soins inutiles pour les trouver. Le Duc de Buckingham l'avoit reconnue malgré son déguisement. Il se fit pendant quelque temps un amusement de sa peine; &, voyant que la foule ne permettoit pas si-tôt de se retirer, il forma tout-d'un-coup un dessein digne de lui. Ayant laissé un de ses gens pour la suivre, il accourut à Saint-James, où j'étois avec le Roi; il pria ce Prince de passer avec lui dans son cabinet: Sire,

lui dit-il, je viens vous offrir une occaſion de vous défaire de la Reine, que vous ne retrouverez peut-être jamais. Il lui raconta dans quelle ſituation il l'avoit laiſſée, & levant la voix avec aſſez de chaleur, pour oublier que je pouvois l'entendre : dites un mot, Sire, reprit-il, & je l'enleve. Je la fais partir dès cette nuit pour quelque Iſle de l'Amérique, & vous ſerez le maître de faire un heureux mariage, qui donnera des héritiers à votre Couronne.

Quelque horrible que fût ce conſeil, il ne fut point reçu avec aſſez d'indignation pour me perſuader qu'il ſeroit rejetté. Ce que j'avois entendu étant capable de me cauſer une juſte alarme, je profitai du temps que le Roi employoit à répondre, pour me ſervir d'une plume qui ſe trouva ſous ma main, & marquant à ma fille le danger où la Reine étoit expoſée, je la preſſai, pour ſon propre intérêt, de chercher quelque moyen de le détourner. Il m'eût été inutile de prêter l'oreille à la réponſe du Roi qui baiſſoit ſa voix avec plus de prudence que Buckingham. Mais cette précaution même & la longueur de ſes délibérations, me faiſant croire le péril encore plus preſſant, je me hâtai d'envoyer mon billet à la Ducheſſe d'Yorck. Buckingham ſortit, ſans que j'euſſe pu découvrir de quels ordres il étoit chargé. Mon inquiétude ne faiſant qu'augmenter, je quittai le Roi ſous quelque prétexte, & je ſuivis ſon confident avec aſſez de diligence & de bonheur pour le voir rentrer dans ſa chaiſe ſans en être apperçu. La mienne étoit au bas de l'eſcalier. Je me fis porter ſur ſes pas juſqu'à la maiſon où je m'imaginai qu'il avoit laiſſé la Reine; il reprit ſon habit de bal à la porte, tandis que je demeurai à quelque diſtance pour l'obſerver. On trouvoit alors dans toutes les rues de Londres des facili-

tés pour se masquer sur le champ. Je ne perdis pas un moment, &, m'étant déguisé d'une façon bizarre, je m'introduisis dans une assemblée si nombreuse & si confuse, qu'avec quelque soin que j'eusse observé l'habillement de Buckingham, j'eus beaucoup de peine à le reconnoître.

Cependant je le découvris dans la foule. Il paroissoit donner quelques ordres à un autre masque qui l'écoutoit fort attentivement, & qui sortit de la salle après l'avoir quitté. Je ne doutai point que ce ne fût quelques satellites qu'il avoit chargés de l'exécution de son dessein. Quelques moyens qu'il pût employer, j'étois résolu de suivre toutes ses démarches; &, si je n'étois pas assez heureux pour découvrir la Reine, j'avois pris le parti de faire éclater mes craintes, plutôt que de la laisser exposée à une si lâche trahison. Mais je crus enfin l'appercevoir, & les regards de Buckingham, qui se tournoient souvent vers elle, ne me servirent pas plus à la découvrir, que l'embarras dont elle ne pouvoit cacher les marques. Elle s'étoit retirée dans un coin, d'où elle paroissoit observer tous ceux qui s'approchoient d'elle, pour reconnoître quelqu'un sans doute à qui elle pût s'ouvrir avec confiance. Je finis sa peine en lui apprenant sans détour que j'étois venu pour la servir, &, quoique je prisse soin de déguiser ma voix, je lui parlai avec tant de respect & de zele, qu'elle ne put me prendre pour un inconnu. Elle consentit à me suivre. Je la précédai de quelques pas pour tromper la vigilance de Buckingham. Il s'apperçut en vain qu'elle lui échappoit. Ses gens n'étoient pas encore rassemblés, & mes porteurs m'attendant à quelque distance, je la pressai d'entrer dans ma chaise, & je la suivis à pied jusqu'à la petite porte de Whitehal. Elle me conjura de lui apprendre à qui elle avoit cette obligation. Je

ne lui répondis qu'en lui conseillant, pour sa sûreté de sa vie & de son honneur, de ne jamais s'exposer à la même aventure.

Tandis que je la servois si heureusement, mon billet avoit été remis à ma fille, qui l'avoit communiqué sur le champ au Duc d'Yorck. L'appartement n'étant pas éloigné de celui du Roi, ce Prince n'avoit pas cru qu'il y eût de remede plus prompt contre le mal dont je le menaçois, que de faire connoître sur le champ à son frere que son dessein n'étoit pas ignoré. Cette ouverture fut reçue avec des témoignages de surprise & de colere, qui étoient l'effet d'une profonde dissimulation. Le Roi voulut savoir de qui venoit un avis qu'il traita d'imposture, &, feignant de le mépriser, il n'en passa pas moins le temps dans une vive alarme jusqu'au retour de Buckingham. Quoique le Duc eût refusé de me trahir, & que je me fusse conduit avec tant de précaution, que j'étois sûr du secret, les soupçons du Roi & de son confident ne purent tomber que sur moi. J'ai su qu'on s'étoit informé avec soin, si je n'étois pas entré dans l'appartement de ma fille, en sortant de celui du Roi, & qu'on n'avoit rien épargné pour corrompre mes porteurs. Mais l'usage de la Cour étant d'employer des gens de confiance pour cet office, les miens m'étoient attachés jusqu'à perdre la vie, comme il leur est arrivé au temps de ma disgrace, plutôt que de manquer à la fidélité qu'ils me devoient.

Telle est la source du chagrin dont vous me voyez dévoré. Buckingham, le plus malin & le plus ardent de mes ennemis, ne manqua point cette occasion de me rendre suspect au Roi, en lui mettant dans l'esprit que c'étoit l'ambition qui m'avoit porté à le traverser. Le ressentiment qu'il en eut devenant d'autant plus vif que ma condui-

te ne lui donnoit aucun prétexte pour le faire éclater, il n'y eut point de délibérations dans lesquelles ils n'entrât avec mes ennemis, pour éloigner à jamais ma fille & mes petits-enfants du Trône. Il pensa à répudier la Reine, sous ombre de stérilité; mais toute l'Angleterre ayant su qu'elle avoit fait une fausse couche, il fut forcé de renoncer à ce projet. Ses flatteurs lui proposerent de prendre deux femmes, & porterent la bassesse jusqu'à lui présenter un Recueil d'autorités & de preuves en faveur de la Poligamie. Il se livra d'abord à cette honteuse espérance, mais les représentations de Conventry, & d'un petit nombres d'honnêtes gens, le rappellerent à des maximes moins déréglées. Pour irriter encore plus ses soupçons, le Duc de Richemond épousa, malgré lui, Mademoiselle Steward, sur laquelle on lui avoit fait jetter les yeux pour remplacer la Reine; & Conbury, l'aîné de mes fils, fut accusé d'avoir contribué à ce mariage par ses conseils. Ma faveur n'a fait que baisser depuis ces deux événements, & la haine de Buckingham, qui travailloit depuis quinze ans à me perdre, feroit venue à bout de me conduire à l'échafaud, si mon innocence n'eût été assez reconnue pour l'emporter sur les horribles impressions dont il a rempli l'esprit de mon Maître.

C'est par ménagement pour le Duc d'Yorck & pour ma fille que j'ai pris le parti de me retirer en France; car, avec un cœur irréprochable, j'aurois affronté tous les dangers, & nulle composition ne m'auroit satisfait pour mon bonheur & mon innocence. Mais j'ai considéré qu'en m'obstinant à résister, j'augmentois l'aversion du Roi, & sa jalousie pour le Duc, qui n'a déja que trop éclaté. Je me consolois ainsi de ma disgrace par la douceur de penser qu'elle étoit utile à ma fille

& que l'obſcurité où je ſuis condamné pour le reſte de ma vie, pourroit tourner quelque jour à l'avantage de la plus précieuſe partie de mon ſang. Mais d'affreuſes nouvelles, que j'ai reçues par un Courier de la Ducheſſe, abattent ma conſtance en renouvellant toutes mes craintes. Elle m'écrit que, ſur l'indiſcrétion qu'elle a eue de parler à quelques amis d'une Hiſtoire de la vie du Duc d'Yorck & de la mienne, à laquelle elle travaille depuis ſi long-temps, le Roi, ou quelqu'un de ſes Emiſſaires, lui a fait enlever ſecrétement tous les Mémoires qu'elle avoit raſſemblés pour cette entrepriſe. Et dans ce nombre, elle me confeſſe qu'elle avoit toutes les Lettres qu'elle a reçues de moi depuis ſon mariage, ſans excepter le billet par lequel je lui donnai avis du péril de la Reine. Combien de fois l'ai-je fait ſouvenir de les brûler? Ces Lettres ne contiennent rien qui bleſſe mon devoir : mais un pere s'explique naturellement avec ſa fille, & j'ai quelquefois recommandé à la Ducheſſe de prendre la conduite & les ſentiments qui convenoient à nos eſpérances. Dans la diſpoſition où je vous ai repréſenté le Roi, il n'y a trouvé que trop de ſujets de redoubler ſes ſoupçons. Son reſſentiment, contre le Duc & ma fille, a éclaté juſqu'à lui faire refuſer de les voir. On parle du deſſein qu'il médite avec ſes confidents, de légitimer le Duc de Montmouth, en déclarant qu'il avoit contracté un mariage ſecret avec ſa mere. Il le rappelle en Angleterre dans cette vue. Les craintes de ma fille la font balancer, ſi ſa ſureté ne demande pas qu'elle s'éloigne de la Cour, & qu'elle vienne vivre en France avec moi. Elle eſt alarmée pour moi-même depuis que le Roi a nommé Buckingham pour l'Ambaſſade de cette Cour. Mes ennemis regrettent de m'avoir laiſſé échapper, & la Ducheſſe s'imagine

que ce n'est pas sans quelque vue secrete qu'on a choisi le plus ardent pour l'envoyer en France.

Il étoit inutile, ajouta le Comte, de vous fatiguer par un récit auquel vous ne sauriez prendre d'autre intérêt que celui de l'amitié. Mais, si cette raison m'a porté à vous cacher mes peines, je n'ai pu refuser de vous ouvrir mon cœur, lorsque vous vous plaignez de mon silence. Son discours & l'air de tristesse que toute sa constance ne m'empêchoit pas de remarquer dans ses yeux, me toucherent si sensiblement, que je me serois déterminé à partir sur le champ pour l'Angleterre, s'il y avoit pu tirer la moindre utilité de mes services; mais, après lui avoir fait cette offre, il me vint à l'esprit que, si la Duchesse d'Yorck étoit forcée de passer en France, il n'y avoit personne qui pût la servir plus utilement que Monsieur & Madame de L*** qui étoient toujours résolus de se rendre incessamment à Londres. La qualité de François refugiés, leur assuroit une liberté dont ils pouvoient faire toutes sortes d'usages; &, quand cette entreprise leur auroit ôté l'espérance de retourner en Angleterre, j'étois persuadé que, pouvant trouver le même asyle dans quelqu'autre Pays Protestant, ils feroient volontiers le sacrifice de leurs premieres vues à l'amitié qu'ils avoient conçue pour le Comte. Je lui communiquai cette pensée. Il la trouva si heureuse que, s'y étant attaché tout-d'un-coup, il me laissa le soin d'en ménager le succès. M. de L*** à qui j'en fis aussi-tôt l'ouverture, le reçut comme la plus précieuse occasion qu'il pût espérer de rendre service à l'innocence & à la vertu. Il ne voulut pas même que son départ fût remis après celui du Comte. Tous ses préparatifs étant achevés dès le premier voyage, il ne demanda que quelques heures pour faire tranquil-

lement ses adieux, &, se reposant sur le Comte de tous ses autres soins, il reprit vers le soir le chemin de Rouen avec sa femme.

La satisfaction que j'eus d'avoir rendu un peu de tranquillité au Comte de Clarendon, jointe à la certitude de revoir deux amis si chers, & aux mesures que j'avois déja prises pour leur procurer à Londres une situation plus agréable, dissipa quelques sentiments de tristesse que l'inquiétude de l'un & le départ des autres avoient mêlés à ma joie. Je ne pensai qu'à me rendre à Paris, &, faisant d'avance à Fanny & à Cecile une image délicieuse de la vie que j'allois leur faire mener, nous entrâmes dans cette grande Ville comme en triomphe. L'inclination que Dom Thadéo continuoit de marquer pour ma fille, m'obligeoit peut-être à quelques précautions, mais je ne me défiois point de l'amour dans le cœur d'un honnête homme, & la reconnoissance que je devois à son zele, ne me permettoit pas de lui laisser prendre un logement étranger, tandis que je recevois chez moi M. & Madame des Ogeres au même titre.

Nous fûmes charmés de la magnificence & des commodités de notre nouvelle habitation. M. Briand, accoutumé au faste de la Cour, & bien instruit de mes richesses, avoit rassemblé, dans l'espace de quelques jours, ce qu'il avoit trouvé de plus riche, de plus agréable à Paris : Je le remerciai d'être entré si parfaitement dans mes vues ; &, toujours plein du projet que j'avois formé, j'exhortai ma famille & tous les compagnons de ma fortune, à jouir avec moi des biens que le Ciel m'avoit accordés. Le cœur n'a pas besoin d'efforts pour s'ouvrir à la joie & pour goûter les premieres douceurs de la prospérité. J'admirois moi-même avec quelle facilité je

me livrois à tous les amusements qui m'étoient offerts. M. Briand, que j'avois choisi pour le guide de mes plaisirs, me proposa dès le même soir ceux qui se présentent continuellement à Paris, les spectacles, le jeu, les concerts. J'acceptai la Comédie, que je ne connoissois encore que de nom. J'y parus de l'air le plus brillant avec toute ma famille. Fanny me confessa qu'elle y avoit pris beaucoup de goût, & nous revînmes fort satisfaits de cet essai d'amusements.

Cependant ma dissipation même ne pouvant me faire renoncer à cet ancien goût d'ordre & de méthode dont je m'étois formé une si longue habitude, je pensai dès le soir du même jour à mettre de l'ordre dans mes plaisirs, & jugeant que ce n'étoit point une science dont je pusse trouver les principes dans moi-même, j'appellai M. Briand & toute ma famille à ce conseil. Il est question, leur dis-je, de travailler à notre félicité commune, & de l'établir sur des fondements qui ne puissent être ébranlés. J'ai plus de richesses qu'on n'en demande communément pour être heureux, & je les abandonne à ce dessein. Mais, ne connoissant cette Ville que par la réputation qu'elle a d'être le centre de tous les plaisirs, je voudrois les connoître assez pour faire choix de ceux qui nous conviennent. Je les demande honnêtes & délicats, mais vifs, & qui ne laissent rien à desirer au cœur ; enfin, je veux tirer du commerce du monde, ajoutai-je en m'adressant à M. Briand, tout ce qu'il y a de plus délicieux & de plus propre à satisfaire d'honnêtes gens. Vous en avez l'usage. C'est vous que je consulte.

Il me répondit que n'ayant jamais été assez riche pour se procurer tous les plaisirs qui s'offroient à Paris, il ne pouvoit me donner les

lumieres qu'on tire de l'expérience; mais que, s'il devoit s'en rapporter à ses propres desirs, & au goût de ceux qui étoient mieux partagés que lui des biens de la fortune, il me nommeroit aisément les principales sources du bonheur; qu'après le soin par lequel j'avois fort bien commencé de me donner une maison magnifique & un équipage fort brillant, il falloit faire les frais d'une table, où l'abondance & la délicatesse fussent réunies, & n'y être jamais sans un certain nombre d'aimables convives; que la musique, le jeu & les spectacles, partageroient les intervalles des repas; que la promenade & la chasse auroient leurs jours marqués comme des exercices nécessaires pour l'entretien de la santé, qui est le fondement de tous les plaisirs; que la lecture même, la conversation & les visites, étoient autant de suppléments qui entroient pour quelque chose dans le plan d'une vie heureuse, qu'ils pouvoient y contribuer du moins par la variété; que, si j'étois sensible à la douceur d'être flatté avec politesse, écouté avec complaisance, servi avec zele, je pouvois rendre libre l'entrée de ma maison, & m'assurer d'y être bientôt environné d'une foule de Courtisans qui se feroient une étude de prévenir tous mes desirs; que j'apprendrois d'eux tous les jours les nouveaux divertissements qui naîtroient à la Cour ou à la Ville, & que mes richesses me mettant sans cesse en état de ne me rien refuser, je pourrois joindre ce surcroît de plaisir à ceux dont je ferois réguliérement mon occupation.

Il cessa de parler, pour savoir par ma réponse, s'il étoit bien entré dans mes vues. Je regardois pendant ce temps-là Fanny & Cecile; &, flatté en effet par tant d'images riantes qu'il

avoit assez heureusement réunies, je ne doutai pas qu'elles n'y fussent du moins aussi sensibles que moi. Trouvez-vous, dis-je à Fanny, qu'il manque quelque chose à ce tableau ? Elle me répondit que, sans l'examiner, elle donnoit d'avance le nom de plaisir à toutes les occupations que je partagerois avec elle. Cecile s'échauffa encore moins, & je pris son silence pour une maniere de se conformer au sentiment de sa mere. Ce qu'elles avoient entendu me paroissoit trop capable de leur plaire pour me défier de leur goût ; & le mien ne s'aiguisant même que par le desir & l'espérance de satisfaire toutes leurs inclinations, je revins au dessein que j'avois eu de mettre l'ordre dans une carriere qui se présentoit avec tant d'agréments. Monsieur Briand fut encore consulté sur le rang que je devois donner aux plaisirs qu'il avoit nommés. Je le trouvai plus éclairé qu'il ne s'en glorifioit, dans ses conseils ; &, me souvenant moi-même de la maxime d'un ancien Philosophe sur l'usage des plaisirs, je cherchai à les assortir avec une proportion si juste, que ceux qui étoient destinés à succéder, ne pussent souffrir aucune diminution par la nature de ceux qui les auroient précédés.

De toutes les propositions de Monsieur Briand, la seule que je ne pus goûter, fut d'ouvrir indifféremment ma maison à toutes les personnes d'un nom connu, pour me donner un air de grandeur par la multitude de ceux qui viendroient me composer une espece de cour. Cette vaine affectation, qui m'exposeroit à voir tous les jours de nouveaux visages, & qui me priveroit sans cesse des douceurs de la familiarité, me parut moins un plaisir qu'un supplice. Mais je lui recommandai instamment de me procu-

rer des amis que je pusse trouver du plaisir à voir plus d'une fois, & qui fussent même assez distingués par l'esprit & la politesse, pour me faire trouver, dans le séjour de Paris, un des principaux agréments que j'y voulois chercher. Fanny fut encore plus délicate sur le choix des Dames avec lesquelles on lui proposa de se lier. Elles les demandoit sages, douces, modestes; &, dans un temps où toutes ces vertus n'étoient pas fort en honneur à la Cour de France, il n'étoit pas aisé de lui trouver des amis d'un si beau caractere. Cependant, je me rappellai le souvenir de la Comtesse de *** que j'avois vue souvent à la Cour de Madame, & dont j'avois admiré autant de fois le mérite. Elle m'avoit traité avec tant de bonté & de distinction, que je me flattai d'être recu d'elle agréablement, lorsque je lui présenterois ma femme; & l'amitié supposant quelque ressemblance d'inclinations, je comptai que nous trouverions, dans les amies de cette Dame, toutes les qualités qu'elle possédoit elle-même, & que Fanny desiroit.

Ces projets n'ayant pu s'exécuter dans un jour, je satisfis le lendemain l'impatience que j'avois de revoir mes deux fils. Leur mere s'étoit donné cette satisfaction dès le moment de notre arrivée, autant pour répondre à l'empressement de Cecile, qui brûloit d'embrasser ses freres, que pour entrer dans un détail de soins qu'elle n'avoit pu prendre encore. J'avois su d'elle, qu'à la seule sollicitation du Recteur, la Cour avoit levé l'ordre qui leur faisoit une prison du College. Il avoit fait valoir la conversion de leur mere; & le Ministre, informé en même-temps qu'ils n'étoient pas sujets du Roi, avoit marqué beaucoup de regret de s'être laissé engager à cette violence. Un procédé si honnête ayant

achevé de diſſiper toutes mes craintes, je ne regardai point, comme un devoir gênant, la viſite que je ne pouvois me diſpenſer de rendre au Recteur. Cependant, je n'entrai point au Collége ſans un certain frémiſſement, qui étoit comme le reſte de mes anciennes préventions. Il augmenta même, lorſqu'étant introduit dans la Cour, je me vis au milieu d'un grand nombre de Peres qui étoient à s'y promener, & qui fixerent curieuſement leurs regards ſur moi. Je leur trouvois une phyſionomie d'eſprit, qui étoit encore relevée par l'air négligé de leurs perſonnes, au travers duquel un homme, qui n'eſt point accoutumé à les voir en troupe, eſt ſurpris de voir briller des yeux fins, & de remarquer une contenance impoſante. L'habit de cette Société, dis-je en moi-même, donne-t-il une apparence de mérite à ceux qui le portent ? ou n'eſt-elle compoſée en effet que de gens qui faſſent cet honneur à leur habit ? Je compris tout-d'un-coup que des hommes de ce caractere, qui vivent ſous la même diſcipline, & qui ſe conduiſent par les mêmes principes, ne pouvoient être médiocrement bons ou mauvais; & que, ſoit l'un ou l'autre, ceux qui l'étoient moins, ne pouvoient faire qu'une exception fort légere au grand nombre. Cette penſée n'étoit pas propre à me raſſurer : les connoiſſois-je aſſez pour ſavoir entre les mains de qui je venois me livrer ? Je traverſois la Cour avec un renouvellement de défiance, & les ſalutations que je recevois de tous côtés ne la diſſipoient pas, lorſqu'au ſon d'une cloche, je vis ſortir de différentes portes des flots de jeunes gens qui me formerent un ſpectacle auſſi nouveau qu'agréable. Je m'arrêtai au milieu de mes gens pour ne rien perdre de cette vue. Je ne me laſſois pas d'admirer une jeu-

nesse si brillante ; &, quoiqu'il me fût aisé de juger que c'étoient les Eleves du Collége, au nombre desquels je m'attendois de voir paroître mes enfants, leur multitude, leur propreté, leur bonne grace augmentoient de plus en plus mon étonnement. Il fut interrompu par l'arrivée du Pere Recteur qu'on avoit averti de ma visite. Mon premier compliment roula sur l'objet dont j'étois rempli ; &, tandis que je lui marquois vivement mon admiration, en lui demandant les noms de ceux dont la physionomie avoit le plus d'éclat, j'étois occupé d'une réflexion qui l'auroit charmé s'il l'avoit pu pénétrer. Mais il me donna occasion lui-même de la développer par ses réponses. Frappé de lui entendre nommer la principale noblesse du Royaume, & de n'en pas voir finir le nombre : Eh ! depuis quand, lui dis-je, êtes-vous assez bien dans l'esprit du public pour être chargé de ce précieux dépôt avec une confiance si générale ? Il trouva cette question singuliere. Ce Collége, me répondit-il, est établi en France depuis plus d'un siecle, & nous avons toujours eu la satisfaction d'y voir à-peu-près le même nombre d'enfants, sans que la confiance du Public ait jamais paru se refroidir. Et ce que vous voyez ici, ajouta-t-il, vous le verriez dans toutes les Villes du Royaume où nous avons des établissements. Quoi ! repris-je avec une véritable surprise ; dans le temps qu'on vous a persécutés, décriés, qu'on vous a chargés de mille accusations odieuses, & que le public a reçu avidement tant d'Ecrits où vous êtes cruellement déchirés, il n'a pas cessé de remettre entre vos mains ce qu'il a de plus cher, & de vous confier le plus important trésort de l'Etat ? Non, me dit-il modestement ; &, si vous aviez jetté les yeux dans nos Eglises, vous y auriez vu conf-

tamment ce même Public, qui ne s'est pas relâché d'une autre sorte de confiance dans des intérêts encore plus délicats : vous verriez de même qu'elle ne s'est pas démentie à l'égard d'une infinité d'autres services auxquels notre profession nous oblige. Mais je vous expliquerai, ajouta-t-il, un mystere qui paroît vous étonner. Et me prenant par la main, il me conduisit dans une salle où il continua de me parler ainsi.

Laissons à part, me dit-il, toutes les difficultés qui peuvent arrêter un Protestant. Le but particulier de notre Société est de veiller à la défense & au soutien d'une Religion qui nous apprend que ce zele pour la soutenir & pour la répandre, est ce qu'il y a de plus agréable & de plus héroïque aux yeux de Dieu qui en est l'Auteur. Ainsi, nous sommes engagés par un double devoir à la conserver pure entre nous, & à l'inspirer aux autres. Il falloit des moyens qui pussent nous conduire à cette fin. La sagesse de notre Instituteur a choisi les plus naturels, en nous attachant au service du Public par toutes les voies qui peuvent se rapporter à notre destination. Au ministere ordinaire de l'Eglise, il nous a fait joindre l'exercice des talents & de l'esprit, le goût même de la politesse, & de tout ce que le monde a d'estimable au milieu de sa corruption. Rien n'est profane pour nous, si nous avons quelque espérance d'en faire un usage qui le sanctifie. Nous nous livrons à l'étude des sciences, & nous faisons profession de les enseigner : nous serions Soldats & Matelots, si nous en espérions le même fruit; Maîtres d'Ecoles en France, Mandarins à la Chine.

Il n'est pas difficile de pénétrer par quels liens toutes ces occupations peuvent être rapportées à notre but; mais elles nous ont fait plusieurs sor-

tes d'ennemis. Premiérement, ceux qui le font de la Religion, & qui cherchent à la détruire ou à l'altérer par des innovations. Notre résistance les irrite. Ils tournent contre nous les armes dont nous nous efforçons de la garantir. En second lieu, les libertins qui, par un déréglement d'esprit, dont la corruption de leur cœur est la source, affectent de jetter du ridicule sur tout ce qui est opposé à leurs maximes. Enfin, aux concurrents, ceux qui marchent dans la même carriere, sans tendre toujours au même terme, s'affligent de voir nos succès plus éclatants. Ils ne considerent pas que cette différence vient de celle de nos motifs. Des établissements civils, qui ne sont soutenus que par des vues humaines, ne supposent point ce désintéressement & cette ardeur que le zele de la Religion inspire, sans compter l'assistance du Ciel, qui ne manque point à des entreprises formées pour sa gloire. Si nos travaux sont quelquefois plus heureux, c'est que les difficultés nous épouvantent moins, & qu'avec l'aiguillon qui nous presse, elles ne sont jamais capables de nous rebuter. Cependant la haine, la malignité & l'envie, qui sont respectivement les dispositions habituelles des trois sortes d'ennemis que j'ai nommés, ne cessent point de nous mordre & de nous insulter. On prétend faire passer les mouvements de notre zele pour des intrigues d'ambition, notre retenue pour hypocrisie, notre douceur & notre complaisance pour mollesse politique; enfin, les plus grands effets de notre ardeur pour la Religion, ces pénibles fonctions de notre ministere, ces voyages qui entraînent la privation de toutes les commodités, & souvent la perte même de la vie, on les travestit en avidité pour l'or, & en passion pour tous les objets de l'avarice. Ainsi, notre

tre fort ordinaire est d'essuyer des contradictions & des outrages, que la foi nous fait regarder heureusement comme une partie de notre récompense. Mais, au milieu de ce déchaînement, qui subsistera, sans doute, aussi long-temps que nous conserverons quelque vertu, le public se déclare pour nous malgré lui-même; c'est-à-dire, que, malgré le penchant malin qui lui fait prendre du goût à la satyre, ne reconnoissant point des ambitieux dans des gens qui renoncent volontairement aux honneurs, ni des amateurs de l'or dans ceux qui vivent contents du nécessaire, ni des politiques dans une société d'hommes désintéressés qui ne balancent point à monter sur un échafaud, quand c'est la voie la plus sûre & la plus courte pour aller à leur but, il nous accorde une confiance que nous devons sans doute à son estime, & qui nous venge bien des chimériques applaudissements qu'il donne quelquefois à nos ennemis.

Je fus si frappé de cette éloquente apologie, & l'impression en fut si forte, qu'interrompant le Recteur, je lui confessai que je ne connoissois rien de si grand & de si respectable que son Ordre. Cette confiance, comme arrachée, sur laquelle je ne pouvois démentir mes yeux, eut pour moi la force d'une preuve invincible, qui me disposa à croire tout ce qu'il avoit ajouté à son avantage. J'insistai même sur cette réflexion pour la confirmer. Oui, lui dis-je, je reconnois dans les persécutions auxquelles vous êtes exposés, le vrai caractere des hommes, qui est de rabaisser ce qu'ils admirent, & de chercher des défauts dans ce qu'ils estiment. Ils haïssent ce qu'ils ne peuvent mépriser; & la force de la vertu & du mérite les ramene néanmoins à la confiance, qui est une confession forcée de leur

injustice. J'ignore, continuai-je, ce que c'est que cette Religion à laquelle vous êtes disposés à faire tant de sacrifices; &, quand vous m'avez traité de Protestant, vous me supposiez des connoissances dont je n'ai jamais eu le bonheur de m'occuper. Mais je suis porté à bien juger de ce qui vous inspire tant de zele, & je loue votre attachement pour un parti où vous croyez reconnoître la vérité. C'étoit lui donner occasion de se jetter dans les éclaircissements qu'il m'avoit déjà promis. Je n'aurois pu éviter de l'entendre, si le desir que j'avois de voir mes enfants, ne m'eût servi de prétexte pour finir cet entretien. Il m'accorda ce que je lui demandois, en me promettant d'avance que je serois content du spectacle qu'il alloit m'offrir.

Il me fit traverser plusieurs cours & visiter divers édifices, où je remarquai beaucoup d'ordre & de propreté. Je fus surpris du silence que j'y voyois régner, après avoir été témoin de la légéreté & des emportements de joie d'une nombreuse jeunesse à la sortie des écoles. Il m'apprit la division des exercices, & l'exactitude avec laquelle les plus dissipés se rangeoient à leur devoir, au son d'une cloche, ou à la voix d'un Préfet. Les loix qu'ils observoient dans leurs jeux & dans leurs études, leur docilité, leur émulation, le soin que l'on prenoit de leur former le cœur & les manieres par les mêmes degrés que l'esprit, les usages mêmes de leur commerce, & l'attention qu'on avoit continuellement de leur proposer les plus nobles exemples de politesse & de bon goût; enfin, toutes les méthodes qu'on employoit pour leur éducation, me furent un récit si curieux & si intéressant, que je ne me lassois point de l'entendre. Nous gagnâmes l'appartement de mes deux fils, que je trouvai assez

commode pour me flatter qu'ils avoient été traités avec distinction. Ils me parurent fort satisfaits de leurs exercices & de la bonté de leurs Maîtres. Le Pere Recteur, qui avoit été informé de mon opulence, me proposa de leur donner un Gouverneur, & me parla avec éloge d'un jeune homme qui se présentoit pour cet office. J'y consentis avec joie, & j'en abandonnai le soin à sa prudence.

En continuant de me faire voir tout ce qui mérite la curiosité d'un étranger au Collége de Louis le Grand, il ne perdit point une seule occasion de me rappeller les raisonnements qu'il m'avoit faits en faveur de sa Compagnie. L'adresse avec laquelle il mêla quelques réflexions sur l'état de la Religion en Angleterre, ne me laissa point douter qu'il ne portât ses vues plus loin que le présent, & que son espérance ne fût de tirer un jour quelqu'utilité de mes services. Je ne lui sus pas mauvais gré de ce dessein, qui répondoit fort bien à l'idée qu'il m'avoit donnée de son zele. Enfin, je le quittai avec assez d'estime pour demeurer sans inquiétude sur la situation de mes enfants, & pour me proposer d'entretenir avec lui quelque commerce.

Il avoit évité de me parler du malheureux dont sa Compagnie s'étoit purgée, & je m'étois bien gardé de lui rappeller un souvenir si agréable. Mais, comme si ce jour eût été marqué par le Ciel pour effacer dans mon esprit toutes les traces du passé, au moment même qu'il me conduisoit à mon carrosse, un Ecclésiastique qui étoit à l'attendre, & qui s'étoit informé qui j'étois en me voyant avec lui, s'approcha de nous avec des marques particulieres de surprise & de joie. Nous attendîmes l'explication qu'il paroissoit disposé à nous donner. Il nous témoigna d'abord qu'il ne

pouvoit lui arriver rien de plus heureux que ma rencontre, dans des circonstances où la commission dont il étoit chargé, me regardoit autant que le Recteur; &, se faisant connoître pour le Curé de Ruel, il nous apprit qu'il avoit reçu deux jours auparavant les derniers soupirs d'un homme qui avoit emporté beaucoup de remords dans le tombeau. J'avois été appellé, continua-t-il, pour entendre sa confession; &, dans l'état où il étoit réduit par une profonde blessure, j'espérois à peine qu'il vécût jusqu'à la fin de mon ministere. Cependant, la force de son tempérament l'a soutenu pendant quelques jours, & j'ai eu la consolation de les lui voir passer dans des sentiments d'une vive pénitence. Entre tous les désordres qu'il avoit à se reprocher, il n'a paru si sensible à rien, qu'au malheur qu'il a eu de déshonorer par sa conduite le corps dont il est sorti. La justice du Ciel ayant prévenu l'effet de ses autres desseins, il se flattoit qu'un repentir sincere pouvoit expier ses intentions : mais le tort qu'il a fait à son Ordre, est un crime consommé, dont il trembloit que son châtiment même ne fût point une suffisante réparation. C'est dans cette crainte, ajouta le Curé, qu'il m'a recommandé, en expirant, de vous rendre témoignage de ses regrets, & de vous déclarer qu'il s'est regardé comme le plus coupable de tous les hommes.

Le Recteur me regardoit timidement pendant cette déclaration, & je compris quelle impression il souhaitoit qu'elle fît sur moi; je la ressentois déjà, & je ne fis que la suivre, en lui disant, qu'une réparation de cette nature, dans la bouche d'un homme mourant, me paroissoit la plus glorieuse apologie qu'il pût desirer pour son Ordre. Un coupable, ajoutai-je, qui prend le tort qu'il vous a fait pour mesure de ses plus cuisants

remords, me doit donner une haute idée de votre vertu. Je partis dans ces ſentiments, & je n'ai jamais eu d'occaſion de les changer.

J'admirai, en retournant chez moi, avec quel bonheur tout ſembloit concourir à ma tranquillité. Mais je trouvai de nouvelles raiſons de la croire inévitable dans le récit qu'on me fit à mon arrivée. Le Duc de Montmouth étoit à Paris, & ſa paſſion pour Fanny ne lui ayant pas permis de retourner à Londres ſans la voir, il lui en avoit fait demander la permiſſion par un Gentilhomme de ſa ſuite. Elle avoit rejetté d'abord cette propoſition avec une juſte colere; &, dans l'indignation de lui voir conſerver des eſpérances, elle avoit tourné bruſquement le dos à ſon confident. Mais le témoignage de ſon cœur, & la fierté même de ſes ſentiments l'ayant bientôt fait revenir de cette premiere chaleur, elle avoit conçu que, s'il eſt quelquefois permis à une femme de tirer quelqu'avantage de la foibleſſe des hommes, c'étoit dans l'occaſion qui s'offroit naturellement. Elle connoiſſoit les chagrins de Milord Clarendon, & combien le Duc de Montmouth, que le Roi ne rappelloit pas ſans quelque deſſein, alloit avoir part aux intrigues de la Cour. Il lui vint à l'eſprit de faire uſage du pouvoir qu'elle avoit ſur lui, pour le rendre utile aux intérêts du Comte. Le ſeul intérêt qui fût capable de l'arrêter, étoit mon abſence; mais, ne pouvant douter que les intérêts de ce cher Comte ne me fuſſent auſſi ſacrés que les miens, elle ſe flatta non-ſeulement de me faire approuver ſa conduite, mais de mériter mes louanges, en faiſant réuſſir, ſans ma participation, un projet dans lequel je ne pouvois entrer avec bienſéance. En effet, elle fit rappeller le Meſſager du Duc; &, traitant ſa commiſſion de badinage, elle lui déclara plus ſérieuſe-

ment qu'elle pouvoit attendre un service fort important de son maître.

Le Duc fut presqu'à l'instant chez moi. L'air respectueux avec lequel il se présenta, fit croître la hardiesse de Fanny; elle lui parla de l'amour comme d'une passion qui ne pouvoit entrer que dans des cœurs libres; & le vôtre, lui dit-elle avec enjouement, étant aussi occupé par l'ambition que le mien l'est par l'attachement que je dois à mon mari, nous ne pouvons prétendre l'un de l'autre que de l'estime & des services. Elle lui promit de souffrir ses soins à ce titre; &, le flattant jusqu'à lui faire entendre qu'il pouvoit s'acquérir des droits inviolables sur sa reconnoissance, elle lui demanda s'il étoit disposé à se contenir dans ces bornes. Peut-être que la douceur & les graces qui ne l'abandonnoient jamais, rendirent plus d'espérance au Duc, que ce discours ne lui en avoit ôté; mais la suite lui ayant trop prouvé qu'il n'étoit point capable de la modération qu'on lui demandoit, il n'étoit pas possible qu'il fût sincere, lorsqu'il promit à Fanny de se contenter de son estime. La joie même qu'il marqua de ce traité, auroit paru suspecte à une femme plus versée dans la galanterie. Cependant, persuadée par ses protestations, & n'écoutant que l'envie de rendre service au Comte de Clarendon & à sa famille, elle demeura satisfaite du désintéressement avec lequel il lui offrit les siens; &, lorsqu'elle me fit ce récit, je fus trompé moi-même par les apparences.

Elle lui apprit donc une partie des inquiétudes du Comte, & les justes sujets qu'il avoit de se défier des intentions du Roi. Comme il est difficile de ne laisser rien échapper d'indiscret dans un détail où le Duc étoit lui-même intéressé, elle évita tout ce qui avoit quelque rapport à la jalousie

de Charles, & n'attribuant sa haine qu'à d'anciennes raisons qui n'avoient jamais éclaté, elle s'expliqua avec force sur le péril dont le Comte étoit menacé en France, & la Duchesse sa fille en Angleterre. Milord Clarendon m'a comblée de bienfaits, ajouta-t-elle; je lui dois plus que je ne puis lui rendre, & je promets une éternelle amitié à ceux qui mettront son repos & celui de sa famille à couvert. La réponse du Duc ne fut point incertaine. Soit qu'il ignorât les motifs qui le faisoient rappeller par le Roi, soit que la force de sa passion lui fît sacrifier ses propres intérêts, il s'engagea par mille serments à faire sa cause de celle du Comte, & il partit extrêmement satisfait de l'occasion qu'il avoit de plaire à Fanny.

Je ne le fus pas moins de sa résolution. Sans examiner de quelle source elle pouvoit partir, & trop supérieur à certaines craintes pour m'alarmer de ses sentiments, je ne considérai que les intérêts du Comte, que Fanny avoit si heureusement ménagés. Montmouth, avec la témérité & la présomption qui étoient les vices de son caractere, avoit tant de générosité & de grandeur d'ame, que je croyois une entreprise fort bien entre ses mains, lorsqu'il s'étoit engagé à la faire réussir. La paix de mon cœur se confirmant ainsi par toutes sortes de prospérités & d'avantages, je me livrai, avec ma chere épouse, à l'admiration des faveurs du Ciel, & je l'invitai à jouir d'un bonheur que rien ne paroissoit capable de traverser.

Je n'ai jamais douté que dans ces premieres circonstances du changement de notre sort, dans cet âge d'or de notre fortune & de notre amour, Fanny n'ait été aussi sensible que moi à l'espérance des plaisirs qui étoient prêts à se rassembler autour de nous, & que la nouveauté du moins d'une situation qui nous promettoit tant de déli-

ces, ne fît sur elle une vive impression. Dans les tendres entretiens que nous nous ménagions plusieurs fois le jour, j'observois que son ame étoit aussi pénétrée de joie que la mienne, & que, si elle avoit à se faire quelque violence, c'étoit pour en modérer les transports. Cette vue redoubloit les miens. Je l'exhortois à ne pas craindre d'être trop heureuse, & à songer que des cœurs qui s'étoient livrés sans ménagement à la tristesse, ne devoient pas se faire un scrupule de s'ouvrir sans réserve au plaisir. Je parvenois ainsi, par mes caresses autant que par mes discours, à lui faire développer tous les trésors d'amour & de joie, qui sembloient chercher encore à se cacher au fond du sien; & la fin de ces délicieux moments étoit toujours de nous perdre dans les bras l'un de l'autre, avec si peu d'attention pour ce qui existoit hors de nous, que la ruine de l'Univers n'auroit pas fait de diversion au moindre de nos sentiments.

Cependant elle ne revenoit point de ces transports, sans trouver aussi-tôt dans sa mémoire quelque sujet de défiance & d'inquiétude, qui la ramenoit à des réflexions plus sérieuses que les circonstances ne paroissoient propres à les inspirer. Il sembloit qu'après s'être élevée au-dessus des bornes de la nature par la force du plaisir, elle ne retrouvât plus assez de liaison dans ses idées pour revenir tout-d'un-coup au point dont elle étoit partie; & qu'un reste de cette triste habitude où elle avoit vécu si long-temps, de se livrer à mille craintes vagues & mal éclairées, déterminât naturellement l'attention de son ame vers quelque trace qui les renouvelloit encore. Comme elle n'avoit rien de plus présent ni de plus cher après moi que sa fille, c'étoit sur elle ordinairement qu'elle tomboit dans ses agitations. Elle s'alarmoit des moindres nuages qu'elle avoit remarqués

dans ſes yeux, ou du plus léger changement qu'elle craignoit pour ſa ſanté. La paſſion de Dom Thadeo, dont elle ne s'étoit pas d'abord effrayée plus que moi, lui parut capable enſuite de cauſer tôt ou tard quelque chagrin à Cecile. Elle m'en parla ſérieuſement. Dans quelque ſilence & quelque reſpect qu'il ſe fût toujours contenu, elle appréhendoit que des ſoins ſi paſſionnés ne fuſſent importuns à ſa fille; & elle m'apprit même que, ſe faiſant une étude continuelle de pénétrer ſes ſentiments, elle y avoit découvert des ſemences de chagrin & de triſteſſe qu'elle ne pouvoit attribuer à d'autres cauſes.

Je ſouris de cette découverte, & l'interprétant différemment, je lui demandai ſi la mélancolie de Cecile étoit une marque bien ſûre qu'elle ſe trouvât importunée des ſoins de ſon amant. Je lui faiſois cette queſtion avec beaucoup de tranquillité, parce qu'ayant déja réfléchi ſur les ſuites d'une paſſion dont je remarquois continuellement les progrès, j'en avois ſi peu été alarmé, que je ſouhaitois au contraire aſſez de bonheur à Dom Thadeo pour gagner l'eſtime de ma fille. En jettant les yeux ſur l'avenir, je ne me croyois pas ſûr d'obtenir en Angleterre ce degré de conſidération qui mene aux grandes alliances. Mes richeſſes n'effaçoient pas la tache de mon origine, ſur-tout dans un temps où la mémoire de Cromwel étoit en horreur. Il me ſembloit que le mariage de Cecile avec un étranger, me mettoit à couvert de cette réflexion, & connoiſſant, par des témoignages certains, la naiſſance & le rang de Dom Thadeo, je ne voyois d'ailleurs rien dans ſon caractère qui pût m'inſpirer de l'éloignement pour ſa perſonne. La reconnoiſſance que je lui devois étoit encore un prétexte. A toutes ces raiſons j'en joignois une plus forte, qui venoit de

ma tendresse infinie pour Cecile. Elle avoit goûté les douceurs de l'amour; son cœur souffroit peut-être d'avoir perdu de si délicieux sentiments; &, dans un âge où la nature en fait sentir vivement le besoin, j'aurois voulu qu'elle n'eût pas sujet d'en regretter la privation.

Je fis goûter aisément toutes ces idées à Fanny. Elle entra aussi dans la pensée où j'étois que les apparences de tristesse qu'elle remarquoit à sa fille, pouvoient venir de quelque altération dans son cœur, & elle se promit bien d'en démêler promptement la vérité. Mais nous en étions fort éloignés l'un & l'autre, lorsque nous la soupçonnions d'être sensible à l'amour, & toutes nos conjectures n'auroient jamais pu nous faire atteindre à la cause de ses peines.

Tranquilles néanmoins aussi long-temps que nous les ignorâmes, nous reçûmes avec joie M. Briand, qui nous apportoit de nouvelles lumieres sur le plan de nos plaisirs. Il revenoit accompagné de deux Gentilshommes François, à qui il avoit fait l'éloge de ma famille, & l'ouverture du dessein que j'avois de mener une vie délicieuse à Paris. C'étoit, me dit-il en nous les présentant, les deux Seigneurs de la Cour qui en connoissoient le mieux tous les agréments, & qui avoient le goût le plus rafiné pour les plaisirs. Leurs premieres offres répondirent fort bien à ce portrait. Ils me proposerent le choix de ce qui étoit le plus en honneur à Paris; Lully pour la Musique, avec les meilleurs instruments de l'Opéra; cinq ou six gens de lettres qui passoient pour d'agréables Convives, & plusieurs personnes renommées pour l'enjouement de leur esprit & de leurs manieres. Quelques soupers, me dirent-ils, donnés de bonne grace à la compagnie qu'ils promettoient de m'a-

mener, suffisoient pour me rendre tout-d'un-coup célebre, & pour attirer bientôt chez moi la Cour & la Ville.

Je conçus par ce discours que la réputation d'homme libéral & magnifique étoit regardée comme une partie du bonheur, & je résolus de mettre aussi cet avantage au rang de mes plaisirs. La partie de souper fut liée pour le même jour; &, par le zele de mes trois Guides, tous les Convives qu'ils m'avoient nommés s'y trouverent réunis. Il y manquoit des Dames Françoises; mais l'ardeur dont j'étois rempli ne m'empêchoit pas de penser que l'honneur de mon épouse demandoit plus de précaution dans ce choix, & n'ayant pas remis bien loin le projet que j'avois formé pour lui procurer des amies, je n'eus avec elle, dans cette premiere fête, que les Dames qui habitoient ma maison. Elles étoient assez aimables pour faire oublier qu'elles étoient étrangeres. La politesse de mes Convives ne leur permit point d'en juger autrement. Après un concert, digne en effet de la plus brillante assemblée, on se mit à table sous les auspices de la magnificence & de la joie. Si tout ce qui fut offert m'attira de continuels éloges, l'ardeur avec laquelle tout fut accepté, dut me persuader qu'ils étoient sinceres. La conversation s'échauffa par degrés. Bientôt les récits agréables, les bons contes, les saillies fines & piquantes se succéderent sans intervalle. Cent sortes de vins exquis entretenoient cette aimable chaleur, & l'excellence jointe à la profusion dans les services & dans les mets, étoit à tous moments un autre aiguillon pour la joie comme pour l'appétit. Quoique je n'eusse point dans le fond du caractere cette gaieté qui porte à rire & à folâtrer, je me sentis comme emporté par la force de l'exem-

ple ; & , si je dus m'en rapporter aux applaudissements que je reçus plus d'une fois, mes idées ne furent pas les moins réjouissantes, ni mes saillies les moins heureuses. J'étois enchanté de la satisfaction que j'en voyois ressentir à Fanny, & le seul desir de l'animer à la joie auroit suffi pour m'élever l'esprit & l'imagination. La nuit nous parut trop courte au milieu des plaisirs où le jour vint nous surprendre. Nous nous quittâmes si satisfaits les uns des autres, que toute l'assemblée brûlant de renouveller cet essai, il n'y eut pas un seul de mes Convives qui ne s'engageât à remplir constamment sa place à ma table.

La carriere une fois ouverte avec tant de succès, tous les projets de M. Briand parurent s'arranger d'eux-mêmes, & chaque jour m'apporta, comme il l'avoit prévu, de nouveaux goûts & de nouvelles lumieres. Ayant conçu par l'expérience, autant que sur ses principes, que la bonne chere est le vrai fondement de tous les autres plaisirs, je me fis une loi de n'épargner ni soins ni dépenses pour ma table, & je pris, dans cette vue, des mesures qui n'étoient pas encore fort communes à Paris. J'établis à grands frais des pourvoyeurs, non-seulement dans les provinces de France où la nature se distingue par l'excellence de quelque production, mais dans les pays étrangers d'où je pouvois recevoir régulièrement quelque mets rare, ou quelque liqueur estimée. Ainsi, tandis que le Nord me fournissoit les poissons les plus exquis, je tirois du midi mon gibier, & mes vins du levant. Je n'aurois pas souffert qu'on eût fait paroître devant moi un plat ou un flacon qui n'eût pas porté un caractere extraordinaire, & que mon Maître-d'hôtel n'eût pas recommandé par un éloge.

L'expérience servit à me convaincre que je n'étois pas trompé dans l'opinion que j'avois des plaisirs de la table, & le mérite, autant que le nombre des Convives que la réputation de la mienne m'attira tous les jours, ne me laissa point douter que tout le monde n'en eût la même idée. Ce fut delà que le reste de mes plaisirs tira son cours, comme d'une source vive & féconde où la joie se renouvelloit sans cesse avec le goût de toutes sortes d'amusements. Les parties de jeux & de promenades, les bals, les Concerts, les Spectacles, venoient à la suite de ces délicieux festins. L'ordre n'en étoit réglé que par les desirs que le présent faisoit naître, ou par les informations que je recevois des nouveaux amusements de la Cour & de la Ville. Bientôt les femmes qui se lierent avec Fanny, lui composerent une Cour aussi nombreuse que la mienne. J'avois réussi heureusement à lui procurer l'amitié & l'estime de Madame la Comtesse de **. Cette Dame se faisant un mérite de lui amener ce qu'elle connoissoit de plus aimable dans son séxe, je vis en peu de jours ma Maison aussi brillante que Versailles. Mes appartements étoient vastes, & meublés avec une magnificence royale. Ce fut un spectacle charmant pour moi-même que cette multitude de beautés, qui s'empressoient de caresser ma chere épouse, & qui formoient un cercle autour d'elle. Je ne pris point pour un langage flatteur l'aveu qu'elles faisoient de céder à ses charmes. Fanny paroissoit au milieu de cette belle assemblée, comme une Reine aussi aimable que riche & puissante, qui doit les respects qu'on rend à sa personne plus qu'à sa dignité, & qui ne s'attire ni la censure ni l'envie, parce que tout le monde est porté à confesser qu'elle mérite les adorations.

qu'elle reçoit. Cecile partageoit les éloges qu'on prodiguoit à sa mere. C'étoit pour moi un redoublement de satisfaction, car ces deux chers objets étoient comme confondus dans mon cœur, & je ne distinguois pas à laquelle des deux je souhaitois plus de plaisirs & de gloire.

Il ne me coûte point à confesser que, dans cette premiere ivresse où je passai plus de trois mois, il ne me vint pas même à l'esprit que j'eusse rien à desirer de plus heureux. Le charme de tant de frivoles amusements m'avoit d'abord séduit par sa nouveauté ; &, sans avoir pénétré peut-être une seule fois jusqu'au fond de mon cœur, il m'avoit assez occupé l'esprit, pour me persuader qu'il n'y laissoit plus de vuide à remplir. S'il m'étoit arrivé quelquefois de me rallentir dans la recherche ou dans le goût de mes plaisirs, mon ardeur n'avoit pas tardé à se ranimer, par la pensée que le bonheur d'autrui ne dépendoit pas moins que le mien de mon attention & de ma constance ; & ce motif qu'une passion incapable de se rallentir me rendoit sans cesse présent, avoit toujours eu sans doute beaucoup plus de force que ma propre inclination pour me porter au genre de vie que j'avois embrassé. Ce n'est pas une excuse que je prépare d'avance à l'étrange égarement dont j'ai commencé la description. Je me dois ce témoignage, qu'ayant cru remarquer fort souvent des traces d'ennui & de lassitude dans les yeux de Fanny & de Cecile, je n'avois jamais eu tant de zele pour faire renaître leur vivacité, que dans ces moments où je craignois que leur dégoût ne vînt du relâchement de mes soins. J'avois poussé le desir de les rendre heureuses jusqu'à perdre alors toutes sortes de ménagements pour ma santé ; & cent

fois il m'étoit arrivé de leur facrifier mon propre goût, pour leur propofer des amufements que je croyois plus conformes à leur inclination qu'à la mienne.

Ces marques d'ennui & de langueur, qui leur échappoient fouvent, m'avoient quelquefois frappé jufqu'à me faire naître l'envie de leur en demander la caufe; mais voyant enfuite que leur complaifance fe ranimoit, & ne pouvant douter de leur fanté, qui étoit dans fa fleur la plus brillante, je m'arrêtois à croire que ces alternatives n'étoient que l'effet de cette douce fatigue qui fuit ordinairement les plaifirs. Alors ma joie croiffoit d'autant plus, que c'étoit une preuve de la douceur qu'elles trouvoient à s'y livrer; &, fans me jetter dans d'autres réflexions, je recommençai à les y inviter avec une nouvelle ardeur. Fanny, toujours complaifante à l'excès, me remercioit des foins que je prenois pour lui plaire, & fe réduifoit feulement à me demander quelquefois ce que je penfois de certaines parties qui m'avoient coûté beaucoup de frais & d'embarras. Moi qui m'arrêtois bien moins à ce qu'elles étoient en elles-mêmes, qu'au plaifir qu'elles avoient pu lui caufer, je ne manquois point de prendre cette queftion pour une marque du goût qu'elle y avoit trouvé, & je croyois la flatter beaucoup en les relevant par de grands éloges.

Mais, après s'être fait fi long-temps violence, elle en vint par degrés à marquer une répugnance plus ouverte, fur-tout pour les repas du foir, qui entraînoient ordinairement fort loin dans la nuit. Elle prenoit occafion des plus légeres incommodités pour fe retirer avec fa fille; &, lorfqu'elle avoit pu fe dérober ainfi fous quelque prétexte, perfonne n'auroit obtenu l'entrée de

ſon appartement. Elle ne s'en livroit pas plutôt au ſommeil. J'étois ſurpris, en ſortant de table aux heures de la nuit les plus avancées, de la trouver occupée d'une lecture, ou ſeule à méditer, tandis qu'elle avoit forcé Cecile de ſe mettre au lit pour ménager ſa ſanté. De quelques idées qu'elle fût alors remplie, elle prenoit un viſage riant à mon retour; &, paroiſſant perſuadée que je venois de goûter beaucoup de plaiſir, elle me demandoit, d'un air ſi libre, les circonſtances dont je m'étois le plus amuſé, que je fus encore aſſez long-temps la dupe de cette fauſſe tranquillité. Je lui racontois en effet ce que j'avois trouvé de plus agréable dans les manieres & dans les diſcours de mes Convives. Je lui faiſois la peinture des nouveaux viſages & des caracteres ſinguliers. Je riois le premier, pour l'inviter à rire; & rempli comme j'étois de mille choſes réjouiſſantes que j'avois entendues, mes diſcours n'étoient ni peſants ni ennuyeux. Elle paroiſſoit y prendre goût, & la ſeule crainte apparemment de diminuer celui que j'affectois d'y prendre, l'empêchoit de me laiſſer appercevoir qu'elle en étoit importunée.

Il lui arriva dans cet intervalle un accident qui ſervit encore à ſoutenir de ce côté-là mon illuſion, mais qui m'apporta des lumieres ſur un autre intérêt dont je commençois à m'occuper fort ſérieuſement. Dom Thadeo, toujours auſſi attentif à gagner mon eſtime par l'honnêteté de ſes manieres, qu'à s'inſinuer dans le cœur de Cecile par ſon reſpect & par ſes ſoins, amena un jour chez moi une Dame Eſpagnole accompagnée d'un homme de la même nation; &, les ayant laiſſés dans une Salle pour ſe donner le temps de m'apprendre ce qu'ils avoient à me demander, il vint me raconter en peu de mots leur aventure. C'é-

toient, me dit-il, deux personnes qu'il avoit connues particuliérement à Madrid, & que le hazard lui avoit fait rencontrer depuis peu de jours. Leur dessein étoit de passer en Angleterre, pour jouir d'une liberté qu'ils ne pouvoient espérer de leur patrie. Ils avoient besoin d'une recommandation, & le desir qu'il avoit de les obliger, l'avoit porté à leur offrir la mienne. Il ajouta qu'ayant pensé à les présenter d'abord à mon épouse, qui prenoit plaisir à parler quelquefois leur langage, & qui auroit eu la bonté, sans doute, de me solliciter pour eux, il avoit été arrêté par des contestations dont il vouloit me faire le Juge avant que d'exécuter son projet. La Dame, continua-t-il, n'est pas d'une condition qui permette tout-à-fait à une femme d'un certain rang de se lier étroitement avec elle, & je la connois néanmoins si séduisante, que Madame Cléveland, tendre & sensible comme elle est, aura peine à se défendre de l'aimer. Je suis persuadé, ajouta-t-il, qu'elle trouvera de la satisfaction dans son entretien; c'est un amusement que je voudrois lui procurer; mais je me crois obligé de vous avertir qu'il conviendroit peu qu'elle la vît trop familiérement.

Pour en juger mieux, lui répondis-je, il faut que je commence moi-même par la voir; &, passant avec lui dans la salle où il l'avoit laissée, je trouvai effectivement une femme dont la figure étoit aussi prévenante que ses manieres & son langage. Elle m'expliqua avec moins de ménagement que Dom Thadeo, les raisons qui la conduisoient en Angleterre. C'est l'amour, me dit-elle en souriant; une cause si intéressante m'assure la protection de tous les cœurs sensibles. J'aime cet homme, ajouta-t-elle en me montrant son amant; on le persécute en Espa-

gne ; je renonce à ma patrie pour le ſuivre. Ce diſcours prononcé avec une grace admirable, & mille traits qui me firent juger auſſi avantageuſement de ſon caractere que de ſon eſprit, me diſpoſerent à lui rendre tous les ſervices qui dépendoient de moi. Je ne crus pas même que l'objection de la naiſſance fût une raiſon aſſez forte pour priver Fanny du plaiſir de voir une ſi aimable Eſpagnole. Le mérite répare la naiſſance. Je fis faire cette réflexion à Dom Thadeo ; &, prévenant moi-même l'étrangere, je lui propoſai de paſſer dans l'appartement de mon épouſe, qui l'entendroit parler volontiers dans une langue qu'elle ſavoit parfaitement, & d'une Nation à laquelle elle prenoit beaucoup d'intérêt.

J'avois quitté Fanny preſqu'au même moment. Je l'avois laiſſée dans une ſituation tranquille, & rien n'avoit été capable de la troubler. Cependant à peine eut-elle le temps de jetter les yeux ſur l'Eſpagnole, qu'elle pouſſa un cri perçant, &, prenant ſa fille par la main, elle l'entraîna avec la derniere précipitation dans un cabinet qui étoit au fond de ſon appartement. Madame des Ogeres, ma belle-ſœur, & Madame Lallin, qui étoient avec elle, l'ayant ſuivie immédiatement, je demeurai ſeul avec Dom Thadeo & les deux étrangers, qui ne furent pas moins ſurpris que moi de cette ſcene.

Le ſeul parti que j'eus à prendre, fut de les faire retourner auſſi-tôt ſur leurs pas ; &, ſans pouvoir m'imaginer la cauſe d'un ſi prompt déſordre, je priai Dom Thadeo de faire un moment les honneurs de ma maiſon, tandis que j'allois m'informer de ce qui avoit alarmé mon épouſe. Je le quittai pour prendre le chemin du cabinet ; mais, en approchant de la porte, je fus ar-

rêté par Madame des Ogeres, qui en sortoit brusquement, & qui m'entraîna par la main. Dites-moi, commença-t-elle avec chaleur, savez-vous qui vous venez de nous amener, & n'avez-vous pas dû prévoir l'embarras où vous nous avez jettées ? Ce reproche me parut si obscur, que, dans le trouble où il me jetta moi-même, je la pressai vivement de s'expliquer. Après les craintes, reprit-elle, que le souvenir de l'Isle de Madere renouvelle tous les jours dans l'esprit de Madame Cléveland, avez-vous pu lui présenter une femme odieuse, qui l'a exposée au plus affreux péril dont le Ciel l'ait jamais délivrée ? Je compris tout-d'un-coup que c'étoit cette même Comédienne de Madrid, dont Gelin avoit employé les artifices, & je ne fus pas surpris de la frayeur que sa présence venoit de causer à Fanny. M'ayant fait souvent raconter ce que j'en avois appris par les confessions de Gelin, elle avoit traité mille fois de miracle la force qu'elle s'étoit sentie dans cette dangereuse aventure, & jamais effectivement elle n'en parloit sans trembler. Sa frayeur redoubloit encore, lorsque, joignant à cette pensée les maléfices que Gelin avoit tentés sur elle à Chaillot, elle songeoit que toutes les fureurs de l'enfer s'étoient exercées contre sa vertu, & qu'il avoit fallu des prodiges du Ciel pour l'empêcher d'en être la proie. Ces idées l'avoient quelquefois jettée dans les agitations qui m'avoient fait repentir de lui en avoir trop appris. Ainsi, reconnoissant mon imprudence, j'entrai dans le cabinet avec les plus tendres marques de chagrin, & je lui fis des excuses, qui appaiserent facilement le sien. Il lui resta néanmoins, de la précipitation avec laquelle elle s'étoit levée, une douleur assez violente au pied pour la retenir pendant quelques

jours dans son appartement. Mais, loin de s'en affliger, elle tourna en badinage un accident qui devoit la priver des plaisirs que je lui préparois dans une nouvelle fête dont on m'avoit donné l'idée, & cette affectation d'indifférence que j'attribuai à la crainte que son incommodité ne me causât trop d'alarmes, venoit uniquement de la satisfaction qu'elle avoit d'éviter les divertissements qui lui étoient devenus insupportables.

Dom Thadeo se ressentit de sa joie, par la facilité qu'elle eut à lui pardonner d'avoir été l'occasion de sa peine. Ses excuses furent simples. Il ignoroit l'aventure de Fanny, & l'Espagnole, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à retrouver dans mon épouse l'Inconnue qu'elle avoit voulu tromper à Madere, fut elle-même surprise d'une rencontre si imprévue. Il se défit d'elle sur le champ, pour venir réparer une indiscrétion dont on ne pouvoit justement lui faire un crime.

Mais cette aventure devoit avoir d'autres suites. Avec beaucoup d'étonnement, cette femme artificieuse emporta un ressentiment fort vif du mépris que mon épouse avoit marqué pour elle. La vengeance fut son premier desir; & les vues que cette passion lui inspira, s'accordant avec son caractere naturel, qui étoit l'envie de plaire & de satisfaire sa vanité par des conquêtes difficiles, elle forma le dessein d'enlever ma tendresse à Fanny. Les lumieres qu'elle avoit reçues de Dom Thadeo, sur les qualités du cœur & d'esprit que mes amis m'attribuoient, lui firent trouver autant de gloire dans cette entreprise, que le motif de la vengeance lui fit espérer de plaisir. Elle conçut que ce n'étoit pas aux voies ordinaires qu'elle devoit avoir recours. La difficulté qui causa d'abord quelques embarras, fut celle de lier avec

moi quelque commerce. Cependant ses artifices ne l'abandonnerent pas au besoin.

Dès le soir du même jour, je reçus d'elle un billet fort pressant, par lequel elle me prioit, sous le nom d'une Dame Angloise, qui avoit été dans la confidence de Cromwel, & qui avoit des secrets d'importance à me communiquer, de lui accorder quelques moments d'entretien dans un lieu qu'elle me désignoit. C'étoit celui où elle étoit logée. Il ne me vint pas la moindre défiance à l'esprit. Je connoissois le nom sous lequel elle m'écrivoit, & la civilité seule m'auroit conduit chez elle indépendamment de mille autres motifs. Je ne balançai point à m'y faire mener sur le champ dans mon carrosse. Elle avoit pris soin d'éloigner son amant; &, pour prévenir sans doute le premier mouvement qui m'auroit pu porter à me retirer, en m'appercevant que j'étois trompé, elle m'attendoit dans le cabinet le plus enfoncé de son appartement. J'y fus introduit au travers de plusieurs chambres, dont la propreté annonçoit une femme de distinction; &, sa fortune la mettant en état apparemment de vivre avec une certaine splendeur, elle étoit dans un déshabillé des plus magnifiques & des plus galants. Je ne la reconnus pas tout-d'un-coup. Le préjugé où j'étois, joint au changement de sa parure, me porta d'abord à la saluer en Anglois, & je m'assis même auprès d'elle sans me remettre le moindre trait de son visage.

Cependant, comme elle n'avoit rien compris à quelques mots que j'avois prononcés dans une langue qu'elle ignoroit, elle ouvrit autrement la conversation, &, s'étant servie de la langue Espagnole, je ne pus demeurer plus long-temps dans l'erreur. Quelques marques d'étonnement qui m'échapperent aussi-tôt, ne l'empêcherent

point de continuer son discours. Elle me conjura d'approuver un artifice innocent, qui étoit bien pardonnable à la passion qu'elle avoit de me connoître, & à la nécessité où elle étoit de se justifier. Le hazard lui ayant fait rencontrer à Paris Dom Thadeo, son ancien ami, elle n'avoit pu l'entendre parler de l'excellence de mon mérite, sans être piquée d'une vive curiosité de me voir, & ce desir s'étoit bien augmenté, lorsqu'elle avoit appris que je pouvois lui rendre service en Angleterre. Elle avoit eu quelque chagrin, à la vérité, de l'accueil injurieux que lui avoit fait mon épouse; mais, quand elle eût pu prévoir une rencontre à laquelle elle s'attendoit si peu, n'ayant point de reproches à craindre, elle n'auroit pas pensé à l'éviter. Les efforts qu'elle avoit faits pour la retenir dans l'Isle de Madere, méritoient bien moins sa haine que sa reconnoissance & son amitié. Affligé donc qu'un contre-temps si fâcheux m'eût obligé de la quitter, & convaincue par ses propres yeux que le portrait qu'on lui avoit fait de moi n'étoit pas flatté, elle n'avoit pu résister à l'impatience de me voir. Je devois pardonner le petit artifice qu'elle avoit employé à la vivacité qui est naturelle aux Espagnols; &, si elle l'osoit dire, à l'ascendant de son étoile qui n'avoit jamais laissé de liberté à son cœur à la vue d'un homme de mérite. Elle me regardoit d'un air si tendre en me tenant ce discours, & sa rougeur aidoit si adroitement le langage de ses yeux, que, si je n'eusse point été prévenu sur son caractere, l'amour-propre m'eût persuadé infailliblement qu'elle avoit conçu pour moi des sentiments fort tendres; mais, assez défendu par l'opinion que j'avois d'elle, je l'interrompis honnêtement pour lui faire perdre, par ma réponse, l'espérance qu'elle pouvoit avoir de me tromper.

Ici je confeſſe que, ſoit dépit de voir ſes avances inutiles, & réſolution de triompher de ma ſageſſe à toutes ſortes de prix, ſoit impétuoſité de tempérament, ſoit excès d'artifice & d'impoſture, elle me mit, par une ouverture ſans ménagement, dans la ſituation la plus délicate où le goût du plaiſir ait jamais expoſé ma vertu. Je m'étois levé pour la quitter. Elle m'arrêta par la main, &, la ſerrant aſſez pour me fixer vis-à-vis d'elle, elle m'adreſſa toutes ces expreſſions paſſionnées, qui ſont le plus vif langage de l'amour en Eſpagne. Ses yeux, ſur leſquels je ne pouvois éviter de faire tomber les miens, ſembloient m'en apprendre encore plus que ſa bouche. Son teint s'étoit animé des plus belles couleurs. Tous ſes charmes étoient expoſés à ma vue, & je ne remarquois que trop qu'au moindre ſigne de leur victoire, on étoit diſpoſé à m'en laiſſer recueillir toutes les douceurs qui pouvoient me conſoler de ma défaite. Dois-je faire cet aveu à mes Lecteurs ? Je fus trahi par mes ſens qui ſe révolterent aſſez contre ma raiſon pour me faire tout craindre de ſa foibleſſe. Ils prirent tout-d'un-coup tant d'empire, que, penſant moins à les combattre, qu'à juſtifier leur tyrannie, je mis en délibération ſi c'étoit me rendre coupable que d'accepter des plaiſirs qui m'étoient offerts, & que je ne m'étois procurés par aucun deſir qui bleſſât mon devoir. J'ignore quel eût été l'effet de cette réflexion, ſi l'image de Fanny, qui vint ſe préſenter tout-d'un-coup à ma mémoire, n'eût comme changé la ſcene que j'avois devant les yeux. Je ne vis plus qu'elle ; & cette douce modeſtie, qui accompagnoit toujours la tendreſſe de ſes regards, me fit rougir d'avoir été ſenſible un moment à des careſſes effrontées, & à un langage diſſolu. Heureuſement le Ciel permit, pour

confirmer mes forces, que Dom Thadeo se fit entendre dans la chambre qui touchoit au cabinet. Il venoit demander compte à Dona ** de l'aventure qui s'étoit passée chez moi, & sur laquelle son empressement de la quitter, pour se rendre auprès de mon épouse, ne lui avoit pas permis de recevoir d'elle tout l'éclaircissement qu'il desiroit. Je dégageai ma main de celles qui la retenoient encore; &, tournant le dos avec une révérence forcée, j'allai au-devant de Dom Thadeo, qui avoit été fort surpris de trouver mon carrosse à la porte. Il ne le fut pas moins de me voir passer rapidement, en lui faisant signe de me suivre. Etant descendu sur mes pas, il se rendit à la priere que je lui fis de monter avec moi dans mon carrosse. Mon dessein étoit de lui raconter de quel embarras j'étois heureusement sorti; mais la confusion qui me restoit de ma foiblesse, me fit naître tant de distractions tumultueuses, que j'arrivai chez moi sans avoir prononcé un seul mot. Les conclusions qu'il tira de mon silence, & qu'il me déguisa pendant quelques jours, n'appartiennent point à cette partie de mon Histoire.

Je ne reparus point aux yeux de Fanny sans quelques sentiments de honte, que la seule vue d'une épouse si vertueuse étoit capable de faire renaître. Cependant le feu d'un amour, qui n'en étoit pas plus altéré, eut bientôt consumé ces foibles taches. Je repris auprès d'elle toute la tranquillité & toute la joie dont sa présence étoit pour moi comme une source inépuisable. Son incommodité l'attachant à sa chambre, je déclarai que ma maison seroit fermée aux étrangers jusqu'à sa guérison. En vain s'opposa-t-elle à cette résolution, qu'elle regardoit comme un sacrifice que je lui faisois de mes plaisirs. Mon cœur sentoit

ſentoit déja que tous les amuſements auxquels je donnois ce nom ne le méritoient pas dans ſon abſence. Nous ſoupâmes enſemble dans ſon appartement, & cet ordre dura auſſi long-temps qu'elle fut à ſe rétablir. Elle en parut ſi ſatisfaite, & ſes diſcours rendirent nos repas ſi enjoués, que je la ſoupçonnai de ſe faire cet effort par complaiſance, pour me dédommager des plaiſirs dont elle s'imaginoit que je me privois pour elle.

Ce fut à la fin d'un de ces ſoupers domeſtiques, que je propoſai à Madame Riding de nous faire une relation ſuivie de ſes aventures & de celles de Cecile. Peut-être nous l'avoit-elle déja faite plus d'une fois toute entiere, mais par fragment & par parties, dans l'eſpérance où nous étions toujours de ſatisfaire Milord Clarendon qui avoit ſouhaité qu'elle ſe fît en ſa préſence. Son abſence durant plus long-temps qu'il ne nous l'avoit fait eſpérer, je preſſai Madame Riding de ne pas différer davantage un récit qu'elle ſeroit libre de recommencer à l'arrivée du Comte. Elle nous ſatisfit dans ces termes.





HISTOIRE
DE
M. CLEVELAND.



LIVRE TREIZIEME.



IL ne m'eſt pas difficile de rappeller des événements dont les traces ſubſiſteront toujours dans ma mémoire. Mais, en commençant un récit où je vous annonce beaucoup plus d'infortunes que de faveurs du ſort, je ſuis arrêtée par la crainte de mêler quelque amertume à l'heureuſe ſituation où vous êtes. N'exigez pas du moins que je renouvelle d'affreux ſouvenirs, que le changement de votre ſort doit avoir effacés. Je détache de mes aventures & de celles de Cecile, tout ce qui peut avoir quelque liaiſon avec les vôtres; &, ſi j'ai quelque eſpérance de vous attendrir, c'eſt par les ſentiments d'une compaſſion ſi douce, qu'elle n'aura rien de pénible & de douloureux.

Nous fûmes ſéparées de vous par les Rouintons. Je détourne les yeux de l'horrible image de nos

premieres frayeurs. La connoissance que ces Barbares eurent bientôt de notre sexe, nous mit à couvert de leur furie. Ils nous reléguerent parmi leurs femmes & leurs malades, qui composoient une espece d'arriere-garde, à quelque distance de leur troupe. Nous n'y trouvâmes point d'autres marques de barbarie, que celles qui étoient naturelles à une Nation si féroce, c'est-à-dire, que ne leur voyant pour nous aucune apparence de haine, je commençai à me flatter que notre vie étoit du moins en sûreté, & que, de quelque côté qu'ils pussent nous conduire, nous trouverions tôt ou tard l'occasion de nous rejoindre.

Cette espérance s'accrut encore, lorsque je les vis attentifs à nous accorder les mêmes secours qu'à leurs femmes, & disposés à porter Cecile, que ma grosseur leur fit regarder apparemment comme un fardeau trop pesant pour mes forces. Mais le péril auquel ma lassitude nous avoit exposées, étoit trop présent à mon imagination, pour me permettre aucun ménagement qui eût l'apparence de foiblesse; si je ne m'étois arrêtée par un mouvement de désespoir qui m'avoit fait succomber à mes peines, & renoncer au soin de ma vie, je conçus qu'avec le précieux dépôt que le Ciel avoit remis entre mes mains, il ne m'étoit plus permis de penser à mes propres maux, & qu'il falloit attendre du secours & des forces du même pouvoir qui me faisoit comme une loi de m'en servir.

La résolution que je formai, non-seulement de suivre la marche de mes Compagnes, mais de porter constamment Cecile entre mes bras, parut m'attirer quelques marques d'admiration qui augmenterent mon courage en renouvellant ma confiance. Le chemin qu'on nous fit faire chaque jour ne fut pas aussi long que je l'avois appréhendé. Tandis que la troupe des Sauvages faisoit ses excursions ordinaires pour la chasse, nous avancions

avec beaucoup de lenteur, & je m'appercevois vers le soir, par l'exactitude avec laquelle ils ne manquoient pas de nous rejoindre, que les lieux du repos étoient réglés. Ainsi mes forces naturelles, la légéreté que j'acquis bientôt par la diminution de mon embonpoint, furent suffisantes pour me faire résister à la fatigue d'une longue marche. Je tentai plus d'une fois pendant la nuit de découvrir le quartier où vous étiez gardés, trop contente si j'étois parvenue seulement à vous voir & à vous faire connoître notre situation; mais, ne pouvant vous chercher qu'au hazard, je rencontrois toujours quelques Sauvages, qui sembloient s'imaginer que je m'étois égarée imprudemment, du moins si j'en juge par le soin avec lequel ils me faisoient retourner auprès de mes Compagnes.

Je n'ai jamais compris dans quelles vues ils firent un jour la séparation de leurs femmes, pour en laisser une partie derriere eux, tandis qu'ils continuerent leur marche avec le plus grand nombre. Je fus condamnée à rester avec celles qui furent abandonnées. Leur couleur ne me permettant point de distinguer si c'étoit tristesse ou maladie qui les tenoient dans un certain abattement, je passai plusieurs jours dans une nouvelle sorte de frayeur, qui venoit autant de la crainte de quelque mal contagieux, que de l'incertitude du sort auquel nous étions réservées. J'avois remarqué qu'il nous étoit mort, dans un espace assez court, plusieurs femmes dont on avoit paru regretter la perte. Cette réflexion me portoit bien à croire que celles qu'on avoit laissées avec moi étoient menacées du même malheur, & qu'on n'en avoit pas porté ce jugement sans raison; mais le Ciel ayant soutenu heureusement la santé de Cecile & la mienne, je ne pouvois pénétrer ce qui nous avoit fait traiter avec la même rigueur. On nous

avoit laissé d'ailleurs des provisions qui suffisoient pour nous entretenir long-temps dans l'abondance ; quoique les femmes auxquelles nous nous trouvions associées, n'eussent pas vu partir sans regret leurs compagnes & leurs maris, je n'avois pas remarqué ces transports éclatants, dont je me figurois qu'elles n'eussent pu se défendre, si elles avoient été persuadées qu'on les abandonnoit sans retour.

L'unique pensée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut qu'elles étoient atteintes en effet de quelque mal dont on craignoit la communication, & qu'on ne nous avoit laissées avec elles que pour les empêcher de se plaindre qu'elles fussent traitées avec moins de ménagement que des étrangeres. Je ne doutai point de cette conjecture, lorsque j'en vis quelques-unes mourir presque subitement, & les autres si peu effrayées de ce spectacle, qu'à peine s'éloignoient-elles des cadavres qui venoient d'expirer à leurs yeux. Elles demeuroient dans la même indolence, occupées par quelque rêverie profonde, ou fixées par une pesanteur léthargique, qui les rendoient comme insensibles à ce qui se passoit autour d'elles. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-unes à qui la force & la légéreté paroissoient revenir. Elles se levoient alors avec une vivacité surprenante ; mais, loin de s'arrêter près de leurs compagnes, ou de penser à leur offrir quelques secours, elles prenoient rapidement le chemin qu'elles avoient vu prendre à leurs maris, & seules ou accompagnées elles s'éloignoient & ne reparoissoient plus.

Quelque incertitude qu'il y eût dans mes premieres conjectures, elles m'inspirerent assez d'effroi pour me faire prendre de justes précautions contre le danger. Je me retirai avec Cecile à quelque distance de la troupe, & je ne négligeai

pas le ſoin d'emporter une proviſion de vivres. La liberté qu'on me laiſſa de m'écarter, fut une autre preuve qui me fit juger de la grandeur du mal. Je m'occupai pendant quelques jours du triſte ſpectacle qui frappoit continuellement mes yeux. Enfin, la vue de celles qui paroiſſoient revenir à elles-mêmes, & qui prenoient auſſi-tôt la fuite, me fit naître deux penſées; l'une, que, de quelque nature que fût leur maladie, elles ſe croyoient ſauvées du péril lorſqu'elles étoient échappées aux premieres atteintes; l'autre, que les ſauvages ne pouvoient être fort éloignés, puiſqu'elles ſe hazardoient ſeules à les ſuivre. Dans une ſituation où je devois craindre à tous moments que l'air ſeul n'apportât la contagion juſqu'à nous, il me vint à l'eſprit de regagner auſſi notre troupe, que je me figurois, ou déja rendue dans ſon habitation, ou campée à peu de diſtance. Ce parti me parut ſi facile, & dans quelque vue que les ſauvages nous euſſent laiſſées avec leurs femmes, il y avoit ſi peu d'apparence qu'ils s'offenſaſſent de nous voir de l'empreſſement pour marcher à leur ſuite, que je me déterminai à partir ſur les traces de la premiere femme qui pourroit me ſervir de guide.

Il s'en échappa deux dès le même jour, & je ne manquai point une ſi belle occaſion. Mais, je n'avois pas prévu que leur vîteſſe ſurpaſſeroit la mienne; la joie ſans doute de ſe voir délivrées d'une ſituation terrible, les faiſoit courir avec la légéreté d'un oiſeau, tandis que ma peſanteur naturelle & le fardeau précieux dont j'étois chargée, rendoient ma marche extrêmement difficile. Je les perdis de vue en peu de temps. Mon courage n'en fut point refroidi. Je me flattai que dans l'inégalité du terrein, elles paroîtroient par intervalles, ou que les veſtiges de leurs pas

suffiroient pour me conduire, &, quand j'aurois perdu cette espérance, je n'en aurois pas été plus tentée d'abandonner mon entreprise. Toute autre extrémité ne devoit-elle pas me paroître plus douce que celle que j'évitois par la fuite, & quels motifs n'étoit-ce pas d'ailleurs que le desir de vous rejoindre, & la crainte d'être séparée de vous pour jamais ; ajoutez qu'après avoir perdu mes deux guides, & m'être efforcée inutilement de les arrêter par mes cris, je pensois encore qu'il pouvoit arriver à quelqu'autre femme de se mettre en marche par le même chemin, & de me rendre ainsi le secours qui m'avoit manqué.

Je continuai donc d'avancer, en jettant avec une ardeur égale, les yeux devant & derriere moi ; &, plus fatiguée par mon inquiétude que par les difficultés du chemin, la pensée de me reposer ne m'entra point dans l'esprit jusqu'à la fin du jour. Mais, remarquant enfin que le Soleil baissoit sur l'horison, je tombai dans des frayeurs beaucoup plus vives que toutes celles qui m'avoient agitée. Quelle ressource pour une femme timide, dans une si affreuse solitude ! Quel remede même contre la faim & la soif, qui commençoient à me presser ! Le cher enfant que je portois dans mes bras avoit été enseveli jusqu'alors dans un profond sommeil, & l'agitation de la marche n'avoit servi qu'à le rendre plus tranquille; mais la nature déclarant bientôt ses besoins par des cris & des larmes, ce fut un nouvel avertissement du déplorable état où je touchois, & dont il ne se présentoit rien qui pût me garantir. Cependant, ayant conçu que le désespoir n'étoit propre qu'à précipiter tous les maux qui me menaçoient, je m'armai d'une constance, que je croirois impossible dans la même extrémité, si elle n'étoit immédiate-

ment l'ouvrage du Ciel. J'étendis mes regards autour de moi pour découvrir quelque lieu commode, où je pusse me réfugier avant les ténebres. J'en apperçus un qui me parut tel que je le desirois, avec cette heureuse circonstance, qu'il étoit proche d'un ruisseau, & qu'il nous offroit ainsi tout-d'un-coup de quoi soulager le plus pressant de nos besoins. Mais, avant que de m'y rendre, je déposai un moment mon fardeau sur le gazon qui m'environnoit, & me prosternant devant le Ciel, dont le secours étoit désormais mon unique espérance, je lui adressai, dans l'amertume de mon ame, tout ce que je crus capable de l'attendrir en notre faveur; ensuite me tournant vers l'innocente créature, qui continuoit de m'exprimer ses nécessités par des larmes: ne crains rien, lui dis-je, aussi long-temps que la vie me sera conservée, car ma tendresse m'inspire un moyen infaillible de soutenir la tienne; mais, si je suis condamnée à périr dans cet horrible désert, puisse le Ciel t'accorder les secours qu'il m'aura refusés! Je gagnai aussi-tôt l'asyle que la nature m'offroit, dans un lieu où la malice des hommes n'avoit jamais profané les trésors. Quelques arbres distribués sans ordre, formoient un bois de peu d'étendue, & la vue le pénétrant tout-d'un-coup, il n'inspiroit point l'horreur que l'obscurité cause à l'entrée d'une épaisse forêt.

L'excès de ma soif me fit penser d'abord à l'éteindre. Je m'approchai du ruisseau, & je remarquai avec joie qu'il étoit rempli de poissons, que ma présence n'effrayoit pas. Après avoir satisfait ma soif, je ne doutai point que je n'en pusse tirer le même secours contre la faim; &, sentant de quelle importance il étoit de conserver mes forces, je pris heureusement divers poissons, que

je ne désespérai pas de rendre propres à ma nourriture. Mais j'étois occupée d'un soin plus pressant. Le jour approchoit de sa fin. Quelques gouttes d'eau que je fis avaler à Cecile, ayant arrêté ses pleurs, je pensai à la mettre à couvert pendant la nuit. Trois arbres qui formoient un triangle régulier, me parurent favorables à mon dessein. J'entourai de feuillages l'espace qu'ils contenoient, & je composai pour elle & pour moi, un lit qui pouvoit nous défendre des injures de l'air.

C'étoit la connoissance que j'avois des périls de la nuit qui m'avoit fait commencer par ce soin. J'avois remarqué qu'après les chaleurs du jour, l'excès de la fraîcheur étoit pernicieux aux sauvages mêmes, & les précautions que j'avois vu prendre aux Rouintons, s'accordoient là-dessus avec mon expérience. Je fais cette remarque pour justifier ma conduite. Dans un grand nombre de nécessités pressantes, je donnois le premier rang à celles qui l'étoient le plus; &, quoique la faim en fût une aussi qui commençoit à se faire vivement sentir, je m'imaginois qu'ayant pris quelques aliments avant mon départ, ils suffiroient avec un peu de constance pour me soutenir jusqu'au lendemain. Bientôt la fin du jour ne me laissa plus d'autre lumiere que celle de la Lune. Je n'espérai point dans cette obscurité de pouvoir recueillir ce qui m'étoit nécessaire pour allumer du feu. Ainsi, comptant que le sommeil suppléeroit pendant le reste de la nuit, au défaut de nourriture, je me renfermai avec Cecile dans la retraite que j'avois préparée.

Mais j'éprouvai presqu'aussi-tôt des maux que je n'avois pas prévus. Une faim dévorante m'ôta toute espérance de repos, &, devenant à la fin un supplice insupportable, elle me força de man-

ger les poiſſons que j'avois conſervés, ſans autre préparation que de m'être couchée deſſus pendant une heure ou deux, pour diminuer leur crudité par ma chaleur naturelle. Je me trouvai auſſi-bien de ce miſérable repas, que des meilleurs mets. Cecile ayant paru juſqu'alors aſſez tranquille, je commençois à me flatter d'obtenir un peu de repos, & j'écartois même toutes les idées affligeantes qui pouvoient le troubler, dans la ſeule vue de conſerver ma ſanté & mes forces, qui faiſoient tout le fond de mes eſpérances. Mais les cris de cette petite infortunée, m'avertirent bientôt qu'elle éprouvoit les tourments dont je venois de me délivrer. Quelle apparence de lui procurer le même ſoulagement! Je le lui offris néanmoins, & l'avidité avec laquelle elle parut le recevoir, me fit encore mieux connoître l'excès de ſes beſoins. Cette penſée arrêta mes mains. La nourriture que je lui offrois me parut moins propre à la ſoulager, qu'à précipiter peut-être la fin de ſes jours, & à m'ôter par conſéquent le ſeul bien qui me faiſoit encore aimer la vie. Dans un embarras ſi cruel, je me rappellai la promeſſe que je lui avois faite en préſence du Ciel, & dont je n'avois pas cru l'exécution ſi proche. C'étoit une idée qui m'étoit reſtée de quelque ancienne lecture. Je pris Cecile entre mes bras, &, regagnant le bord du ruiſſeau à la clarté de la lune, je fis pour elle ce qu'elle ignore encore, ce que j'ai enſéveli juſqu'à préſent au fond de mon cœur, & ce que je ne vous révélerois pas même aujourd'hui, ſi je ne m'étois engagée à ne vous cacher aucune circonſtance de nos aventures. Un mauvais couteau que j'avois conſervé dans toutes mes routes, me ſervit à m'ouvrir la veine du bras, au hazard ſans doute de me cauſer une bleſſure dangereuſe. Mon ſang ayant

commencé aussi-tôt à couler avec abondance, je le reçus dans le creux de ma main, & le tempérant par quelques gouttes d'eau que j'y mêlai, je fis avaler cette étrange liqueur à ma chere Cecile. Elle en prit trois fois avec une ardeur qui me confirma ce que j'avois pensé de ses besoins. Sa tranquillité revînt aussi-tôt avec ses forces. J'avoue que mes larmes couloient aussi rapidement que mon sang pendant cette triste opération; mais c'étoit de la tendresse de mon cœur qu'elles venoient plus que de mon incertitude ou de ma crainte. Je l'embrassai mille fois, après lui avoir rendu ce service qui sembloit m'attacher encore plus à elle, & me la rendre plus chere. Je retournai ensuite dans ma retraite où nous passâmes tranquillement le reste de la nuit.

Fanny, Cecile, moi-même, & tout ce qu'il y avoit de témoins d'un récit si extraordinaire, nous avions été comme effrayés des préparations par lesquelles Madame Riding avoit commencé; &, dans l'inquiétude de ce qui devoit les suivre, nous l'avions écoutée avec une attention qui ne nous avoit pas permis de respirer. Mais, sortant tout-à-la-fois de cette situation, nous nous levâmes en tumulte autour d'elle pour lui marquer autant d'admiration que de tendresse & de joie. Fanny lui serroit les mains, sans pouvoir exprimer ce qu'elle sentoit. Cecile étoit suspendue à son cou, &, recommençant sans cesse à l'embrasser, elle ne trouvoit pas plus d'expressions que sa mere. Tous les autres la félicitoient d'une action dont l'histoire ne fournit peut-être aucun exemple. Enfin, j'interrompis ces acclamations, plus ému que personne par l'étendue que je donnois à mes réflexions : O! générosité! m'écriai-je, qui surpasse tous nos éloges! Mais c'est

à moi que les félicitations doivent être adressées. A toutes les faveurs dont le Ciel me comble, il joint donc le bien inestimable de trouver dans mes amis une ame héroïque, & des épreuves de constance & de zele qui suffiroient seuls pour faire le bonheur d'un cœur sensible ! Madame Riding me supplia de modérer ce transport, &, croyant ses services trop payés, me dit-elle, par des témoignages de reconnoissance qui lui étoient plus précieux que son sang, elle nous demanda un renouvellement d'attention pour la suite de son récit.

Le retour de la lumiere, reprit-elle, m'apporta des consolations qui me firent perdre le souvenir de cette fâcheuse nuit. Après avoir appréhendé de mourir par la privation des nécessités les plus communes, il me fut bien doux, aux premiers rayons de Soleil, lorsque mon inquiétude m'eut fait parcourir le petit bois qui touchoit à ma cabane, de trouver quantité d'arbres qui portoient naturellement d'excellents fruits, & sur les bords d'un ruisseau une multitude prodigieuse de nids qui contenoient, ou des oiseaux nouvellement éclos, ou des œufs encore plus propres à nous servir de nourriture. Les Rouintons négligeant des aliments si légers, ce ne fut point leur exemple qui me donna la hardiesse d'en faire l'essai; mais, je me souvins que nous l'avions fait heureusement avec les Abaquis. Il me manquoit du feu. Un champ voisin me fournit des cailloux, & le tronc des arbres une mousse propre à s'embraser par la chaleur des étincelles. Je mis sur le champ toutes mes découvertes en usage. Mon industrie m'en fit tirer tant de succès, que je me rassurai sur toutes les craintes qui m'avoient alarmée.

C'étoit un malheur de moins; mais la liberté

d'esprit que je me sentis renaître, ne me rendit que plus de sensibilité pour tout le reste de mes infortunes. Le seul doute de votre sort étoit capable de me causer seul une mortelle agitation, & cent fois, dès les premiers jours, je me sentis portée à me remettre en marche pour vous suivre à toutes sortes de risques. Les espérances qui pouvoient me retenir, ne portant que sur les femmes que j'avois laissées derriere moi, il me sembloit que je gagnois peu à les attendre, & que la même dureté ou les mêmes erreurs qui en avoient rendu deux sourdes à mes cris, ne me permettoient guere d'espérer plus de compassion de leurs pareilles. Cependant cette ressource me parut encore préférable aux dangers où je m'exposois en partant sans guide; & je ne l'abandonnai qu'après avoir passé inutilement plusieurs jours à l'attendre.

Le fruit que je tirai de ma premiere épreuve, fut d'apprendre à me passer du secours d'autrui pour découvrir & pour préparer mes aliments. Cette facilité que j'acquis avec peu de travail, fortifia mon courage lorsque je me déterminai à partir. J'étois persuadée qu'après une si longue route que nous avions faite avec les sauvages, nous ne pouvions être fort éloignées de leurs habitations. J'avois déja fait ce raisonnement en voyant leurs femmes s'échapper seules, & ma pensée est encore aujourd'hui qu'elles ne se seroient point écartées sans avoir quelque certitude de leur route. D'un autre côté, la présence de la mort avoit pu leur faire entreprendre quelque chose au hazard, & cette alternative, sur laquelle je raisonnois aussi, ne faisant que grossir à mes yeux le péril, je ne voyois de part & d'autre que des raisons pressantes d'avancer, soit pour m'assurer le bonheur de vous re-

joindre, qui étoit mon unique desir, soit pour vous dérober au danger de la mort que nous n'avions pu éviter que par la fuite. Enfin, l'inspiration du Ciel, qui ne manque point d'entrer sans doute dans les entreprises où sa Providence est si particuliérement intéressée, ses vues sur Cecile & sur moi, des conseils plus profonds & plus sages que toutes mes réflexions, me déterminerent à marcher devant moi, sans autre guide que ma tendresse pour Cecile & mon courage.

Le chemin que je fis chaque jour fut proportionné, non-seulement à mes forces, mais encore aux commodités qui s'offroient pour passer la nuit. Ainsi, sans avoir de regle sûre pour juger de la longueur de ma route, je me figure que je n'ai jamais fait plus de quatre lieues dans un même jour. Mais quelle idée prendrez-vous de l'espace que j'ai parcouru, si je vous apprends que j'ai marché près d'une année entiere, en m'obstinant toujours à suivre la même méthode ? Il me devint trop clair, après quelques jours de marche, que j'avois manqué vos traces, & je perdis tout-à-fait l'espoir de vous retrouver avec les Rouintons. Je n'osois arrêter mes pensées sur d'autres sujets de craintes, qui regardoient la sûreté de votre vie. Cherchant au contraire à me persuader que vous auriez employé tous vos soins pour vous dérober aux caprices de ces Barbares, j'aimois à penser que vous aviez pris comme moi le parti de traverser l'immense désert où j'étois, & je me repaissois quelquefois de l'espoir de vous rencontrer. J'avois du moins celui de vous rejoindre dans quelque Port, vers lequel je m'imaginois toujours avancer. En un mot, je fermois les yeux sur-tout ce qui étoit capable de me jetter dans un affreux désespoir, pour ne les ouvrir qu'à des motifs vagues de con-

ſolation & d'eſpérance, qui eurent la force de calmer mon imagination.

Il ne faut pas douter que, marchant ſans lumiere & ſans regle, je n'aie fait ſouvent de vaſtes circuits qui m'ont peut-être ramené ſur mes pas. Les rivieres, les montagnes, les forêts épaiſſes m'arrêtoient néceſſairement, & je prenois le parti de les côtoyer par de longs détours. Un bonheur dont je ne puis trop remercier le Ciel, & qui m'a pénétré mille fois d'étonnement, c'eſt qu'au milieu d'un déſert, qui eſt la retraite des bêtes les plus farouches, il ne me ſoit jamais arrivé d'en trouver une qui ait pu me cauſer de l'épouvante; &, par une autre faveur dont je ne reſſentis pas moins le prix, mon imagination, comme fermée à toutes ſortes de craintes, ne ſe repréſenta pas même ce qui auroit été capable de l'alarmer. Si les cris de ces monſtres frapperent quelquefois mes oreilles pendant la nuit, c'étoit de ſi loin que l'impreſſion n'en fut jamais aſſez forte pour troubler mon repos. Cependant la commodité des arbres me faiſoit choiſir ordinairement mon aſyle à l'entrée du premier bois que j'appercevois vers la fin du jour. Je me déterminois toujours pour quelque triangle, par la facilité que j'avois à le munir de branches & de feuillages; à moins que le hazard ne me fît découvrir, à l'abri d'une colline ou d'un rocher, quelque grotte, dont il m'étoit encore plus facile de boucher l'ouverture. Dans ma marche je choiſiſſois auſſi pour me repoſer au milieu du jour, la côte de quelque forêt où je me ſentois attirée par l'ombre & la fraîcheur. J'aurois appréhendé de m'y engager; mais je n'en étois pas plus tranquille, lorſque j'étois couverte par une barriere ſi épaiſſe. Il ne manquoit rien à mes deſirs, s'il ſe trouvoit à peu de diſtance

quelque fontaine ou quelque ruisseau. Avec la facilité d'y apprêter nos aliments, j'avois celle de rafraîchir Cecile dans les flots d'une eau pure : ce soin me paroissoit aussi utile à sa santé, qu'il étoit nécessaire à la propreté continuelle où je m'efforçois de l'entretenir. Dans les chaleurs excessives, qui me faisoient craindre qu'une peau mal apprêtée ne fût pour elle une couverture incommode, je l'enveloppois de fleurs & d'herbes odoriférantes. Vous l'auriez prise pour l'Amour paré des simples ornements de la nature. Sa langue commençoit à se délier. Quelques mots que je lui faisois déja prononcer, ses tendres soupirs, ses innocentes caresses, faisoient pendant des heures entieres mon amusement & ma consolation. Je m'accoutumai tellement à cette vie sauvage, que, lassée de mes courses, & charmée de certains lieux où la nature m'offroit ainsi tout ce qui convenoit à mes nécessités présentes, j'aurois pris aisément le parti d'y fixer pour jamais mes pas & mes desirs, si l'espérance de vous rejoindre n'eût sans cesse ranimé mon courage contre toutes les difficultés qui me restoient à surmonter.

Elles devoient néanmoins changer de nature. J'étois destinée à goûter une espece de repos, qui n'auroit point été sans agrément après de si longues fatigues, s'il n'avoit été empoisonné par d'autres inquiétudes. Mon récit n'a pu flatter jusqu'à présent que la tendresse de votre cœur par les douceurs de la compassion. Attendez-vous ici à la surprise que des événements merveilleux sont capables d'inspirer.

Fin du septieme Tome.